

Les maisons que j'ai connues.  
[3], Peintres et savants,  
l'audition colorée / Virginie  
Demont-Breton

Demont-Breton, Virginie (1859-1935). Auteur du texte. Les maisons que j'ai connues. [3], Peintres et savants, l'audition colorée / Virginie Demont-Breton. 1929.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

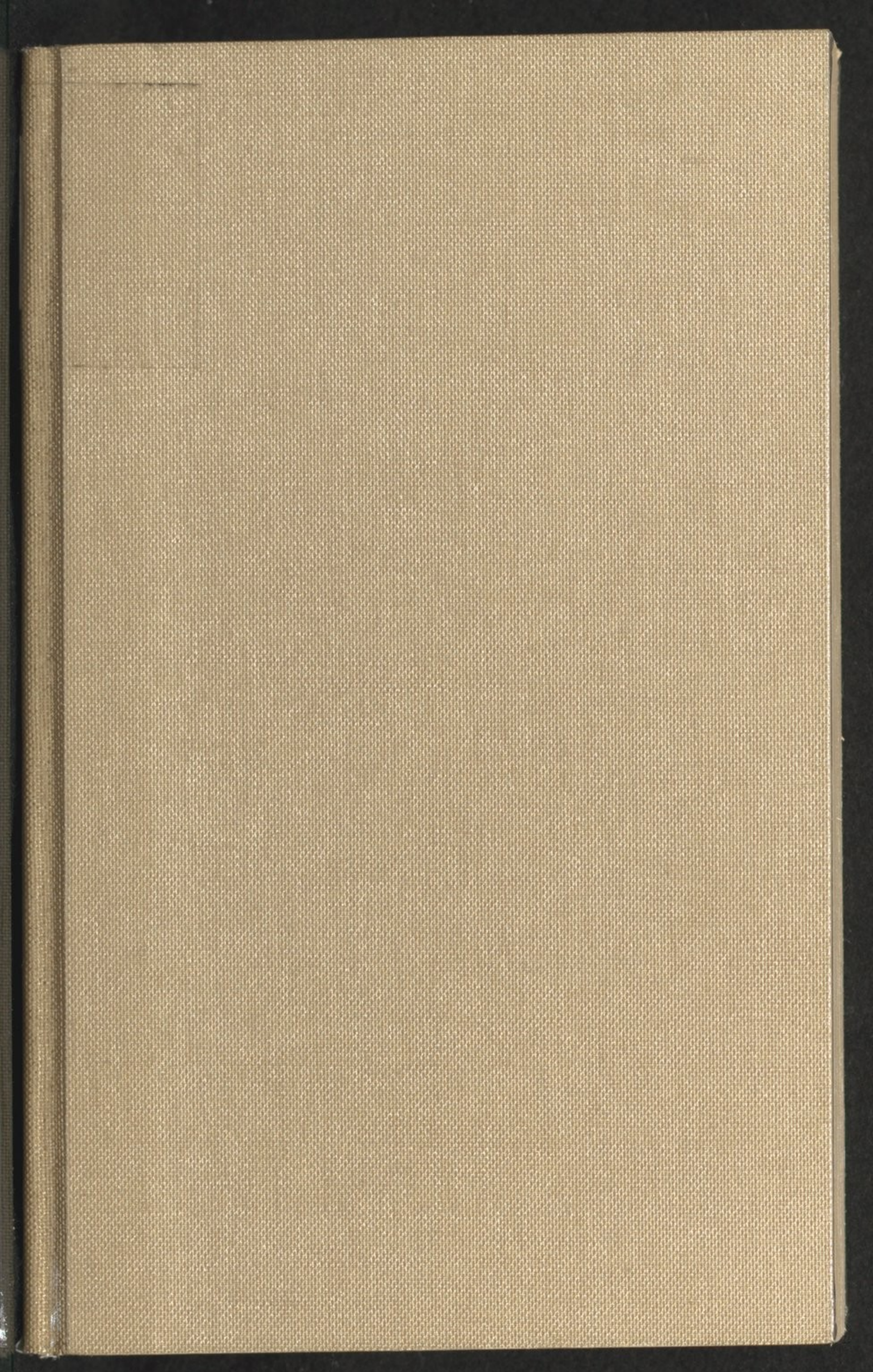
**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

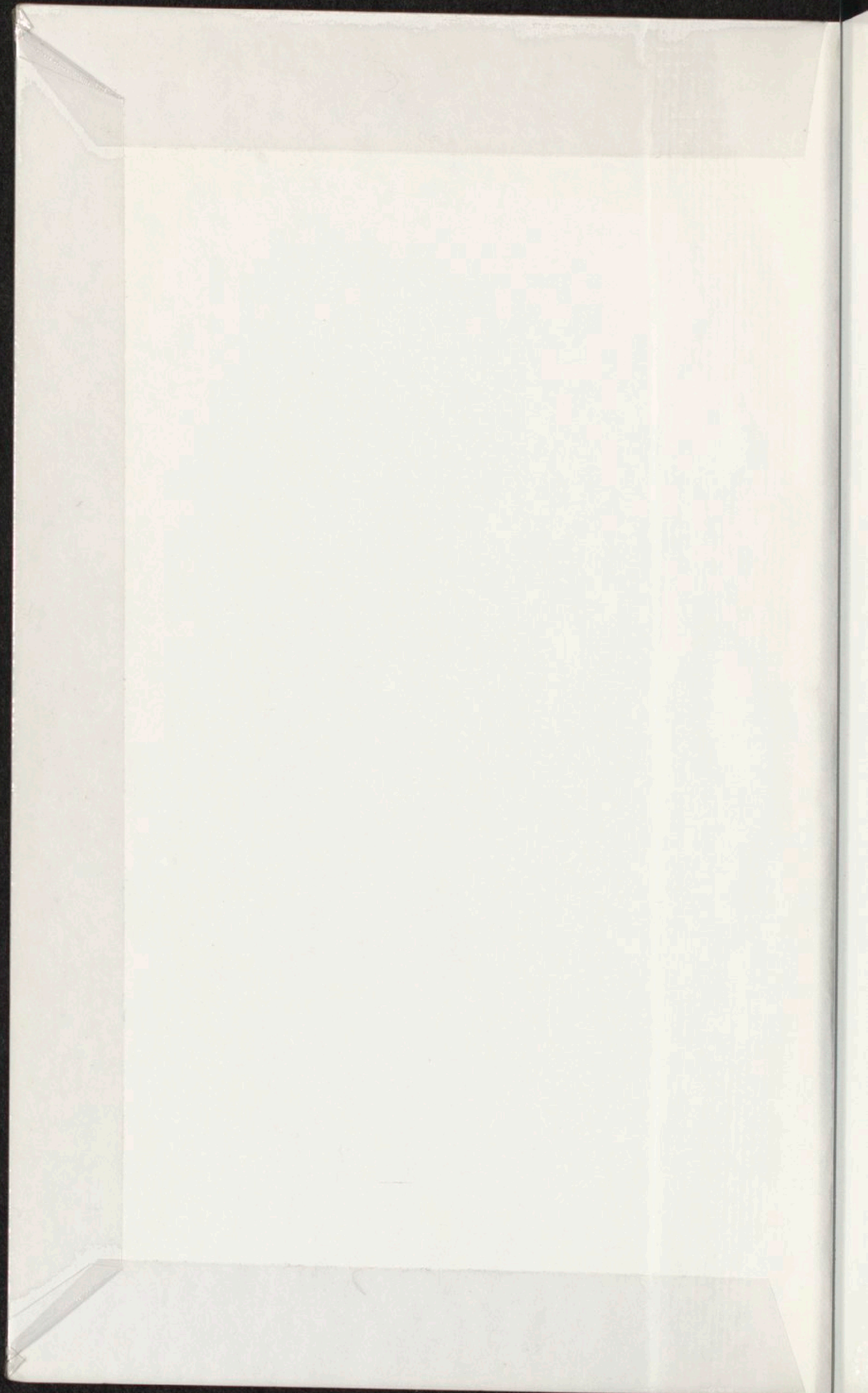
**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

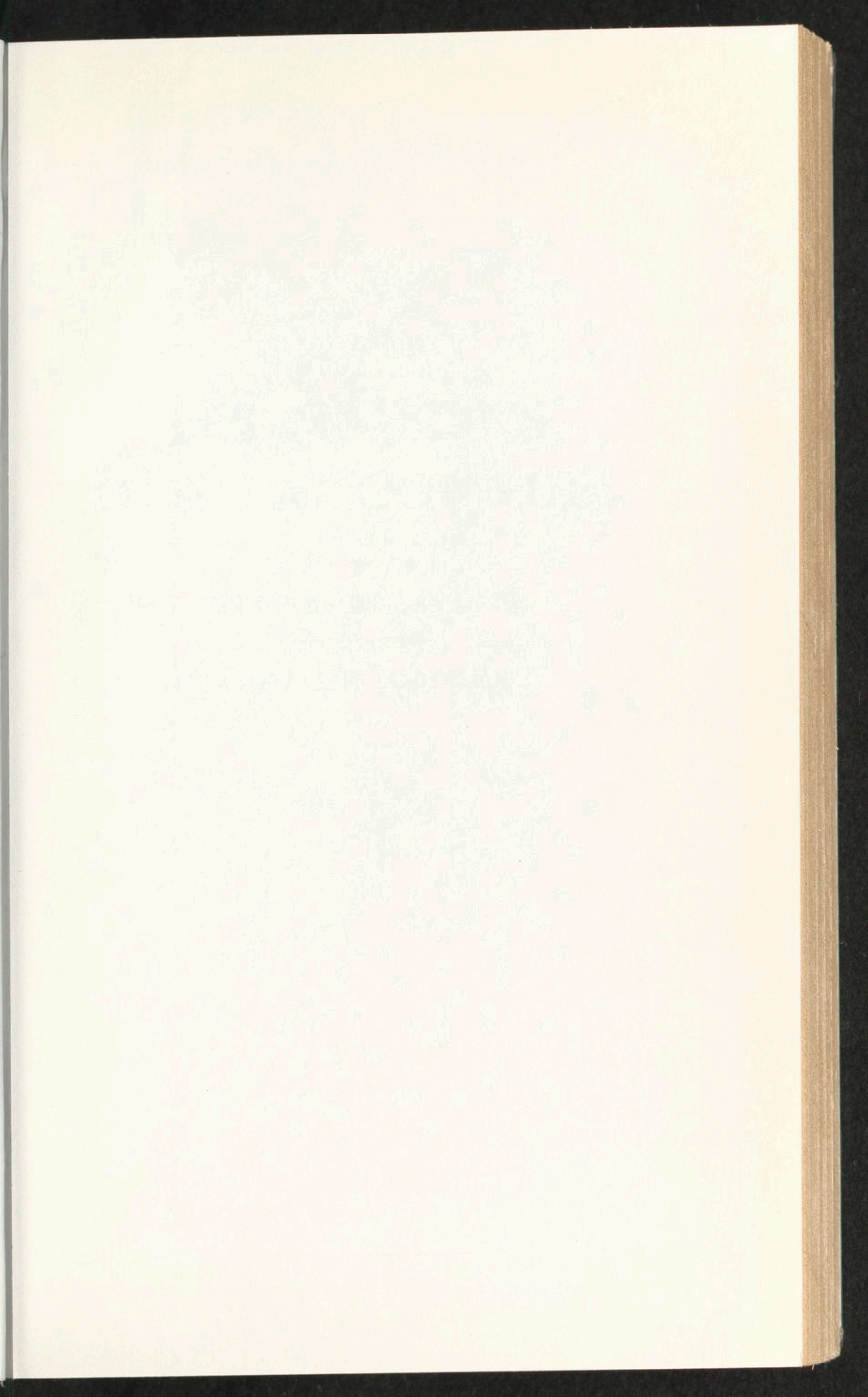
**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

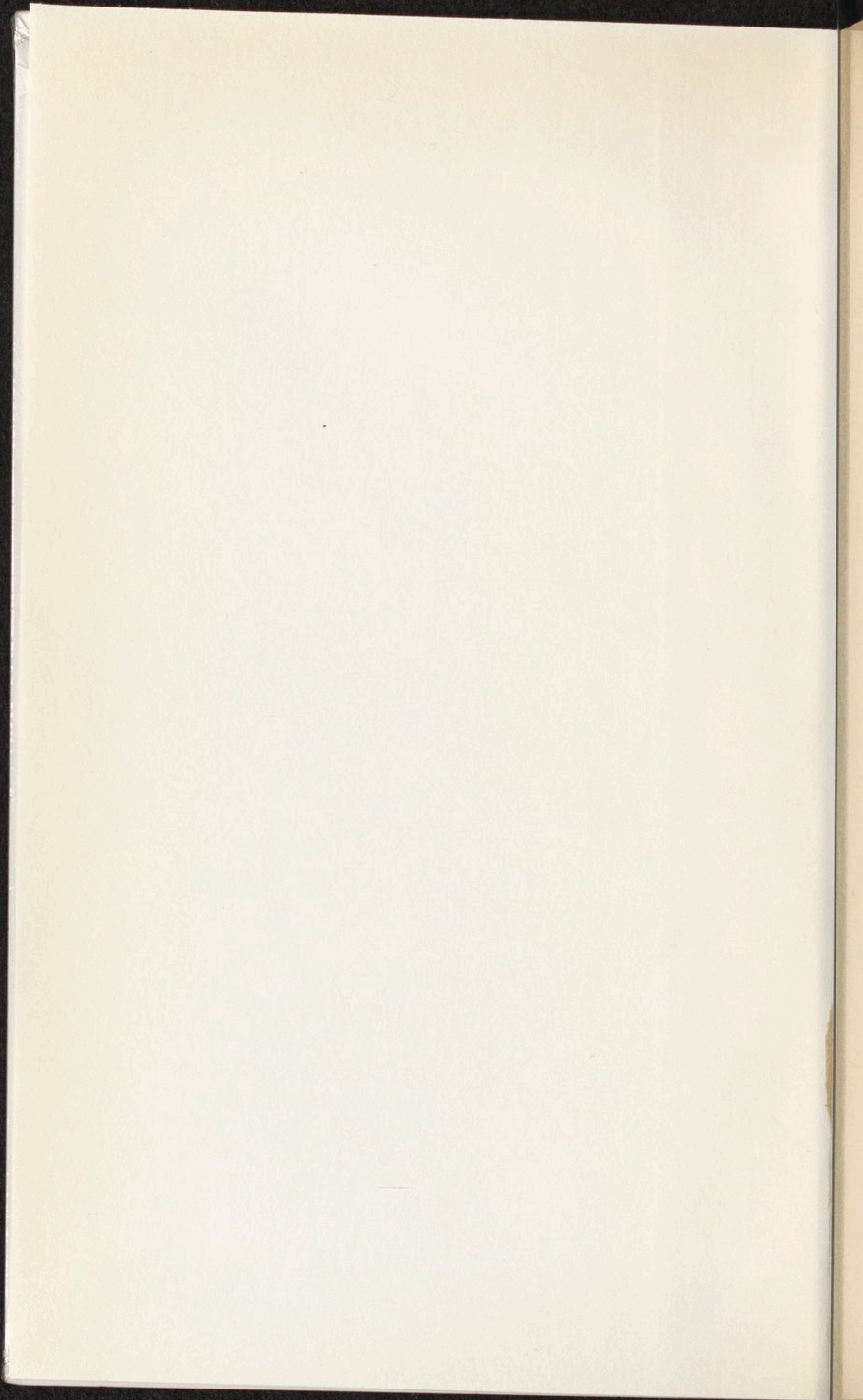














D 206 109,  
3

# LES MAISONS QUE J'AI CONNUES

★ ★ ★

PEINTRES ET SAVANTS

---

L'AUDITION COLORÉE



DU MÊME AUTEUR :

Tendresses dans la tourmente. Poésies, 1920. (Éditeur LEMERRE.)

Les Maisons que j'ai connues. \**Notre pays natal*. (Librairie PLON.)

*(Couronné par l'Académie française.)*

Les Maisons que j'ai connues. \*\**Nos amis artistes*, (Librairie PLON.)

*(Couronné par l'Académie française.)*

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1929.



D 206. 104, 3

101735

VIRGINIE DEMONT-BRETON

---

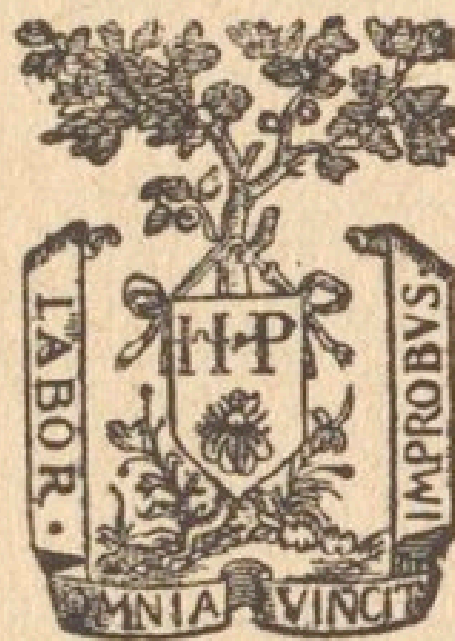
LES MAISONS  
QUE J'AI CONNUES



PEINTRES ET SAVANTS

---

L'AUDITION COLORÉE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

---

*Tous droits réservés*



Copyright 1929 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.



A

ADRIENNE BALL-DEMONT

NOTRE FILLE

*qui représente la cinquième génération de peintres  
dans notre famille.*







# LES MAISONS QUE J'AI CONNUES

---

PEINTRES ET SAVANTS

---

## I

### LE CHATEAU DE CARIEUL A SOUCHEZ

---

Les printemps d'autrefois. — La famille du comte de Servins d'Héricourt. — Le culte des aïeux. — L'abbé Vandrival. — Les vieux villages d'Artois. — Les blasons. — Le lièvreteau de Léontine. — La défense héroïque. — La rivière coule toujours.

*Communiqué des journaux (début d'octobre 1915) :*  
« Nos troupes se sont emparées du château de Carieul transformé par l'ennemi en un formidable bastion. »

## I

Ce nom de Carieul pour tous ceux qui le virent si souvent répété dans les communiqués, pendant la guerre, ne peut qu'évoquer l'idée d'une citadelle



terrible, un sentiment d'admiration pour son héroïque résistance à l'ennemi qui l'avait d'abord occupé et fortifié, un sentiment d'horreur pour les affreux combats dont le choc épouvantable renversa ses murailles et éparpilla dans l'herbe les pierres grises dont il était bâti.

Ce nom, pour moi, évoque toute une symphonie de sons et de parfums printaniers, une vision de couleurs tendres et gaies, de fleurs, de jeunes verdures surgissant des bourgeons entr'ouverts. C'était un châtelet mignon, datant du dix-huitième siècle, et qui semblait se faire illusion à lui-même, en érigeant sa tourelle ronde coiffée d'un petit toit pointu en ardoise tapissé de lichen jaune, miniature des grands châteaux forts, avec son portique de grès taillé où se devinaient encore des armes usées par le temps, les pluies et les branches d'arbres qui les frôlaient. Quand je me le représente, je songe à un enfant joyeux qui jouerait au preux chevalier en se coiffant du casque d'un ancêtre.

A l'âge que j'avais alors, on prête aux choses inanimées les sensations que l'on éprouve soi-même, car plus on est petit, plus on se sent rayonner sur son entourage, aussi ce châtelet était-il à mes yeux souverainement lumineux et gai.

Il avait un haut toit d'ardoise sur les arêtes duquel des pigeons blancs et gris-irisés faisaient perpétuellement des exercices d'équilibre et de vol circulaire avec des roucoulements incessants. Il était bâti sur une rivière, c'est-à-dire en partie sur l'arche d'un pont, en sorte que la salle à manger se trouvait suspendue sur l'eau et que l'on pouvait, tranquillement assis près de la fenêtre, dans un



fauteuil, y pêcher à la ligne. Tous les printemps, mes parents et moi allions y passer quelques jours, invités par ses châtelains, la famille des Servins d'Héricourt, nos excellents amis. Nous logions à l'étage dans une chambre dont les meubles, datant pour la plupart de l'époque de Louis XIV et de Louis XV, avaient gagné en aspect vénérable ce qu'ils avaient perdu en fraîcheur, leur velours cramoisi et leur soie azurée étant élimés et déteints.

Comme il arrive généralement dans les domaines occupés depuis toujours par la même famille, les habitants de ce châtelet étaient en parfaite harmonie avec le logis. Je n'ai qu'un vague souvenir du père, le comte Achmet de Servins d'Héricourt (né en 1819 et mort en 1871), car ses travaux archéologiques et ses fonctions de correspondant de la Société des antiquaires et du ministère de l'Instruction publique, l'appelaient et le retenaient souvent à Paris où il logeait, comme nous, à l'hôtel du Borysthène. J'ai su par mon père que c'était un homme franc, très communicatif, joyeux et bon vivant, recherchant la société des artistes. Il avait publié des ouvrages très estimés : *Les Sièges d'Arras*, *l'Histoire des Seigneurs de Carency*, *les Douze vertus de noblesse*, etc..., qui avaient fait sa réputation.

Les personnages qui, dans mon souvenir, se meuvent dans ce cadre ancien, sont : la vieille maman d'Héricourt, son épouse, petite femme courte et ronde, très aimable, visage souriant dont le profil au front fuyant, au nez aquilin, rappelait celui de Louis XVI, ressemblance que complétait deux rouleaux de cheveux blancs sur chaque



tempe. Elle portait généralement des robes de soie brochée noire à grands ramages, à revers de dentelles jaunies, et faisait des broderies et des guipures, assise près de sa fenêtre ou de sa cheminée, comme les châtelaines de l'ancien temps. Elle avait une fille aînée, Marie, religieuse dans un couvent et que je n'ai jamais vue, et une autre fille, Léontine, qui ne la quittait pas et dirigeait tout dans la maison. Léontine était grande, brune, hâlée par le soleil, énergique et très croyante, nature excellente et décidée. Sans aucun souci de la mode ni de l'élégance, elle portait des costumes simples, sans ornements, s'occupait de bonnes œuvres pieuses, lisait ou brodait dans ses moments perdus qui étaient rares. Elle était bien la petite fille des aïeux en armure, plus vaillants que beaux, dont les effigies, entourées d'armoiries dorées, jaunissaient dans leurs cadres de bois sculpté et ornaient les murs des salles et des chambres. Le marquisat datait de l'époque de Louis XV et l'un de ces portraits représentait un marquis d'Héricourt qui s'était rendu illustre dans la campagne d'Italie de 1734.

Si sa mère rappelait le gracieux dix-huitième siècle, Léontine, elle, semblait faire revivre une époque beaucoup plus ancienne, bien antérieure à celle de son blason, l'héroïque et austère douzième siècle, temps de croisades, d'idéal religieux obstiné, de saint entêtement porté jusqu'à l'excès, mais elle savait réprimer ses révoltes contre les idées modernes afin d'éviter toute discussion. On la sentait convaincue et inébranlable sans même qu'elle eût parlé. Charles d'Héricourt, son frère, le fils de la maison, seul héritier mâle du nom,



était un jeune savant élevé par son père dans l'atmosphère des antiques parchemins, consacré, comme lui, à l'étude des temps disparus et absolument absorbé par ses constantes recherches de documents nouveaux. Les origines des blasons l'occupaient beaucoup à ce moment et si l'histoire des provinces et des familles de France l'intéressait tant, on comprend que celle de sa province natale et de sa propre famille le passionnait tout particulièrement. Il parlait de ses aïeux les plus reculés comme s'il les eût connus ; par le zèle vraiment touchant de son amour filial, il parvenait à faire sortir du brouillard et de la nuit des temps ces figures dont il était issu. Elles rayonnaient à ses yeux. Il redonnait une vie à ceux à qui il demeurerait reconnaissant de devoir la vie.

C'est là le côté le plus respectable de la noblesse, un côté que notre démocratie, dans sa juste préoccupation des nécessités du présent, a certainement trop négligé. Le culte des aïeux devrait être perpétué dans toutes les familles. L'histoire de chaque génération devrait être écrite pour être enseignée aux enfants. Est-ce une raison parce que nos pères n'eurent point d'armoiries pour qu'au quatrième ou cinquième degré, nous ne sachions plus le métier ou l'art qu'il exerçaient, le rôle qu'ils jouaient dans leur ville ou dans leur village et même parfois jusqu'au nom qu'ils portaient, quand il s'agit d'ancêtres du côté maternel ?

La naïve enseigne qui, au quinzième siècle, se balançait au-dessus de l'humble boutique d'un artisan n'est-elle pas aussi intéressante, aussi poétique pour ses descendants, que le pompeux



blason d'un grand-duc? La grand'mère qui mit tout son dévouement à élever ses enfants, qui, après les avoir nourris de son lait, sut les diriger dans leur carrière, ne mérite-t-elle pas que son nom soit connu de ses arrière-descendants autant et plus que celui de la grande dame qui brilla à la cour d'Henri IV ou de Louis XIV? Si chacun de nous prenait la peine de noter ce qu'il sait des grands-pères qu'il a connus et transmettait à son fils ce livre de la famille avec mission de le continuer, que de faits curieux seraient recueillis! Et la préoccupation d'avoir une belle page dans cette histoire ne serait-elle pas un encouragement au bien et une garantie contre les entraînements néfastes?

## II

Tout autour du châtelet s'étendait le parc où s'épalaient, des deux côtés de la rivière qui le traversait, des pelouses toutes fleuries de pâquerettes et de boutons d'or. Ce n'étaient pas des gazons soignés et rasés comme ceux des squares, c'étaient de bonnes prairies plantureuses que l'on fauchait en juin et dans lesquelles, en toute saison, il était permis de courir. Je ne m'en privais pas et, à travers les hautes herbes, j'apercevais le grand parasol blanc de mon père faisant une étude de paysage et, plus près, sous les pommiers en fleurs, je voyais passer et repasser la silhouette noire et familière de l'abbé Vandrival, ami de la maison, qui lisait son bréviaire, dans un perpétuel mouve-



ment de va-et-vient, chassant devant lui les folles sauterelles. Pour mieux s'harmoniser avec le frais printemps, il mettait une fleur à son chapeau de vieux prêtre.

Au milieu des bourdonnements de mouches et des gazouillis d'oiseaux, à midi, une petite cloche grêle et sentimentale, comme celle d'un pardon breton, nous appelait pour le dîner dans cette délicieuse salle à manger bâtie sur la rivière même et dont les deux fenêtres, se faisant face, s'ouvraient sur l'eau, comme celles d'un bateau. La table était servie selon les anciens usages. Les quatre plats qui composaient le repas y figuraient à la fois, placés sur des réchauds en argent. Je vois encore de quel air satisfait de toutes choses et de lui-même, l'abbé Vandrival, s'asseyait à cette table et dépliait sa serviette. Sa constante préoccupation, quand il se trouvait en société, était d'être distingué et cela donnait à sa conversation, d'ailleurs intéressante car il était très instruit, une sorte d'onction pleine d'afféterie. Il semblait déguster chaque parole qu'il prononçait comme il le faisait d'une lampée de vin fin. C'est ainsi qu'il prononçait : *Moutchon* pour *mouton*, madame la *comtchesse* pour comtesse. Et tout en parlant, un éternel sourire sur les lèvres, même quand il évoquait les choses les moins gaies, il se frottait les mains, de petites mains courtes et roses aux ongles luisants. Il louait l'*excellenche* de chaque mets, la *succulenche* de chaque fruit mûri dans la *propriétché*. Il était grand amateur d'archéologie et aussi de bonne chère : il appréciait également les vieux bouquins de la bibliothèque du château et les bouteilles d'ancien bourgogne de sa cave, choses respectables que



recouvrait la même poussière grise au parfum moisi. Il disait : « C'est une actchion de grâche à la djivinithé que de chavouer les bonnes choses que le bon Djieu nous djonne. »

Il bénissait le père Noé d'avoir inventé le vin et approuvait fort la colère divine de s'être « abattchue sur Cham pour avoir manqué du respect filial dû à un si grand bienfaictcheur de l'humanitché. »

Bref, l'abbé Vandrival, chanoine du chapitre d'Arras, semblait conservé sans altération de l'époque du dix-huitième siècle : c'était bien l'aimable et souriant confident d'une noble dame, plus gracieux que vénérable, avec ses cheveux blancs, soyeux, encadrant un visage rond et rose. Un jour qu'il était assis à table entre Léontine d'Héricourt et une autre demoiselle, papa Breton lui dit :

— Ah ! vous voilà bien placé, monsieur l'abbé, entre deux jeunes filles !

Il répondit :

— Oui, chertainement, monschieur Bretchon, j'en apprécie l'honneur... mais vous savez, nous authres, nous sommes limithés !

Il ne semblait pas se croire de même limité en toutes choses : la méditation des évangiles n'avait pas réussi à le détacher complètement des biens et des ambitions de ce monde. Témoin une longue lettre qu'il écrivit un jour à mon père et à la première page de laquelle il lui annonçait qu'il allait l'entretenir d'une chose assurément fort grave ! Dans l'enchevêtrement de phrases élégantes d'une fine écriture, il n'arrivait au fait qu'à la quatrième page et ce fait était qu'il avait eu la



flatteuse satisfaction de se voir proposé pour la croix de la Légion d'honneur au sujet de ses travaux archéologiques. Il demandait à mon père de lui écrire une lettre intime dans laquelle ses mérites de savant seraient énumérés comme par hasard. Je ne me rappelle plus si la porte du paradis des légionnaires lui fut ouverte mais je sais qu'à côté de ce rêve rouge, il eut un rêve violet : il fut proposé pour être nommé évêque et, prenant déjà les espérances pour des réalités, l'une de ses pénitentes de marque, Mme de Clercq, châtelaine d'Oignies, lui fit faire un somptueux habit couleur de violette qu'il n'eut jamais la joie de revêtir. Mais revenons, pour y savourer le dessert, à la cordiale table de Carieul. Bien qu'on fût limité, on y contait de bonnes histoires et chacun riait de son rire spécial : la bonne comtesse riait aux larmes et s'épongeait les yeux avec sa serviette ; le doux abbé élargissait son sourire habituel dans un épanouissement réjouissant à voir ; Charles avait un rire nerveux, bruyant, aboutissant à un hoquet qui rendait sa parole inintelligible ; Léontine maîtrisait son rire un peu rêveur. Comment riaient mes parents ? je ne sais pas, on n'observe bien que ce qu'on n'a pas l'occasion de voir journellement.

Après dîner, on attelait le cheval à une rustique carriole à banquettes et l'on partait en excursion. Je ressens encore les soubresauts des roues sur nos chemins d'Artois aux ornières profondes. Je m'y crois encore, j'y suis. L'abbé ne nous accompagne pas, c'est dimanche. Mon père regarde les effets de nature, observe, compare les valeurs et les tons, il admire et nous fait admirer les vieux



chaumes, les grands arbres enveloppés du chaud rayonnement du soleil.

Charles d'Héricourt nous raconte l'histoire de ce pays qu'il connaît jusque dans ses plus intimes recoins, il évoque les époques reculées, il vit plus dans les siècles écoulés que dans le présent. En l'écoutant j'ai la sensation que, sur chaque pierre, un personnage illustre s'est assis jadis ; aussi, chaque pierre m'apparaît auguste. Léontine s'assombrit tout à coup : elle a vu un homme casser des cailloux sur le bord de la route... et... c'est dimanche ! Elle n'ose rien lui dire, mais ce soir elle priera tout particulièrement pour ce pêcheur afin que le Seigneur lui pardonne, car elle sait que c'est un père de famille méritant. Moi, je regarde et j'écoute. Je sens confusément les impressions si différentes que les mêmes objets vus à la même heure peuvent produire sur les esprits diversement doués et diversement éduqués. Je nage entre ces influences : les exclamations admiratives de mon père me communiquent leur enthousiasme. Les récits de Charles m'intéressent au plus haut point. Je l'interroge. Il est gentil, il me répond et ne se moque pas de moi quand je lui fais des questions qui montrent ma complète ignorance des choses dont il parle. Il m'explique le sens des mots employés en langage héraldique. Il me dit que la robe de ma mère est de *sinople* et de *sable* et la mienne d'*azur*, et que la fleur de mon chapeau est de *gueule*, ce qui m'amuse énormément. Je trouve délicieux que *blanc* se dise *hermine* mais je ne veux pas admettre que *sable* signifie *noir*, moi qui connais les sables blonds et pailletés de mica des plages bretonnes, je juge que noir devrait s'appeler



plutôt *charbon*. Charles m'applaudit et me déclare que je parle comme un dictionnaire étymologique étant donné que si le sable vulgaire des grèves vient du latin *sabulum* (même sens), le noble sable des écussons vient du latin *carbo* (charbon). Je suis ravie d'être si innocemment savante.

On passe par des chemins creux, ombreux, les branches des ormes et des saules fraîchement feuillus nous effleurent la joue. On effarouche des bandes de canards et de poules sortis des cours de fermes, on traverse de vieux villages, encore primitifs, bâtis en argile blanchie, aux toits moussus. Le grand chien de chasse de Carieul, qui se nomme Orange, poursuit la volaille et les pourceaux et provoque de grands tumultes. Il nous vient des bouffées d'odeurs mélangées d'aubépines blanches fleuries et de fumier doré. Mon père assure que ces deux parfums sont également poétiques : si le premier rappelle Anacréon et Ronsard, le second évoque les Bucoliques. La mission de l'artiste est de souligner et de dégager cette poésie divine dont la présence réelle est partout. Pour lui, Dieu et Poésie ne font qu'un.

Charles d'Héricourt approuve, car ses profondes convictions religieuses n'ont rien de mesquin et il a médité les poèmes de Victor Hugo qui ne sont pas en désaccord avec les principes évangéliques bien que d'une libre philosophie. Mon père développe sa thèse favorite : Ce qu'il y a de plus beau au monde se trouve partout. Le soleil qui auréole cette pauvre mesure de paysan au milieu de son petit champ de choux bleus, est aussi magnifique que celui qui illumine les forums de la campagne romaine, il l'a senti mieux que jamais à son retour



d'Italie. On sent que s'il l'osait il ajouterait : « Le Beau est partout... et surtout dans mon pays natal. »

On descend de voiture. On entre dans l'une de ces fermes d'Artois qui sont en même temps des cabarets. Ici c'est un mélange d'odeur de bière et de lait battu, Gambrinus et Virgile communient. L'intérieur est sombre et frais. Mon père cause avec le rustique maître du logis qui nous offre des chaises de paille.

A peine entré, Charles se précipite à quatre pattes pour examiner de près une vieille dalle gravée qu'il a déjà remarquée une autre fois, là, près de la grande cheminée. Il tire de sa poche un morceau de papier métallique qu'il applique sur la dalle et qu'il tamponne avec son mouchoir pour en prendre l'empreinte.

Absorbé par ce travail délicat, il ne s'occupe pas de ce qui se passe et se dit autour de lui et ne remarque pas le geste du paysan qui le montre à mon père avec un haussement d'épaule et une expression de pitié dont la signification doit être : « Voyez-vous, ce grand enfant, à quoi il s'amuse ! » Car le comte Charles d'Héricourt, qui a coutume de marcher d'un pas distrait, le regard fixé, non sur les objets quelconques qui l'entourent, mais sur l'idée qu'il poursuit, sa grande et originale intelligence fascinée par cette idée, la bouche entr'ouverte sur de longues dents, son chapeau de feutre mou mis n'importe comment, sa cravate nouée à la diable, a l'air d'un hypnotisé et passe dans le pays pour un bon garçon « qui n'a pas tout ». C'est ainsi que le jugent ceux qui ont tout et le paysan en question est de ceux-là, ce qui fait que



c'est en vain que mon père, qui s'est levé pour aller voir le jardin avec le fermier, cherche à lui faire comprendre qu'il se trompe, que ce grand enfant est un savant apprécié et appelé à de hautes destinées (il fut plus tard consul de France), le rustique continue à hocher la tête d'un air incrédule.

On revient vers le soir. Les étoiles s'allument une à une. Charles, qui s'y connaît dans les constellations presque aussi bien que dans les figures symboliques des blasons, nous dit le nom de chaque point lumineux qui apparaît au-dessus de nos têtes. Nous rentrons. Nous retrouvons la maman d'Héricourt et l'abbé Vandrival en causerie souriante, assis de chaque côté de la cheminée où flambe une belle bûche, car les soirées sont encore fraîches au printemps. Charles exhibe son empreinte de vieille dalle qui fait l'admiration de l'abbé ; la date est bien visible, c'est très curieux, cela doit venir de tel seigneur et ce document examiné à la lueur de la lampe, éclaire un coin obscur d'histoire locale.

Après le souper, Charles monte à sa tour qui renferme sa précieuse collection. Il en rapporte de vieux parchemins, des médailles et aussi des toiles d'araignées accrochées à ses cheveux. Les têtes, vieilles et jeunes, se rapprochent pour examiner les curiosités étalées sur la table.

Mes parents s'intéressaient vivement à tout ce qui avait trait au moyen âge. Ils y avaient été initiés de jeunesse : mon père, comme élève de mon grand-père Félix de Vigne, archéologue distingué en même temps que peintre, avait étudié tout particulièrement cette époque. Ma mère avait aidé



son père lorsqu'il préparait ses livres historiques et c'était elle qui, étant jeune fille, était chargée de l'enluminure des gravures pour les volumes de luxe. La conversation était donc, sur ce sujet, intarissable.

Il y eut cependant un soir où Godefroy de Bouillon, Frédéric Barberousse et le prince d'Orange ne furent pas seuls à charmer nos loisirs. Un personnage imprévu surgit soudain du giron de Léontine au moment où on enlevait la nappe du souper. C'était un jeune lièvre que son jardinier avait pris au gîte, dans le parc, et qu'elle avait nourri au biberon avec une tendresse toute maternelle, un lièvre des bois au pelage fauve doré comme celui d'un Lion de Flandre. Il ne regarda pas l'assemblée qui lui faisait fête de cet œil ahuri, grand ouvert, que tout chasseur connaît. C'était un lièvre éduqué et sociable, un lièvre de bonne compagnie. Léontine posa devant lui une assiette retournée et il se mit aussitôt à battre le tambour. Cambré sur son séant avec ses pattes levées, ses oreilles dressées et sa toison d'or, il avait vraiment l'air d'une bête héraldique. Comme cet exercice m'amusaient follement, Léontine alla chercher un petit tambour de basque qu'elle avait acheté à la ducasse de Souchez et l'illusion du joujou vivant fut encore plus complète. J'eus alors une nouvelle preuve de la grande bonté de Léontine qui faisait sa joie de celle des autres : elle me donna son lièvre qu'elle avait élevé avec tant de soins !

Je reste reconnaissante à sa mémoire, après tant d'années, pour cet acte de désintéressement et de tendresse, pour ce geste d'un si cordial élan. Mes parents se réjouissaient de ma joie



mais je vis bien que ma mère, dame de maison soigneuse et ordonnée, se préoccupait un peu à l'idée d'avoir, chez elle, ce nouvel hôte imprévu. Cependant tout s'arrangea. Quand mon lièvre, gentiment emballé dans un panier, fit son entrée à Courrières, mon oncle Louis, qui aimait beaucoup les animaux, lui offrit avec grand plaisir l'hospitalité, « bon souper, bon gîte et le reste », dans la cabane à lapins de la brasserie. Il avait de même accueilli, quelques années auparavant, une jeune loutre qui, nourrie par une chienne, était devenue un animal domestique et le suivait partout comme un chien fidèle.

Nous jouions avec mon lièvre et nous lui mettions le dimanche un ruban rose ou bleu autour du cou. On l'exhibait à table quand on avait du monde à dîner et on racontait son histoire de lièvreteau ayant reçu une éducation soignée dans un milieu aristocratique. Il grandit sans rien perdre de ses talents, que nous entretenions par un fréquent exercice, et malgré les préjugés que sa première culture aurait pu imprimer à son esprit, influencé peut-être d'ailleurs par les idées démocratiques de la nouvelle atmosphère dans laquelle il vivait heureux, il ne crut pas déroger de son rang en s'unissant à une simple femelle de lapin et nous eûmes la joie de voir s'élever toute une nichée de léporides.

Tous les fermiers du village vinrent les admirer.

Tels sont les souvenirs qui ont surgi en foule dans mon esprit lorsque j'appris que le castel de Carieul, après avoir héroïquement *tenu* comme les anciens nobles en armure, comme nos poilus qui l'animaient, était tombé de même que ces vaillants



qui, sublimes sauveurs, mouraient en criant :  
« Vive la France ! »

Je reste seule survivante des êtres et des choses dont je viens de parler. Personne, hormis moi, ne pourrait enregistrer tous ces riens devenus touchants pour moi qui les ai vécus. Sans ces événements tragiques, aurais-je jamais songé à conter l'infime historiette de mon lièvreteau quasi héraldique qui joua, dans ma vie d'enfant, son petit rôle d'animal savant ?

Tous les fronts qui se penchaient attentifs sur les mystérieuses armoiries sont rentrés dans le grand Mystère.

Toutes les pierres de Carieul se sont émiettées dans l'herbe. Seule la rivière sur les bords de laquelle se dressaient jadis la gaule du pêcheur à la ligne et le parasol blanc du paysagiste, continue son cours paisible entre ses deux berges toujours fleuries et vibrantes de sauterelles.

Elle a connu la tourmente, elle s'est rougie de sang, elle a roulé des cadavres et des débris calcinés, puis elle s'est épurée... Les choses les plus calmes sont, dans la nature, les plus immuablement durables.

---

Après avoir écrit ce chapitre, j'ai appris que le fils de Charles d'Héricourt était mort pour la France.





## II

# LA MAISON DES FRÈRES DENNEULIN A LILLE

---

La chasse à Courrières. — Les débuts de Carolus Duran. — Le prix Wicar. — La première visite de Jules Denneulin à Courrières. — Son atelier à Lille. — L'abbé de Carne. — Le marabout d'Alfred. — La jambe coupée. — Le docteur Follet. — Le docteur Denneulin. — Soleil couchant à Wimereux. — Les tableaux de Denneulin. — Sa mort au milieu des fleurs.

Je les ai toujours connus, Alfred et Jules Denneulin, ces deux frères si étroitement unis, qu'on les citait comme l'exemple le plus touchant d'amour fraternel qu'on puisse imaginer. Ils étaient amis de ma famille déjà avant ma naissance. Petite fille je les tutoyais et, plus tard, ils me prièrent de garder cette habitude, car ils disaient : « Ne sommes-nous pas tes oncles par l'amitié? »

Oui, je les ai toujours aimés comme des oncles tendres et dévoués : la parenté que crée une intimité basée sur l'estime et l'affection profondes, équivant parfois aux liens du sang.



Aussi loin que peut me reporter mon souvenir, je les revois à Courrières, chez mon père ou chez mon oncle Louis Breton, après une partie de chasse en plaine ou au marais, séchant devant la cheminée leurs souliers pleins de la boue des labourés, nous groupant — nous les petits — sur leurs genoux, tandis que leurs chiens, hale-tants de fatigue, se couchaient en rond et dor-maient.

On causait. Nous écoutions le récit des hauts faits de la journée et aussi des échecs : le magni-fique coup double ou bien le coup raté bêtement, alors *qu'on l'avait si belle!* Nous avons vu vider les carnassières sur la table de la cuisine, lièvres liés ensemble par les pattes, montagnes de per-dreaux, car le gibier abondait en ce temps-là, et nous avons éprouvé une curiosité mêlée d'admi-ration pour l'adresse des chasseurs et de com-passion pour les victimes. Les enfants ont peur des coups de feu, aussi les histoires où il en est question prennent-elles pour eux un intérêt impressionnant comme toutes celles où il est parlé de choses redoutables.

Jules Denneulin était alors un passionné chas-seur, d'autant plus que la chasse avait pour lui un double attrait, car le peintre humoriste qu'il était veillait toujours : son œil d'observateur mettait en joue des motifs de tableaux de genre qui se gravaient dans son esprit avec les effets de nature qui les complétaient. C'est aux Écoles Académiques de Lille, sa ville natale, qu'il avait appris à peindre. Il y avait eu, entre autres camarades, Salomé qui peignait avec talent des scènes dans des intérieurs, Scouteten, Herlin,



peintres de genre également et Charles Durand, devenu depuis le célèbre Carolus Duran.

A propos de ce dernier les souvenirs des frères Denneulin remontaient même plus loin : ils avaient connu le petit Charles au temps où il jouait aux billes sur la place Rihour, en face de l'auberge que tenaient ses parents et qui avait nom : *A l'audience*. C'est là que s'arrêtait jadis la diligence et c'est là que les rouliers dételaient leurs chevaux. Le futur illustre Carolus les aidait à mettre leurs bêtes à l'écurie et, remarquant déjà leurs types et leurs gestes, il crayonnait leurs portraits avec un morceau de charbon sur les murs. Le vieux peintre Souchon s'intéressa à ses croquis et le prit comme élève. Plus tard il obtint le prix Wicar, grâce à mon père qui faisait partie du jury de ce concours. Voici comment :

Tous les juges étaient d'accord pour trouver que Carolus possédait, beaucoup plus que son concurrent Salomé, les vraies qualités fondamentales qui font un peintre, mais en additionnant les points accordés à chaque branche de leurs études, il se trouvait que ce concurrent avait un total supérieur.

Mon père proposa et obtint que l'on augmentât le nombre des points pour les choses principales, couleur, composition, effet et, cette fois, le résultat donna la victoire à Carolus.

Son séjour à Rome fut le point de départ de toute sa magnifique carrière.

Les frères Denneulin étaient excellents camarades et ils prenaient toujours la défense de Carolus lorsque, devant eux, à cause du caractère orgueilleux de ce peintre adulé et de sa passion



pour le luxe et les chevaux, un confrère l'appelait : *Caracolus d'Uranus* ou le *Double-six*, parce qu'aux dominos le double-six pose toujours. Ils disaient :

— Avec nous, Carolus est si simple et si bon garçon ! Il faut bien qu'il montre aux Américains milliardaires qu'il est *quelqu'un* pour qu'ils lui commandent leur portrait !

Le fait est que Carolus n'était vraiment poseur que lorsque son succès au Salon était douteux. En ces circonstances, il disait de lui-même :

— Cette année, ce n'est plus un succès, c'est un triomphe !

Quand ses portraits faisaient réellement sensation, quand on courait à lui de toutes parts pour le féliciter, il répondait modestement :

— Vous êtes bien aimable !

Je me le rappelle au Salon les jours de vernissage, en costume de velours noir, levant sa tête brune aux larges traits martelés de marques de petite vérole, promenant sur la foule son regard intense, lançant à tout venant des « bonjour » ! d'un geste de la main, avec un sourire, comme un beau prince qu'on acclame.

Il s'étudiait dans ses gestes toujours élégants, dans sa manière de bien parler et, trouvant que les Russes roulaient bien les *r* de notre langue française, il les imitait.

L'année où il avait exposé un fort beau portrait de l'aînée de ses fillettes, Marie-Anne, en le félicitant, je lui dis :

— Comme elle vous ressemble !

— C'est vrrai, me répondit-il, c'est le même œil de taureau... moins sévère...

Lorsqu'il remporta la médaille d'honneur qui



alors était votée par le jury, il sut que mon père l'avait soutenu avec ardeur et conviction et lui en fut très reconnaissant, car, comme le disaient les Denneulin, il avait très bon cœur.

Cette année-là, on ne fermait pas le Salon à 6 heures du soir, on l'éclairait toute la soirée car on était dans la lune de miel de la lumière électrique.

Il y avait foule comme en plein jour. Nous rencontrâmes Carolus Magnus, le héros de l'année, devant son tableau.

Il sauta au cou de mon père, l'embrassa avec effusion et s'écria, faisant allusion à son prix Wicar :

— Merrci, Jules ! Tu m'avais donné le baptême, aujourd'hui, tu me donnes la confirmation !

Toute la salle applaudit et l'on vit accourir les visiteurs des salles voisines.

Notre vingtième siècle positiviste ne saurait se représenter ce qu'était l'enthousiasme du public pour les artistes, à cette époque où les arts étaient en honneur.

\*  
\* \*

C'était par le chef de musique de Carvin, nommé M. Haÿ, que Jules Denneulin avait fait la connaissance de mes parents. Ce M. Haÿ, client de M. Denneulin père, négociant en draps, lui avait un jour proposé de mener son fils à Courrières, chez Jules Breton. Jules Denneulin reparlait toujours avec une joie émue de cette première visite faite à mon père dont la réputation se répandait déjà car il avait eu à l'Exposition Universelle de 1855 un très grand succès. La vue des tableaux



en train lui avait causé une inoubliable impression. Tous les artistes vraiment doués ont eu dans leurs débuts, devant une œuvre réalisant des sensations qu'ils ont éprouvées sans être encore à même de les exprimer, un élan d'enthousiasme où, comme le Corrège, ils se sont dit : « Et moi aussi, je suis un peintre ! » Il aimait à redire que c'était dans l'atelier de Courrières qu'il avait reçu cette fécondante étincelle d'art, si salutaire surtout aux natures modestes, car elle leur donne avec l'espoir de triompher des difficultés à vaincre, le courage et l'audace de les affronter.

Voici un fragment d'une lettre qu'il adressait de Saint-Pol, le 15 mai 1859, à son frère Alfred et où il raconte cette première visite à Courrières :

« ...Moi-même, je n'ai jamais eu si peu de goût pour les voyages d'affaires ! Notre voyage à Paris, l'Exposition de peinture, ma visite aux Breton de Courrières, tout ça fait que le commerce me pèse de plus en plus et que je m'ennuie à périr ! Enfin, espérons des temps meilleurs.

« Mon rêve, le tien aussi, j'en suis sûr, serait de mener l'existence des Breton, mais je me souviens que tu m'as demandé beaucoup de détails sur la visite que je leur ai faite.

« Voici : Je suis arrivé à Courrières vers les 3 heures. C'est la femme de Jules Breton qui est venue m'ouvrir ; elle est très gentille et je comprends qu'il la mette dans beaucoup de ses tableaux. Elle m'a conduit à l'atelier où j'ai trouvé Jules Breton, ses deux frères et leur oncle, les trois Breton en blouse fumant la pipe, l'oncle lisant les journaux parlant de l'Exposition. Jules Breton est venu me serrer la main, m'a engagé à fumer



une pipe avec eux, en un mot m'a parfaitement reçu. Nous sommes restés une bonne heure à parler peinture. Il est à peu près certain d'avoir une médaille de première classe cette année, mais il ne sera pas décoré. M. de Morny l'a fait appeler pour lui commander un tableau. Je crois qu'il a vendu son *Calvaire* dix mille francs et sa *Couturière* deux mille.

« Son frère Émile a quitté le commerce pour ne s'occuper que de peinture, il a déjà fait quelques essais. C'est Courbet particulièrement qui lui a donné ce conseil. Il va commencer par exposer à Bruxelles l'année prochaine et, dans deux ans, à Paris.

« Je ne connais pas d'intérieur plus charmant et ils s'entendent comme nous nous entendons. Ils sont du reste très bons enfants et on ne peut plus doux de caractère. Le troisième frère, Louis, est brasseur et chasseur. Ils sont mariés tous les trois.

« Jules Breton a une vraie tête d'artiste ; j'ai fait son portrait de mémoire, il ressemble assez, je te le montrerai en rentrant.

« Nous sommes allés prendre de la bière ensemble jusqu'à 8 heures et je suis rentré à Hénin-Liétard avec l'oncle. Jules Breton m'a donné rendez-vous à Boulogne dimanche prochain. Je lui avais tant vanté le pays qu'il voulait partir tout de suite. En tout cas, s'il ne vient pas, il m'a positivement promis qu'il viendrait dîner chez nous au mois de juillet, pour aller, nous deux, faire des études du côté d'Emmerin. Enfin, nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde...

« En attendant de tes chères nouvelles à Boulogne, où je serai samedi prochain, chez Mottel, hôtel du



Commerce ; surtout, fais comme moi, n'épargne pas les détails... »

J'ai voulu noter cette lettre écrite moins de trois mois avant ma naissance, car elle dépeint, en quelques traits, la belle union et les aspirations artistiques de cette famille Breton où je me préparais à prendre ma petite place. La sympathie qu'elle exprime si simplement avait bien vite amené l'intimité et Jules Denneulin fut pendant bien des années le compagnon d'études sur nature de mon oncle Émile Breton. Ils allaient ensemble travailler dans les Ardennes et dans la Nièvre. Après avoir étudié le paysage, Denneulin s'adonna surtout aux scènes de genre comique qui ont fait sa réputation. Il y donna une note absolument neuve et personnelle. Cette note à la fois spirituelle et attendrie, il la prodiguait dans sa conversation comme dans ses œuvres et il était le conteur le plus charmant qu'on puisse entendre. De même que les personnages sortis de son imagination, il savait faire rire tout en gardant son sérieux, Il avait le bout du nez mobile et, quand il parlait, ce bout de nez remuait presque autant que ses lèvres, ce petit manège m'amusait. Il remarquait le côté typique, drôle ou saisissant de toutes choses et rendait ses impressions avec une simplicité et une clarté qui étaient chez lui un don instinctif.

Expansif et aimant à confier à ceux qui savaient les comprendre ses sentiments et ses idées, il me dit un jour une parole que j'ai retenue comme montrant bien sa belle nature qui avait plus besoin de tendresse que de louanges.

— Je n'ai jamais envié personne au point de vue



ambitieux, mais quand j'étais petit, j'étais jaloux des enfants qui avaient une maman. »

En effet, son frère et lui n'avaient pas eu une enfance heureuse. Ils étaient encore en bas âge lorsque leur mère mourût et leur père, voyageant beaucoup pour ses affaires, fut obligé de les mettre de bonne heure en pension. On sentait qu'ayant souffert de cette privation chacun d'eux s'efforçait de remplacer pour l'autre, cet amour qui leur avait manqué. On le sentait à des attentions, à des inquiétudes réciproques qui étaient plus que fraternelles, à des préoccupations des détails de la vie où l'on devinait une sollicitude tellement tendre qu'elle en arrivait à être presque maternelle et, chaque soir, avant de dormir, comme un enfant se recommande à son ange gardien, Jules demandait à son frère (qui était l'aîné) de lui donner sa bénédiction. Ce trait dénotant une âme demeurée candide malgré les années, pourra faire sourire les sceptiques ; pour ma part je le trouve profondément touchant,

Un Lillois, plein d'esprit, dont je regrette d'avoir oublié le nom a trouvé jadis la formule définitive de cette union fraternelle, il a dit : « Jules Denneulin a deux grands amours : son frère et sa peinture. Alfred Denneulin a également deux grands amours : son frère et la peinture de son frère. »

La nature semblait avoir tenu à rendre, sous tous les rapports, cette harmonie complète : Alfred et Jules, tous deux de taille moyenne, avaient la même couleur des yeux gris-verdâtre, la même teinte de cheveux châains, la barbiche plantée de même et coupée en pointe, mais Jules, ayant



le teint un peu plus coloré et le nez légèrement plus aquilin, était le plus beau des deux.

Leur vie s'écoulait dans le calme d'une maison bâtie par eux selon leurs goûts, rue Saint-Firmin à Saint-Maurice-lez-Lille. Ils l'avaient ornée de meubles anciens et de tous les menus bibelots qu'aiment les artistes et qui participent à tous les actes de la journée, s'animant pour ainsi dire du contact de la main qui a coutume de les toucher. Cette vie était réglée méthodiquement, chaque heure, chaque minute ayant son emploi de travail ou de loisir. Leur bonne, qui faisait partie de leur maison, car ils avaient eu à leur service, avant elle, sa mère et sa grand'mère, s'occupait des soins du ménage avec le calme silencieux d'une servante de presbytère.

Dans ce grand recueillement, Jules peignait, lisait ou méditait en fumant sa longue pipe de terre blanche, en hiver auprès de son poêle, en été auprès de sa fenêtre donnant sur son jardin. Cet atelier, attenant à une serre de plein air, était meublé d'anciens bahuts de chêne, de massives chaises de cuir, de tapis épais aux tons harmonieux. Dans le fond se dressait, sur sa croix, un grand et beau Christ en bois datant du seizième siècle qu'Alfred avait découvert au bureau de vente. Il avait placé, derrière la tête penchée de ce Christ, le couvercle d'une vieille bassinoire de cuivre qui lui faisait une auréole dans le style de son époque. De curieux bouquins s'échafaudaient sur les tables, bien rangés, les uns consacrés aux arts, les autres aux sciences. Alfred s'absorbait volontiers dans des livres spéciaux et techniques. Il aimait à se documenter pour se faire une idée



juste en toutes choses. Il étudiait la médecine comme s'il avait à préparer son doctorat, les voyages comme s'il eût voulu se faire explorateur, la science comme s'il eût rêvé de devenir savant, la théologie comme s'il eût aspiré à la prêtrise. Son plaisir était de questionner les professionnels en chaque branche, brusquement, pour que la réponse fut spontanée, car il disait que toute parole préparée manque de sincérité. Il interpellait ainsi le docteur Follet, leur intime ami :

— Croyez-vous à la médecine?

Et s'adressant au savant naturaliste Corenwinder, il lui demandait des détails précis sur un insecte dont il venait de découvrir le nom bizarre dans un dictionnaire de zoologie.

Avec une franchise d'enfant terrible il demandait aux jolies dames un peu mûres :

— Quel cold-cream employez-vous pour cacher vos rides?

Et aux jeunes filles qu'il voyait pour la première fois :

— Avez-vous un fiancé?

Il allait à la messe, mais discutait les mystères religieux. Un jour que nous étions réunis autour de la table de la rue Saint-Firmin avec quelques amis parmi lesquels était l'abbé Carnel, peintre paysagiste d'un certain talent, qui signait : de Carne, Alfred lui dit, tout haut, à brûle-pourpoint ou plutôt à brûle-soutane :

— Dites donc ! l'abbé ! croyez-vous en Dieu?

— Alfred, répondit le prêtre, vous dites des bêtises !

Jules Denneulin, avec son tact parfait, raconta bien vite une histoire drôle pour changer le cours



de la conversation, après quoi on alla prendre le café dans l'atelier où était placé sur le chevalet, en cours d'exécution, son tableau : *Procession surprise par une bourrasque* qui est maintenant au musée de Lille. Les murs de cet atelier disparaissaient sous les études faites par Jules lors de ses tournées de paysagiste avec mon oncle Émile et mon père. C'étaient des peintures d'une belle exécution solide et approfondie et d'une absolue sincérité. Parmi elles, en bonne place, se voyait un portrait d'Alfred (tête grandeur nature coiffée d'un chapeau de feutre) peint par Carolus Duran et, tout près, une nature morte représentant un petit marabout de fer battu, posé sur de la cendre grise et éclairé par un reflet de flamme. C'était l'unique œuvre picturale d'Alfred. Le jour où il l'avait peinte, son frère Jules lui avait dit :

— Alfred ! tu m'épates ! c'est très, très bien ! tu ne feras jamais mieux !

Cet éloge, loin de faire à l'auteur encore ingénu l'effet d'un encouragement, avait eu le résultat contraire. Alfred, intimidé par l'imprévu de ce premier succès, n'avait plus jamais osé reprendre la palette. Cela paraît bizarre, mais cela prouve que le vrai stimulant en toutes choses, c'est l'espoir dans le progrès.

Pendant que Jules poursuivait des projets nouveaux, aimant à varier ses motifs et ses effets pour acquérir des qualités nouvelles, Alfred se complaisait dans la contemplation de son petit marabout, modeste et recueilli et, comme lui, se contentait du reflet d'une flamme.

Jules Denneulin, peintre réjouissant et gai conteur, était en même temps un stoïque. Il le prouva



lors d'une bien dure épreuve qu'il eut à subir : une maladie du pied, survenue à la suite d'une entorse et dont il souffrait depuis longtemps sans jamais se plaindre, nécessita l'amputation de la jambe. Elle eut lieu le jour de Noël 1884.

Lorsqu'il vit le docteur Follet et ses aides en tablier blanc, ayant préparé tous leurs instruments, réunis dans son atelier autour de la table à modèle où lui-même était étendu, au moment où ils allaient l'opérer, il dit tranquillement avec son bon sourire :

— Tiens ! *la Leçon d'anatomie* de Rembrandt !

En cet instant grave, c'était le peintre qui prenait le dessus sur le supplicié, lui donnant du courage par une observation plaisante devenue, dans ces circonstances, simplement héroïque.

Quand l'opération fut terminée, il tendit la main aux chirurgiens avec ce mot :

— Merci, messieurs, vous êtes d'habiles artistes !

Jules Denneulin avait donc une jambe de bois. Ses médecins lui avaient proposé une jambe mécanique faisant illusion, mais il refusa :

— Il n'est pas dans mon caractère de rien dissimuler, dit-il. Je veux une quille de bois comme on en met aux braves garçons qu'on a ramassés, un soir de bataille, avec une jambe en moins.

Alfred redoubla de soins fraternels. Lors de leurs premières sorties de convalescence, alors qu'ils n'avaient plus, comme le disait Jules en riant, que trois jambes pour eux deux, leur groupe apparut dans les rues de Lille, plus uni que jamais, Jules s'appuyant au bras d'Alfred.

Voyant un portefaix qui avait, lui aussi, une jambe de bois et qui, poussant une petite voiture



à bras, courait avec une agilité surprenante, Alfred disait à Jules :

— Tu vois à quoi on arrive par l'habitude : ce garçon court comme un lapin ! bientôt tu pourras en faire autant !

Et de fait, par l'exercice et la volonté, il acquit de l'adresse dans la démarche. Il avait la tournure martiale d'un ancien militaire et cela lui allait bien.

L'attachement des deux frères à leur foyer, à leur ville, à leur cercle où ils allaient régulièrement chaque soir, non pour y jouer mais pour *voir jouer* leurs amis, était tel qu'ils ne les quittaient que très rarement. Les Lillois logés sur le parcours qu'ils suivaient, n'avaient pas besoin de montre pour connaître l'heure : lorsqu'on voyait entrer les deux frères au cercle, on savait qu'il était quatre heures précises. Ils le quittaient de manière à être de retour sur Saint-Firmin à huit heures moins sept, ces sept minutes étant le temps exact qu'il leur fallait pour chausser leurs pantoufles et se laver les mains avant le souper fixé à huit heures. Seuls, leur amour de l'art et leur amour de la mer réussissaient à les arracher pour un temps à leurs chères habitudes. Ils allaient voir les salons de Paris en quelques heures et passaient quelques semaines sur une plage peu éloignée où ils louaient un chalet.

Au retour d'un de ces petits séjours, ils nous contèrent une anecdote amusante :

Alfred avait joint à ses multiples occupations, celle de faire de la photographie ; il s'était abonné à des revues traitant de ces procédés et qui, dans son courrier, se mêlaient aux journaux scientifiques et médicaux. Une jeune femme qui habitait



un chalet voisin, avait également la passion de tirer des clichés des motifs intéressants, et ayant les mêmes goûts, ils avaient fait connaissance. Leur conversation roulait naturellement sur les questions de bonne mise au point, de lavage des plaques, etc. ; ils allaient l'un chez l'autre pour se montrer les épreuves réussies et prenaient conseil ensemble dans les publications spéciales.

Un matin, dès l'aurore, la bonne de cette dame vint dire à Alfred que sa patronne le priait de venir la voir immédiatement.

Il pensa qu'elle avait besoin d'un renseignement photographique, s'étonna de la savoir si matinale et, toujours obligeant, toujours prêt à rendre service, il se leva bien vite, s'habilla et courut chez sa voisine.

A sa grande surprise, la bonne l'introduisit, non pas dans le salon, mais dans la chambre à coucher de la jeune femme. Il fut stupéfait en voyant qu'elle était au lit... En racontant la chose il disait :

— Je fus sur le point de m'enfuir comme le Joseph de la Bible.

Elle lui tendit les bras en s'écriant :

— Cher docteur ! je souffre ! je vous en prie, auscultez-moi !

— Mais... madame... pardon.... je ne suis pas médecin...

— Cher docteur, je sais bien, vous voulez garder l'incognito, cela se comprend, vous voulez vous reposer, mais faites une exception pour moi, je souffre tant !

— Madame... je vous jure que je ne suis pas docteur...



— Que vous êtes cruel, docteur ! soyez sincère, soyez charitable ! Je vois tous les jours chez vous des journaux médicaux adressés au *docteur Denneulin*.

C'était exact, les secrétaires de ces journaux lui donnaient par erreur ce titre.

Une autre histoire : peu après, alors que, rentrés chez eux, les deux frères étaient dans l'atelier de la rue Saint-Firmin, l'un peignant, l'autre lui faisant à haute voix la lecture des journaux, ils sont surpris de voir entrer deux messieurs qui avec forces salutations respectueuses, leur exposent le but de leur visite : ils s'occupent d'organiser une tombola de bienfaisance et sollicitent le don d'une petite peinture... oh ! toute petite, pour en faire un lot. Jules Denneulin, malgré sa générosité bien connue, est fort ennuyé. Il tient à ses études qui sont des documents précieux pour ses tableaux et il lui est fort désagréable de penser que la peinture qu'il ne peut cependant pas refuser, sera peut-être gagnée par un concierge ou un bourgeois ignorant qui la vendra, à vil prix, au marchand de peaux de lapins du coin de la rue. Avant de dire « oui », promenant un œil attristé sur les toiles épinglées ou clouées au mur, il demande :

— Avez-vous déjà récolté des lots intéressants ?

— Oh ! oui, monsieur Denneulin ! Nous sortons de chez votre voisin qui a été bien généreux, il nous a offert une caisse de bougies !

A ce mot de bougies, la lumière qui se fait tout à coup dans l'esprit de Jules, éclaire la situation, et, rayonnant, il dit :

— Eh bien ! messieurs, inscrivez-nous « pour deux caisses de bougies ! »



Alors les deux messieurs, non moins rayonnants :

— Ah ! monsieur Denneulin, merci ! nous n'aurions pas osé vous demander un don pareil ! nous pensions à une petite peinture, oh ! toute petite !

\* \* \*

Une année où ils avaient loué un chalet à Wimeux, près de Boulogne, pour la saison chaude, je me rappelle un beau soir d'été où nous allâmes les y surprendre. Au moment où nous arrivions, Adrien, nos enfants et moi sur la plage, elle était déserte malgré l'affluence des baigneurs sur cette côte, car c'était l'heure où les cloches des hôtels rappellent leurs clients autour des tables servies. Le soleil se couchait. Il descendait tout rouge dans une brume grise, et au milieu de l'immense étendue de sable, nous ne voyions qu'un seul être vivant, un homme debout, appuyé de la hanche sur sa canne, immobile, le regard fixé sur l'astre qui semblait se plonger dans la mer. C'était Jules Denneulin.

Il était si absorbé dans sa contemplation qu'il n'entendit point nos pas sur le sable. Adrien, parvenu derrière lui, lui mit tout à coup les deux mains sur les yeux.

Denneulin tressaillit... puis ce fut une explosion de joie :

— Ah ! c'est toi ! c'est vous tous ! Ça c'est gentil ! vous me prenez en flagrant délit d'admirer la nature... Ah ! tu sais, mon cher, il n'y a encore que ça dans la vie, ça et les bons amis ! Mais venez vite au chalet, Alfred sera si content de vous voir ! Il est retourné avant moi, c'est toujours lui qui



s'occupe de tout pour m'éviter toutes les corvées. Moi, je me laisse vivre, je regarde, je rêve à ce que je veux peindre, je travaille, j'observe. Cela m'amuse, tous ces types qu'on rencontre ici, je passe inaperçu dans cette foule, on me prend sans doute pour un vieil invalide retraité et je note dans ma mémoire et sur mon calepin, les attitudes et les physionomies.

Ce don d'observation, qu'il avait au suprême degré, a fait de lui un peintre si original qu'il est impossible d'en citer un autre avec lequel il ait eu la moindre ressemblance. C'est aussi pour cela qu'il restera inimitable.

Ses succès, je me les rappelle tous, on s'en réjouissait tant chez nous !

Ce fut d'abord, en 1868 : *le Capitaine des pompiers se faisant photographier* qui eut une vogue de reproduction extraordinaire et fut imprimé jusque sur des mouchoirs en Amérique. Puis *l'Urne électorale*. M. le maire endormi sur une soupière servant d'urne aux rares électeurs d'un petit village.

En 1871, *le Feu sacré*, un paysagiste peignant au milieu de la neige, une des plus charmantes choses qu'on ait faites en ce genre. Denneulin était si modeste que la médaille qu'il avait bien des fois méritée lui causa, lorsqu'elle lui arriva enfin en 1875 la joie que ferait un bonheur imprévu. Voici en quels termes son frère Alfred relate ce souvenir dans une lettre adressée à nous :

« Et cette grande date de 1875 ! Jules ne pouvant parler tant il était heureux, me montrant un télégramme qu'il tenait à la main, un télégramme signé : Jules Breton, Carolus Duran, de



Neuville, disant : « Bravo ! Médaillé, voilà le Beau ! »

La toile qu'il exposait cette année-là représentait des musiciens ambulants jouant au milieu d'une place de village couverte de neige où personne ne les écoute, chaque maison restant égoïstement et frileusement close. Ce beau tableau avait pour titre, chez lui, entre amis, *Pour le roi de Prusse*, mais la guerre de 1870 était encore trop récente pour qu'on pût y faire au catalogue une aussi directe allusion ; il fut donc exposé sous l'appellation de *Triste recette* et fait partie de la galerie du comte de Flandre à Bruxelles.

Ses souvenirs de chasse reparaissent dans un grand nombre de ses œuvres. Il a créé un type de chasseur maigre, vêtu de toile blanche, chaussé de souliers à guêtres de cuir et coiffé d'une casquette à oreillères et à grande visière. On le retrouve dans beaucoup de ses compositions : ici, surpris par la pluie, ayant soin, avant tout, de protéger d'un coin de son vêtement les batteries de son arme contre l'averse ; là, ayant eu la mauvaise fortune de tuer, le prenant pour un lièvre, le pauvre chat d'une paysanne consternée ; là encore, ayant naïvement tiré sur une peau de lapin bourrée de paille par un loustic.

Ses impressions des bords de la mer lui fournirent aussi l'occasion de varier ses motifs. Il fit un certain nombre de marines, entre autres : *la Partie de plaisir* (promeneurs en barque pris de mal de mer), *le Départ* et *le Retour des pêcheurs*, *le Portrait du mousse*, etc...

Dans le genre qui le fit surtout connaître je veux citer encore : *la Revue des pompiers*, *l'Ouverture du testament*, *l'Enterrement de M. le maire*,



*Un coup de vent* et ce brave curé de campagne qui, se voyant dresser procès-verbal par les gendarmes pour avoir tiré un lièvre au bout de son jardin en temps de neige, s'écrie, les mains jointes et les yeux au ciel : « Que dira Monseigneur ! » Et *les Bustes*, une des plus admirables idées que je connaisse, car elle est à la fois littéraire, plaisante et d'une philosophie profonde. L'œuvre date de 1871 ou 1872. Dans la petite salle d'une mairie de village, le garde champêtre a ouvert l'armoire où dorment rangés en ordre, sur des rayons sous la poussière, les bustes des monarques qui ont régné sur la France : Louis-Philippe, Charles X, Louis XVIII, Napoléon I<sup>er</sup>. Il vient d'en retirer la République de 1848 et est en train de l'épouseter pour la remettre en honneur et en lumière, sur le socle où hier encore trônait, majestueux, Napoléon III qui, déchu, va venir se ranger à son tour dans la silencieuse armoire.

Toutes ces compositions ont été reproduites par la gravure et la photographie et éditées par d'importantes maisons, Sedelmeyer Knoedler, Thost, Goupil, etc., et la plupart ont pris place dans de belles collections d'amateurs.

Nous possédions un Denneulin dans notre collection de Douai mais, comme tout ce que contenait notre maison familiale anéantie par les Boches, il fut volé, ou détruit.

Il représentait un vieux gardien de musée d'histoire naturelle en culotte rouge, bas blancs et souliers à boucles de métal et coiffé d'un tricorne, confortablement et profondément endormi dans un fauteuil, les bras et les jambes croisés, au milieu d'une foule de quadrupèdes et de bipèdes em-



paillés de toutes tailles et de toutes formes. Au-dessus de sa tête une grande autruche allongeait son cou d'un air protecteur. Le profond ennui du pauvre gardien, seul être vivant et condamné à l'inaction parmi ces êtres inertes, était parfaitement rendu.

Tandis que Jules Denneulin vivait loin de tout, sa réputation s'étendait plus qu'il ne le croyait lui-même. Alors que tant d'artistes s'agitent et se tourmentent, s'essouffant à courir après les honneurs, il se contentait de penser qu'il était apprécié des connaisseurs et que ses tableaux faisaient leur chemin tranquillement et sûrement. Pendant qu'il travaillait dans son atelier de la rue Saint-Firmin, au delà des remparts de Lille, entre son poêle qui ronflait et sa grande horloge qui sonnait des heures paisibles, ses œuvres passaient les mers, allaient se loger dans de riches galeries, se répandaient par la reproduction et, accomplissant cette bonne et honnête propagande, faisaient que son nom était prononcé dans les milieux intellectuels du vieux et du nouveau monde.

De même que les anciens maîtres flamands qui intéresseront toujours à double titre, non seulement à cause de leurs qualités de peintres, mais encore par l'idée précise qu'ils nous donnent de ce qu'étaient la Flandre et ses habitants à leur époque, Jules Denneulin restera un historio-graphe pictural des mœurs de son pays et de son temps. Il sera pour notre province septentrionale le Desrousseaux de la peinture. Il avait la vraie philosophie, celle qui rend heureux : sachant discerner l'importance ou la vanité des choses, sachant modérer ses aspirations et éviter la fié-



vreuse poursuite de l'irréalisable, éprouvant plus de joie d'un désir comblé que de tourment d'un espoir déçu ; reconnaissant jusqu'au fond de l'âme de toute bonne intention à son égard et sans amertume contre ceux qui, sous le rapport des distinctions officielles, avaient plus de chance que lui, se réjouissant au contraire de leur réussite, il pratiquait, de même que son frère, cette noble vertu de désintéressement de soi-même qui fait que l'on se crée du bonheur par le bonheur des autres.

A le voir si solide, si jeune pour son âge, on pouvait espérer pour lui de longues années encore. Au Salon de 1904 il avait exposé *le Mérite agricole*, où il avait mis toutes ses qualités de finesse et d'esprit. Le matin de son dernier jour, il peignait comme d'habitude sans prévoir une fin si proche.

La mort est toujours cruelle, mais (cette pensée est consolante pour ses amis) elle l'a traité en enfant aimé en lui évitant l'horreur et les regrets de l'agonie. Il n'a pas senti qu'il quittait son frère, il n'a pas su qu'il ne peindrait plus.

La mort l'a surpris dans la rue, pendant sa promenade journalière. Se sentant troublé, il entra chez un marchand fleuriste et demanda à s'asseoir ; on lui donna une chaise et il mourut là, au milieu des fleurs, sans avoir eu le temps de prononcer une parole.

A ce peintre qui vécut comme un sage, n'ayant d'autre passion que le Bien et le Beau, le destin réservait cette fin poétique et douce. La tristesse du déclin lui fut épargnée afin que sa mémoire demeurât vaillante et souriante dans le souvenir de ceux qui l'ont connu et aimé



La mort l'a surpris aussi spontanément que nous l'avions fait nous-mêmes sur la plage de Wimereux, par ce beau soir d'été où, tout seul et rêveur, il regardait descendre le soleil. Comme la main amie qui ce soir-là se posa doucement sur ses yeux, la mort vint subitement lui cacher la lumière du jour et de la vie, au moment où il contemplait une autre merveille de la nature, les dernières fleurs de l'année.

\* \* \*

En apprenant à Wissant cette mort subite survenue le mardi 8 novembre 1904, Adrien partit immédiatement pour Lille.

Le jeudi 10 eurent lieu les funérailles où Adrien prononça un discours d'adieu.

Après ces tristes jours, Alfred ne vécut plus que de souvenirs. Il continua seul ses habitudes régulières. Comme il était idéaliste il eut la sensation que l'âme de son frère demeurerait attachée à tout ce qu'ils avaient aimé ensemble.

Cela dura dix ans, puis la guerre éclata. Il resta dans sa ville de Lille et y mourut pendant l'occupation ennemie.









### III

## COROT A DOUAI

---

La maison Dutilleux. — Corot aux marais d'Arleux. — Le meunier Drocourt. — Le Corot du Louvre. — Comment il peignait. — Sa petite chanson. — La médaille d'honneur offerte par les artistes. — Ses obsèques mouvementées.

Il y a, dans toutes les villes, quelques maisons qui ont et gardent un caractère particulièrement intellectuel, des maisons où l'on a l'impression de respirer un air où les idées naissent, gravitent et se sentent dans leur élément. Les générations se succèdent et ce caractère persiste.

Telle était la maison de Paul Dutilleux, la librairie de la rue de Bellain. Comme une salle garde le parfum des fleurs qu'elle a renfermées après que ces fleurs se sont effeuillées, la maison Dutilleux gardait un parfum d'art parce qu'elle avait reçu jadis, à son foyer familial, de grands et sincères artistes.

Son toit, semblable pourtant aux autres de la même rue, avait eu l'honneur d'abriter le grand peintre Corot dont Constant Dutilleux, chef de cette famille, avait été l'intime ami. Ils peignaient



souvent côte à côte et échangeaient leurs impressions en toute franchise de cœur et d'esprit. Tous deux étaient morts lorsque Adrien me conduisit dans cette maison, mais Paul Dutilleux, qui dirigeait l'imprimerie et la librairie, professait, ainsi que ses frères Pierre et Joseph, ses sœurs, ses beaux-frères Charles de Savary, Alfred Robaut et Émile Seiter, un tel culte pour leur père Constant et pour le maître Corot, qu'à l'entendre en parler, je me figurais les avoir connus.

Cette maison avait été fondée en 1830 par Félix Robaut, qui sut en faire un établissement de tout premier ordre. Véritable artiste, il fut l'auteur d'une foule de portraits en lithographie. Son fils, Alfred Robaut, lui succéda et grandit la réputation sélecte de cette maison. Il avait épousé l'une des filles du peintre Constant Dutilleux né à Douai, qui avait à Arras un commerce analogue. Robaut n'ayant pas d'enfants, céda jeune cette librairie à son beau-frère Paul Dutilleux qui en développa encore l'importance. La librairie Robaut-Dutilleux fut de tout temps réellement un centre d'art, car on pouvait y admirer aux vitrines des tableaux de peintres connus et aussi de débutants et les artistes de valeur qui passaient à Douai y recevaient un accueil toujours sympathique.

Paul Dutilleux continua, en même temps que la tradition des ouvrages précieux et des belles estampes, une autre tradition qui, malheureusement, devient rare dans certains milieux modernes, la tradition de la belle famille. De charmants enfants naquirent sous ce toit.

Lorsque nous entrions chez lui, nous voyions de gracieuses fillettes, actives et éveillées, passer



dans la librairie, désireuses de s'y rendre utiles et s'intéressant déjà aux publications nouvelles qu'il nous montrait. Lui, tout en nous reparlant du passé, songeait à l'avenir et avec ce sourire paternel qui est la plus touchante expression que l'on puisse voir sur un visage d'homme, il passait sa main dans les cheveux blonds de son petit Paul qui lui venait alors à la taille, et disait :

— Voici le petit gaillard qui me succédera plus tard !

Et cet espoir se réalisa sous tous les rapports. Cet immeuble, peu modifié depuis, était composé d'un grand magasin donnant sur la rue de Bellain ainsi que la porte cochère : à ce magasin atte-naient les ateliers et la partie de la maison qui formait le quartier du fond (autrefois occupé par M. et Mme Seiter-Dutilleux) s'ouvrait sur un jardin où Corot avait travaillé lors de ses séjours à Douai. Ce jardin, ombragé de grands arbres, avait un caractère austère dont le style était accentué par la massive tour de l'église Saint-Pierre qui apparaissait entre les branches.

Je n'ai pas, au sujet de Corot, de souvenirs personnels, mais désireuse de consacrer quelques pages au grand paysagiste qui tint une place si importante dans l'École française, je vais emprunter la plume d'Adrien qui, lui, l'a approché de près.

Pendant nos longues fiançailles, mon père avait décrété qu'Adrien ne viendrait à Courrières que tous les quinze jours, un dimanche sur deux, mais qu'entre temps, nous pourrions nous écrire. Je vais donc citer un fragment d'une lettre que mon fiancé m'écrivit dans le courant de l'été de 1877.



Elle montre Camille Corot sous son vrai jour, comme homme au point de vue intime, tel qu'il était lorsqu'il dressait son petit chevalet de campagne au bord des eaux dormantes de nos marais et sous les saules gris du Nord dont il rendait si bien le frisson sur le ciel argenté ; tel qu'il était aussi, dans sa simplicité campagnarde, lorsqu'il fumait sa pipette et chantait sa petite chanson au milieu des bons amis heureux et fiers de le recevoir à leur table familiale.

Voici donc le passage de la lettre d'Adrien :

« ...Comme je te le disais, je viens de passer quelques jours à Arleux pour y faire des études dans ces marais pleins de souvenirs du père Corot. Toutes ces heures, ces journées passées ici avec lui, avec nos si bons amis Desavary d'Arras et Louis Desmarets, me sont revenues à l'esprit. Quel dommage que tu n'aies pas connu cet homme si simple, si bon qu'était Corot et qui avait été à Courrières, chez tes parents, quand tu avais moins d'un an !

« Il avait quitté Paris en 1871 à cause de la Commune et, avec M. et Mme Alfred Robaut, avait loué ici, à Arleux, une petite maison sans étage, avec un petit jardin devant.

« C'est dans cette maison que, les jours de pluie, il a peint ces figures de fillettes auxquelles il faisait endosser, soit un de ses gilets, soit quelque autre oripeau. J'en ai revu de ces figures à Paris, encore dernièrement. Robaut en faisait beaucoup de cas. Pour ma part, je ne mets aucune comparaison avec ses paysages, car je trouve que ses têtes n'ont aucun caractère, aucun charme, on sent qu'elles ont été faites les jours d'ennui, par mau-



vais temps, quand on est claquemuré dans une installation louée. Rien n'est embêtant comme la pluie dans ces conditions.

« Naturellement, son grand atelier était le marais où, dès le matin, il s'installait, peignant les chaumières au bord de l'eau sous de grands peupliers et, dans les roseaux, les barques amarrées le long du rivage, les unes très enfoncées, encore chargées de tourbe que les gens du pays tirent de ces grands étangs, les autres vides, légères et retenues par leurs longues perches.

« L'après-midi, que de parties de natation nous avons faites en compagnie de Charles Desavary qui, avec sa grande barbe de fleuve, avait, dans l'eau, l'air d'un triton ! Et nous arrivions en nageant dans le motif que peignait Corot et, comme les gamins, nous disions :

« — Dessinez-nous ! Dessinez-nous ! »

« Vie douce et si différente de celle de l'année terrible !

« Sur le pont de la Sensée, à l'endroit de la chute qui fait mouvoir son moulin, le meunier, le père Drocourt, est toujours là, lui qui arrête tout passant par curiosité, pour savoir ce qui se fait et ce qui se dit dans son village. C'est lui qui, ayant appris qu'un grand peintre venait de s'installer à Arleux, l'accosta au moment où il passait sur le pont :

« — Ah ! c'est vous, monsieur Corot, le Corot des journaux, le grand Corot ! on est fier, on est heureux de voir, dans Arleux, des gens conséquents, des gens prononcés !

« Je sais que vous avez eu l'honneur de faire la connaissance de mon fils, mais vous n'avez pas



encore eu l'honneur de connaître ses mulets. Les voilà, justement. On les charge de farine, regardez comme ils sont beaux ! C'est avec eux que je fais le faucardement de la rivière. Vous voyez cette petite bâtisse, c'est là que sont les faux en fer. Pour faire le faucardement de la rivière on prend les mulets et trois hommes. Ah ! monsieur Corot ! je vous préviendrai quand on fera le faucardement, c'est beau ! il faut avoir vu ça dans sa vie, etc... »

« Vieil égoïste que ce meunier qui n'aurait pas offert au papa Corot une place dans sa voiture pour aller à Douai, communication difficile, ni, contre argent comptant, des petits pois de son jardin, alors qu'on n'en trouvait pas ailleurs pour accommoder les canards du marais et qu'il en mangeait, lui, heureux propriétaire, tous les jours, disait-il.

« Lorsque le père Corot travaillait aux environs directs de Douai, il logeait chez Paul Dutilleux, ce brave ami toujours si gentil pour moi, et à qui je dois en grande partie mon intimité avec Corot. Dans cet intérieur très artistique sont accrochés partout aux murs de beaux paysages du père si regretté de cette charmante famille, Constant Dutilleux. Il fut le premier amateur qui acheta un Corot.

« Pendant les séjours de Corot à Douai, une voiture venait nous prendre le matin pour nous conduire à l'endroit où il voulait travailler. C'est ainsi que je suis allé peindre sur le chemin qui mène de Waziers à Sin-le-Noble, chaussée qui traverse des cultures maraîchères, choux-fleurs surtout, dont on fait un grand commerce. Le papa Corot a fait là une toile assez importante représentant un grand saule qui ombrage des maisons



le long d'une route. J'ai fait à côté de lui la même étude. C'est étonnant comme ce motif est flamand.

« Nous y sommes venus au moins une dizaine de fois et c'était à l'époque des fêtes de Gayant, début de juillet.

« Un jour la propriétaire de la maison qui figurait dans le tableau, la bonne dame (comme disait Corot) est venue nous offrir de la galette et il a fallu accepter. Du reste, elle était délicieuse. Peut-être, dans ce village si près de Douai, fêtait-on aussi Gayant.

« Tu sais qu'à chaque fête il est d'usage de faire partir un ballon, ce qui amène beaucoup de monde de la campagne, aussi, le père Corot a eu l'idée de mystifier ceux qui se rendaient à la fête, en peignant le ballon dans son tableau et si tu savais avec quelle conscience il chercha le ton juste pour mettre son ballon bien dans l'air !

« Les gens étaient ébahis de penser que le ballon, qui d'habitude est si long à s'envoler, était déjà parti, car, tu sais !

« Plaisir de voir monter un ballon ne dure qu'un moment.

« Ennui de voir gonfler un ballon dure tout une après-midi.

« Comme le fredonnait ton père à l'esplanade le jour de Gayant, sur l'air de *Plaisir d'amour*. Le ballon imaginaire s'élevait dans la partie du ciel qui se trouve à gauche du grand saule et, dans ce saule, il y avait un petit oiseau qui nous charmait par son chant délicieux et ses roulades. Chaque jour elles étaient de plus en plus jolies. C'était un rossignol et nous écoutions, attendris, ses trilles.

« Corot dit :



« — Eh bien ! ce petit gaillard-là, on va le récompenser, je vais le mettre dans mon tableau ! »

« Et il y est. Celui qui n'est pas averti peut le prendre pour une feuille de saule, mais il continuera à chanter, tout en haut, tant que le tableau durera.

« Corot aimait toutes les bêtes. Comment du reste ne pas les aimer, quand, paysagiste, on est en contact avec elles et qu'on vit auprès d'elles sans qu'elles se doutent de votre présence. Quand on ne bouge pas, lièvres, lapins viennent près de vous et si l'on admet qu'ils vous aient vu, on pourrait croire qu'ils viennent pour vous causer.

« A ce propos, encore un souvenir :

« Nous faisions, Corot et moi, des études à Canteleu, village près de Rouen, avec Bellon (dont le père a un établissement de confectiions en face la cathédrale). Pendant que nous étions tous trois au travail, de petites musaraignes venaient trotter dans nos jambes. Papa Corot, avec son long pinceau de martre qui lui servait à filer ses branches, mit sur la tête d'une de ces petites bêtes un beau ton jaune. La bête ne s'en aperçut pas. Nous avons fait de même avec des tons différents, si bien qu'à chaque séance, nous retrouvions nos compagnons et nous savions reconnaître les nôtres. On leur donnait des colimaçons aussi ont-ils été vite apprivoisés.

« A Canteleu, Corot se donna du mal sur une étude représentant ce village situé sur une colline. Il avait fait son tableau en long, ça ne marchait pas. Tout à coup, il prit une résolution énergique :

« A droite et à gauche, il effaça avec du noir dix centimètres de chaque côté, en disant :



« — Je vais faire ce tableau en hauteur, cela fera mieux !

« Puis tout à coup :

« — A moi, Delacroix !

« Et prenant son plus beau jaune et son plus beau rouge, il esquissa en blague, en quelques touches, sur les deux bandes supprimées, deux compositions, où, avec quelque bonne volonté, on pouvait distinguer à droite une mise en croix, à gauche une mise au tombeau et, riant de sa plaisanterie, il disait :

« — Vous voyez ! ce n'est pas plus difficile que ça ! »

« C'est à Canteleu aussi qu'il fit la vue sur Rouen, où l'on distingue la cathédrale.

« Pendant qu'on peignait, de temps en temps papa Corot allumait sa pipette et, quand il était content de la marche de son étude, il s'écriait :

« — Ah ! Dupré ! mon vieux Dupré ! tu es enfoncé, enfoncé Dupré !

« Pourquoi disait-il cela, je ne sais, car il aimait Dupré, mais c'était un élan de gaîté et il ajoutait.

« — Plus tard on dira que j'étais un vieux malin. »

« Ce que j'ai remarqué c'est qu'il employait énormément de laque de Gaude et en mettait sur sa palette autant que de blanc, il n'y avait pas un seul ton où il n'en mît pas.

« Il avait aussi dans sa boîte un rasoir. A chaque séance, avant de prendre ses pinceaux, il raclait légèrement tout ce qui était peint pour permettre aux couches de peinture qu'il allait mettre de bien faire corps avec les anciennes et d'enlever ainsi l'excédent d'huile.

« Douce figure de brave homme, toujours mis



proprement avec son chapeau de feutre gris comme tout son costume, des souliers découverts qui laissaient voir des bas bleus. On aurait pu le prendre pour un fermier normand cossu, au point qu'un jour à Granville, à une table d'hôte mondaine, les belles dames qui étaient à côté de lui, s'écartèrent jusqu'au moment où, vers le dessert, le préfet de la Manche, apprenant que l'illustre peintre était là, vint lui présenter ses hommages. Alors, elles eurent tant d'amabilités pour ce rustique, qu'il s'en sentit tout gêné.

« Délicieux homme qui resta toujours jeune. Il chantait sa petite chanson au dessert (et nous reprenions au refrain), entre autres cette vieille complainte paysanne que j'entendis chez Paul Dutilleux avec tant de plaisir :

- Savez-vous chou qu'y a un?
- Y a qu'un seul Dieu qui règne dans les cieux !
- Savez-vous chou qu'y a deux?
- I a deux testaments, l'ancien et le nouveau.
- Y a qu'un seul Dieu qui règne dans les cieux !
- Savez-vous chou qu'y a trois?
- Y a trois personnes en Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Y a deux testaments, l'ancien et le nouveau.
- Y a qu'un seul Dieu qui règne dans les cieux !

« Ainsi jusqu'à douze en passant par les quatre évangélistes, les cinq cruches posées aux noces de Cana en Galilée, les six commandements de l'Église, les sept péchés capitaux, les huit béatitudes, les neuf.. m'échappent..., les dix commandements de Dieu, les onze mille vierges, jusqu'aux douze apôtres et toujours en continuant à les énumérer. Cette scie naïve et bien campagnarde l'amusait... Et



quand, se tâtant la joue avec le doigt, il s'apercevait qu'elle était chaude, il cessait de boire du vin.

« Jamais il ne se regardait dans une glace. Il retournait contre le mur celles qui se trouvaient dans la chambre qu'il occupait. Il ne voulait pas se voir vieillir. J'ai remarqué que lorsqu'il travaillait le matin, sur nature, en blouse bleue, il peignait bien ce qu'il voyait, mais l'après-midi, alors que les arbres se détachaient brutalement sur le ciel lumineux, il faisait son petit effet du matin. C'était surtout un grand improvisateur. Chez Paul Dutilleux, rue de Bellain, après son dîner, il faisait un petit somme et ensuite, lorsqu'il ne sortait pas à la campagne, il s'installait dans le jardin. On lui faisait voir diverses toiles neuves, il choisissait le format, et improvisait comme le compositeur improvise au piano.

« Il prenait son fusain, frottait des masses et dans ces masses, se laissant aller à son imagination, il dessinait et disait :

« — Et maintenant je suis le bon Dieu, je crée, ce matin j'étais le petit élève devant la nature. Ah ! un bouquet d'arbres... tiens voilà un fleuve qui serpente... c'est le Nil ! Ah ! nous sommes en Égypte... voilà une fellah qui va puiser de l'eau... »

« Et son fusain accusait ce qu'il disait et l'on voyait sortir du chaos tout un monde. On fixait le fusain et c'était le tour de la couleur. Généralement il frottait son dessin avec de la sienne naturelle, du bleu de cobalt et de la laque. Quand ça devait être plus clair, plus transparent, c'était la laque de Gaude qui remplaçait la sienne naturelle et, peu à peu, tout se colorait dans une harmonie d'ensemble et il répétait :



« — Les valeurs ! Ah ! les valeurs !... »

« Cela avait une grande saveur mais si l'on voulait l'imiter on faisait fade, creux et mou. Ses premiers plans étaient faits de frottis et ses lointains d'une pâte solide.

« Un soir de Gayant, nous étions tous réunis dans le jardin de la maison de la rue de Bellain où l'on fumait et causait, quand on entendit un bruit de musique. On courut au magasin et, du haut des marches, on vit défiler, entourées de la foule, toutes les sociétés musicales qui avaient participé au festival. Toutes les musiques jouaient des airs différents et toutes jouaient en même temps. Rien de plus cocasse, rien de plus hurlant, rien de plus comique aussi, papa Corot riait aux éclats :

« Ces bons rires, il ne devait plus les avoir longtemps car, le 22 février 1875, il mourut à Paris d'un cancer à l'estomac. Tu sais que quelques mois avant les artistes s'étaient cotisés pour lui remettre, dans une grande réception, une médaille d'honneur, distinction que les jurys ne lui avaient jamais décernée.

« Cet homme dont la vie s'était écoulée si calme, si sereine, a eu un enterrement des plus mouvementés. Tu as vu la scène pénible qu'un prêtre y provoqua. Je revois Gérôme furieux, quittant l'église suivi de presque tous les artistes et j'entends encore les cris adressés au prédicateur :

« Descendez ! descendez donc ! et déjà l'on escadait la chaire pour le faire taire, car il disait :

« — Oui ! tous ces artistes passent leur vie à se moquer de la religion, mais, au dernier moment, ils réclament le prêtre, comme l'a fait le peintre Corot. »



« Et cela s'adressait à l'homme le plus charitable qui fût, lui qui soulagea tant de misères, lui qui déposait chez sa concierge des secours pour les malheureux pour qu'ils les aient même quand il était absent !

« Il pleut aujourd'hui. Je n'ai pas pu aller à mon motif. Tout a du bon : j'ai eu ainsi le temps de causer longuement avec toi de tous ces souvenirs. J'aimerais que tu connaisses toute ma vie. »

\* \* \*

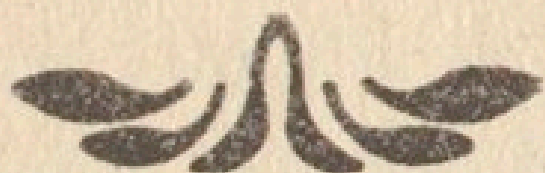
Le tableau que Corot fit à Sin-le-Noble et qu'Adrien a vu peindre est celui qui figure maintenant au musée du Louvre dans la collection Thomy-Thiery. Il avait été tout d'abord acheté pour la somme de dix-huit cents francs par M. Félix Robaut, père d'Alfred Robaut, qui demeurait alors à Douai rue de Bellain.

On peut y voir encore dans le ciel une légère tache grise qui indique l'endroit où fut peint, par plaisanterie, le ballon effacé ensuite.

*Le petit rossignol qui chante  
est toujours là...*

---

Mon mari a développé ces souvenirs dans son volume : *Souvenances, promenades à travers ma vie*, publié en 1927.









## IV

# L'ATELIER DE JULES BASTIEN-LEPAGE A PARIS

---

Jeanne d'Arc écoutant les voix. — Petite mendiante de Londres. — Le prince de Galles. — La faunesse. — Ferveur et conscience d'artiste. — Marie Baskirtseff. — La mort cruelle. — Le semeur.

Ce souvenir remonte à la fin de 1879.

Un petit atelier au rez-de-chaussée, donnant sur un jardinet, dans un calme quartier de Paris, 7 *bis*, impasse du Maine.

Jules Bastien-Lepage est sur le seuil, debout.

C'est un jeune homme d'une trentaine d'années, nature de blond, taille moyenne, des yeux gris-bleu intenses et doux, le nez à facettes, la bouche ferme, la mâchoire carrée indiquant la volonté tenace. Un sourire illumine cette figure de Meusien de race. Nous voyant arriver, mon père, ma mère et moi, il vient à notre rencontre.

— Comme c'est aimable à vous, dit-il en serrant la main à mon père, d'avoir tenu votre bonne pro-



messe de venir me voir ! Je suis dans un moment d'inquiétude. L'époque qui précède l'envoi au Salon est une souffrance pour moi. Vous allez voir ma *Jeanne d'Arc* que j'ai peinte dans mon jardin de Damvillers et que je viens de déballer. Mais le ciel est bleu aujourd'hui, le jour est froid, vous allez la trouver bien terne. Il y a des effets par lesquels les tableaux ont mauvaise mine.

Et mon père qui connaît ces anxiétés pour les avoir éprouvées cent fois, lui répond :

— Dites-vous bien qu'il n'y a que les vrais artistes qui se font de ces tourments-là et qui ont de ces délicatesses d'impressions !

Nous entrons. La grande toile tient presque toute la largeur du petit atelier. Elle est à peu près finie. Jeanne est à demi appuyée contre le tronc d'un pommier. La tête levée, les yeux bleus perdus dans son rêve, elle froisse, d'une main distraite, une feuille de l'arbre familier. Sa robe est de la forme la plus simple, toute droite et de couleur grise.

— C'est très, très bien ! dit mon père, le geste est à la fois très beau et naturel et l'on sent, quoique ce soit une vraie paysanne, que l'armure lui ira bien.

Bastien sourit :

— C'est ce que j'ai voulu. Ah ! comme vous me comprenez bien ! Mais que pensez-vous de mes apparitions de saint Michel et des saintes Catherine et Marguerite ? Il faut qu'elles soient impalpables et cependant leur rôle est important. Quelqu'un m'a fait la critique que ma Jeanne ne peut les voir placée comme elle l'est. Mais pour qu'il en soit autrement j'aurais dû la mettre de dos, à moins de présenter tous mes personnages de profil, ce qui



eût fait une composition régulière bien défectueuse !

— Ne vous inquiétez donc pas de ce que disent Pierre, Paul et Jacques. Votre arrangement est excellent puisque le sentiment de votre sujet est rendu, tout est là. L'intimité de ce petit verger, ce pommier dont vous avez fait consciencieusement le vrai portrait, cette herbe, ces fleurettes, tout cela ajoute à la poésie de la scène et quant à la chicane des apparitions que la grande Lorraine ne regarde pas, fichez-vous en, mon ami ! et d'abord que dit l'histoire ? « Jehanne a *entendu* des voix. » Or, pour le faire comprendre vous avez dû leur donner une forme qui peut n'être pas visible pour elle. Elle a *entendu*, rien ne dit qu'elle a *vu*. L'important est que vous ayez fait une belle et profonde œuvre d'art.

Bastien est heureux, il dit :

— Vous ne pouvez vous figurer le dégoût que j'ai éprouvé par moments. Lorsque, dans mon jardin, le soleil venait se jouer sur ma toile, j'avais la sensation de peindre avec de la boue. Savez-vous le morceau qui m'a donné le plus de mal ? C'est ce poignet de la main qui froisse la feuille, je l'ai repeint plus de trente fois : il était toujours trop mou ou trop dur, trop gris ou trop coloré sur ce fond de feuillée. Lorsqu'un tableau est exposé, le public qui le regarde ne se doute pas de ce qu'il a fallu de recherches, de luttes, de courage, pour arriver à un résultat qui semble simple. Je vous assure que si je réussis quelquefois, ce n'est jamais par l'effet du hasard !

Sur un autre chevalet se trouve une petite mendiante très jolie, qui vend des fleurs.

Il explique :



— Je l'ai peinte en Angleterre lorsque j'y suis allé faire le portrait du prince de Galles. Ah ! ce portrait officiel dans ce salon doré où à chaque instant quelqu'un entrerait et faisait tourner la tête à mon auguste modèle, quelle scie ! Et puis, il y avait les gosses de la famille royale qui étaient plus insupportables que les gamins des rues et qui se jetaient des oranges par-dessus ma tête, et le prince de Galles trouvait cela très drôle. Pour me reposer des heures passées dans le grand luxe du Palais où j'étais sans cesse dérangé, j'errais dans les quartiers populeux de Londres. J'étais bien plus heureux dans la ruelle déserte, étroite et sombre où je faisais poser ma petite pauvre, ma petite marchande de fleurs. Le peuple, partout et toujours, m'intéresse et j'ai eu bien plus de plaisir à fixer les traits de cette enfant misérable que ceux de l'héritier du trône d'Angleterre. Le portrait d'un prince est intimidant, pénible, paralysant.

— Allez-vous mettre au Salon cette marchande de fleurs en même temps que votre Jeanne d'Arc ? demande mon père.

— Oh ! mais non ! les critiques d'art sont trop terribles ! Ils seraient capables d'exalter les qualités de ma pauvre petite mendicante et de s'en servir pour éreinter ma grande Jeanne ! Non, je mettrai comme second envoi un de mes petits portraits. Au Salon, il ne faut pas se faire concurrence à soi-même.

Sur des rayons, au long des murs, des études sont accrochées ou déposées sans ordre, les unes cachant à demi les autres. Quelques toiles, sans châssis, y sont retenues par deux clous.

Parmi ces dernières, je suis attirée par une fil-



lette nue, debout, vue de face, de grandeur naturelle. La tête blonde est d'un type curieux et primitif. Tout autour cinq ou six études, peintures et dessins de cette même tête, dans la même pose. On voit que le peintre a été poursuivi par la recherche obstinée de ce caractère.

Il a remarqué que je les regarde et il me dit :

— Cela? C'est une fillette de chez nous qui m'a intéressé car elle a un type très particulier. Mais je ne sais pas si je la terminerai. A force de la retravailler, j'en suis saturé. Voyez-vous quelle a été mon idée quand je l'ai peinte?

Je hasarde :

— Elle ressemble à une chèvre... C'est une petite faunesse?...

— Justement, c'était mon idée! Ah! vous me faites plaisir! cela va me redonner le goût de la finir.

Il décroche deux ou trois esquisses, projets de tableaux, et les met sur des chaises.

Parmi elles se trouve une toile représentant un paysan en train d'ensemencer un champ au soleil couchant : une plaine, un ciel barré d'un long nuage rouge.

Mon père remarque :

— Votre ciel est trop clair dans son ensemble, ce qui empêche votre rouge de briller. Montez le ton autour de votre nuage et vous verrez votre vermillon pur prendre toute son intensité.

— Oui, je sais bien, répond Bastien pensif, il faut que j'étudie cet effet nouveau pour moi. Jusqu'à présent, j'ai toujours eu une préférence pour les plein-air gris, mais je voudrais tenter d'aborder du nouveau.



Puis il ajoute avec un accent plein d'énergie :

— Je ne serai pas content tant que je n'aurai pas réalisé mon *Semeur* en grandeur naturelle. Il me poursuit. Il m'obsède !

Après l'avoir quitté, mon père me dit :

— De tous les jeunes qui se consacrent aux *travailleurs de la terre*, Bastien-Lepage est celui en qui j'espère le plus. Il sera l'un de nos maîtres en ce genre. Il joint à ses dons naturels une conscience, une opiniâtreté qui font les talents vraiment durables. Il ne ressemble ni à Millet, ni à Lhermitte, ni à moi. Il est *lui*. Il tient des primitifs par sa sincérité naïve devant la nature dont il dérive directement. Et tu as vu combien il est modeste !

Qui eût prévu que, derrière la porte de cet atelier où se révélait une si magnifique ardeur de création, la mort guettait sournoisement cet admirable artiste qu'elle devait emporter quatre ans plus tard, presque en même temps que la pauvre petite Marie Baskirtseff, son élève, autre espoir de l'école moderne d'alors !

Ils étaient gravement atteints, lui d'un cancer à l'estomac, elle d'une maladie de poitrine et tous deux se savaient perdus. Bastien disait avec un triste sourire à Louise Breslau, qui me l'a raconté :

— Nous ne savons pas lequel de nous survivra à l'autre. Autrefois nous nous communiquions nos projets de tableaux, nos espoirs de progrès et de succès. Maintenant nous ne pouvons plus que constater les progrès de nos maladies et, en fait d'avenir, nous ne pouvons plus causer que de la vie éternelle...

Elle avait vingt-trois ans, il en avait trente-six. Elle était à l'aurore de sa carrière et avait eu un



tout premier succès avec un groupe de gamins des fortifs qu'elle intitulait : *Un meeting*, et qui figura quelque temps au Musée du Luxembourg. Lui, il était à l'âge de la production artistique intense, l'âge où l'on a déjà l'expérience et où l'on possède toute la puissance et la fraîcheur d'impression de la jeunesse. Il venait de peindre un petit portrait d'André Theuriet, fini comme un Holbein, un vrai bijou.

La petite faunesse et le grand semeur sont restés irréalisés, il a emporté tous ces rêves...

Qu'aurait-il fait dans le domaine de la mythologie antique jointe à l'étude approfondie de la nature qui s'ébauchait dans cette simple fillette de son village?

Qu'aurait été ce grand semeur s'enlevant sur un vaste ciel de soir et parcourant cette plaine de la Meuse que sa main féconde?

Combien d'œuvres la France a-t-elle perdues en le perdant?

Mais il avait eu le temps de donner sa mesure. Il avait eu son influence sur l'école française de son temps par sa conscience et sa sincérité de primitif. Cette influence se sent encore aujourd'hui chez certains bons peintres nés du même terroir que lui.

Son semeur, bien que n'ayant pu déployer, sur la toile, son geste fécondant, a semé quand même.









V

L'ATELIER.  
DE CHARLES DROUET  
A PARIS

---

Le collectionneur. — Le dix-huitième siècle encombrant. —  
Le sculpteur. — Le monument de Guernesey. — Jeanne  
d'Arc en extase. — Le plan mystérieux. — Le peintre en  
Espagne. — La corde de pendu de Saragosse. — La  
mère du condamné. — La fête Louis XV. — Lettre de  
Léon Lhermitte. — L'amour de l'esthétique.

J'ai cité, dans le deuxième tome de cet ouvrage, parmi les artistes habitués de l'hôtel Vedeler à Douarnenez, avant 1870, le sculpteur Charles Drouet. Nous l'y avons en effet connu à cette époque, mais, d'un caractère calme et modeste, s'effaçant autour des peintres qu'il admirait, il joua sans doute un rôle de figurant plutôt que d'acteur, car je n'ai gardé du jeune homme qu'il était alors qu'un souvenir confus.

Ce ne fut qu'après 1880, alors que, nouvellement mariés, nous nous étions fixés, Adrien et moi, à Montgeron (Seine-et-Oise), que nous fîmes réelle-



ment sa connaissance. Il était le camarade de notre excellent ami, le peintre Louis Desmarest.

Il fut bientôt pour nous l'un de ces charmants convives qui venaient le dimanche passer à Montgeron une bonne journée campagnarde et ensoleillée et, selon la saison, cueillaient des violettes ou savouraient les fruits des arbres de notre jardin.

Drouet était dilettante en art, passionné pour les choses du passé. Il possédait une jolie collection de dessins et de gravures qu'il enrichissait constamment et dont il parlait avec fierté.

Comme beaucoup de collectionneurs, il se spécialisait dans l'étude approfondie d'une époque et l'époque qui avait sa préférence était le dix-huitième siècle.

Il habitait, rue des Beaux-Arts, un mignon appartement dont la pièce principale était l'atelier. Il était célibataire. Sa vieille bonne, Eugénie, d'âge canonique et d'une grâce très relative, mais qui avait pour lui une fidélité de caniche, faisait de l'excellente cuisine dans un petit réduit où il y avait à peine place pour son fourneau et ses casseroles.

L'encombrement, d'ailleurs, régnait partout ; les murs disparaissaient sous l'envahissement des estampes encadrées et des objets de toutes sortes.

Sur deux longues tables s'étalaient d'anciens services de porcelaine et de faïence de prix où l'on voyait des plats contenant des fruits en bas-relief, raisins, poires, pommes, citrons ; des soupières en forme de citrouilles, des sucriers en forme d'oranges ou de grenades, des coquetiers imitant des œufs véritables ; des légumiers en forme de choux ou de poules couveuses ; d'autres simulant la botte d'as-



perges à compléter par les asperges véritables ; des théières en forme de canards au bec entr'ouvert ; des saucières en forme de cygnes dont le cou arrondi faisait l'anse, tout un ménage de zoologie et de culture maraîchère en matière fragile et précieuse.

Drouet les faisait admirer en disant :

— J'ai hérité de cette collection alors que mon atelier était déjà plus qu'encombré. Ces charmants objets sont pratiquement inutiles : s'en servir serait un constant danger de casse. Les entretenir comme doit être entretenu un service dans lequel on mange serait un travail fantastique pour ma pauvre vieille Eugénie, aussi, voyez, ils sont poussiéreux, mais les marquis de leur époque ne se poudraient-ils pas exprès? »

On circulait entre toutes ces pièces de musée avec la crainte de renverser quelque chose en passant.

Devant une belle glace au cadre ouvragé du même temps, une petite table ployait sous un amoncellement de paperasses. C'est là que Drouet écrivait et dessinait. Mais comment parvenait-il à trouver assez de place et de recul pour travailler sa sculpture, c'était un mystère. Comme spécimens de ses œuvres en ce genre, on voyait, dans un coin de cet atelier, une figure nue, debout, d'un beau modelé simple et large, et accroché au mur, un médaillon de bronze, une Cléopâtre rappelant un peu les bas-reliefs assyriens, d'un grand caractère sauvage. Parmi ses principaux ouvrages antérieurs, il nous parlait d'un Géricault sortant de son suaire, tragique apparition dont un plâtre figurait et figure peut-être encore au musée de Rouen, et aussi d'un



énorme buste représentant Legros à propos duquel il disait :

— Je l'ai exposé sous le titre : *le Jeune peintre Alphonse Legros*, cela ne me rajeunit pas !

Il avait un regret :

Vers 1858 environ, il y avait eu des pourparlers en vue de réaliser le projet d'exécuter, dans un des rochers de Guernesey, un médaillon colossal de Victor Hugo, dont il aurait été l'auteur, mais, malheureusement, ce projet était resté à l'état de rêve grandiose car, comme il arrive trop souvent, les questions matérielles étaient venues mettre des bâtons dans les roues du char de l'Idéal.

A l'époque où nous l'avons connu, Drouet était le statuaire patriote, tenace et patient, d'une figure qui avait déjà pris une dizaine d'années de sa vie et qui n'était pas encore terminée, une figure qu'il rêvait la plupart du temps et qu'il caressait par moments de la tranche d'un ciseau soigneux et convaincu, car il l'avait fait mouler en plâtre pour la terminer en la ciselant *dans le dur*.

Quel est le peintre ou le sculpteur qui n'a pas fait ou tout au moins rêvé sa *Jeanne d'Arc* ?

Paul Baudry, pendant toute sa vie, poursuivit la sienne et en parla tant à ses amis que ceux-ci disaient couramment la *Jeanne d'Arc* de Baudry, bien qu'elle n'ait jamais eu même un commencement d'exécution.

Cette sublime entraîneuse d'hommes continue, à travers les siècles, son geste grandiose et promet, comme jadis, la victoire à ceux qui la suivent.

Drouet était de ceux-là.

Depuis dix ans, au moins, la Pucelle charmait les songes de ce doux célibataire et lui montrait



le Salon des artistes français comme théâtre futur et comme champ de bataille de sa gloire.

Mais, quand nous allions partager le bon petit déjeuner fin de la rue des Beaux-Arts (car notre ami était un gourmet), quand nous écoutions avec lui la chanson perlée, harmonieuse comme une source, que débitait complaisamment son aimable armoire à musique du dix-huitième siècle qui jouait du Mozart ; quand nous passions des heures à feuilleter ses vénérables cartons à dessins, car il tenait à nous mettre en extase devant les œuvres de ses maîtres aimés, c'était en vain que nous cherchions des yeux la fameuse pastoure de Domrémy. Drouet nous en avait souvent fait la description en prenant lui-même sa pose et son expression, les yeux au ciel et serrant des deux mains, sur sa poitrine, la croix de son épée. Il cherchait à exprimer en même temps la Foi et le Patriotisme. Il voulait que l'on devinât la vision surnaturelle dans son regard levé et que l'on vît son énergie dans le mouvement de ses mains.

Mais où donc se tenait-elle, cette statue qu'il nous avait dit être de grandeur naturelle ? Elle n'était ni dans l'atelier, ni dans la pièce voisine, ni dans la chambre à coucher, ni dans le petit réduit où une fontaine de faïence ancienne nous tendait sa gracieuse conque pour nous inviter à nous laver les mains.

Avec l'aimable sourire de son visage fin qui semblait de l'époque élégante de ses collections (car le physique se moule sur le moral, chez les artistes surtout), il nous disait :

— Vous verrez un jour ma Jeanne d'Arc mais, aujourd'hui, j'ai à vous montrer mes nouvelles



trouvailles à l'hôtel Drouot. Elles demandent à être dégustées comme un verre de vieux Musigny ou une symphonie de Mozart et je ne veux pas vous en distraire. Ce sera pour la prochaine fois.

Il avait coutume, quand on frappait à la porte de son atelier, d'ouvrir un petit vasistas et de regarder prudemment à qui il avait affaire avant de laisser entrer.

Un jour qu'il nous avait invités, nous venions de sonner de la façon convenue, à cette porte à la fois si discrète et si hospitalière et nous nous étions étonnés de ne pas voir apparaître, comme d'habitude, son souriant visage dans ce minuscule encadrement, lorsque sa voix prononça :

— Entrez !

Il était gravement assis à sa petite table et si profondément absorbé que sans bouger, sans même détourner les yeux, il nous dit :

— Asseyez-vous, mes amis, regardez mes curiosités, je serai à vous dans un moment.

Il tirait des lignes sur du papier blanc. Il mesurait au compas. Il mettait des poids pour tenir en respect des feuillets qui, ayant eu l'habitude d'être roulés, mettaient un entêtement énervant à se rouler de nouveau. Il cherchait, en tâtonnant des deux mains, le crayon, le canif ou la gomme élastique qui, malicieusement, se dérobaient sous les paperasses amoncelées, toutes choses souverainement agaçantes, surtout quand on a dit à quelqu'un qui attend : « Je suis à vous, » et cependant il ne perdait pas patience. Évidemment, il devait faire un plan. Nous nous demandions mentalement : le projet du monument Victor Hugo à Guernesey reviendrait-il sur l'eau ? ou bien Drouet méditait-



il tout simplement quelque gracieux chalet à bâtir à la campagne ou à la mer? et nous ne disions rien pour ne pas le troubler.

Tout à coup, se tournant vers nous, il parla :

— Excusez-moi, je suis très occupé. Je fais le plan de mon tombeau. J'estime qu'il ne faut pas attendre que l'on soit vieux ou malade pour faire ce genre de petit projet et je suis bien aise d'avoir votre avis. Voyez : ce serait une stèle ou pyramide avec un médaillon-portrait que je sculpterai moi-même et une plaque de marbre avec inscription. J'hésite pour cette dernière, que me conseillez-vous?

— Ici repose le statuaire Charles Drouet, qui consacra sa vie à l'amour de l'art.

Ou bien :

« Passant, arrête-toi. Donne une pensée à celui qui repose ici, le statuaire Charles Drouet..., etc. »

Ou bien encore, tout simplement :

« Charles Drouet, statuaire. »

« Ce laconisme est peut-être encore ce qu'il y a de plus digne et de plus éloquent. Oui, décidément, je m'en tiendrai là, je pense. En belles lettres d'or, d'un caractère artistique, cela ferait bien. Est-ce bien votre avis? parlez franchement ! Eh bien, oui, c'est convenu, et maintenant mettons-nous à table. Eugénie ! êtes-vous prête? servez chaud ! et tout en causant nous écouterons *la Flûte enchantée* que va nous jouer mon armoire à musique.

Le déjeuner fut d'autant plus gai que l'entrée en matière de la conversation avait été macabre, et, au dessert, il nous dit enfin :

— Je vais vous montrer ma Jeanne d'Arc.

Lorsque Eugénie eut desservi, il alla soulever un lambeau de tapis étalé dans un coin. Sous ce tapis,



se trouvait un amoncellement de morceaux de plâtre ressemblant à des pavés ou à des briques. On eût dit une barricade.

Il les prit un à un, les examina sur toutes leurs faces et se mit en devoir de les échafauder comme font les enfants lorsqu'ils jouent avec un jeu de construction :

Il y eut d'abord un soubassement, puis des pieds nus, puis des jambes, des draperies, la statue montait peu à peu, sous nos yeux, comme un clocher que l'on bâtit.

De temps en temps, l'auteur s'arrêtait, ne trouvant pas le morceau dont il avait besoin. Il cherchait dans tous les coins de l'atelier, disant :

— Qu'ai-je donc fait du genou droit?... et la hanche? ou donc est la hanche? Eugénie! vous ne savez pas où est la hanche droite de Jeanne d'Arc?

Eugénie arrivait en s'essuyant les mains à son tablier.

— La hanche? Non monsieur, je n'ai pas vu la hanche... je n'ai pas épousseté le coin de Jeanne d'Arc cette semaine...

Le genou se retrouva sous un meuble à côté d'un piège à souris, mais la hanche demeura absente.

La statue prenait forme cependant malgré cette lacune, mais, le plus curieux, c'est que les morceaux de plâtre ayant été enduits séparément étaient tous de teintes diverses : il y en avait de gris, de jaunâtres, de bleutés, en sorte que la Pucelle semblait avoir revêtu l'habit du légendaire Arlequin. Enfin fut posé le dernier morceau, la tête sur les épaules.

Que dire de cette Jeanne d'Arc? Elle était touchante de conscience convaincue.



La grande armeuse de bras vengeurs désarmait la critique.

A force d'avoir été retravaillée pendant des années, elle en arrivait à ne plus être finie. Les accents étaient émoussés par la constante poursuite du mieux qui souvent est l'ennemi du bien. Mais en faire la remarque eût été jeter inutilement le trouble dans l'esprit de son auteur. Il procédait par grattages, ciselures et polissages sur une matière dure à laquelle il ne pouvait que retrancher sans ajouter jamais. Ce patient travail dura encore une vingtaine d'années. La Jeanne d'Arc ne parut au Salon que dans les débuts du vingtième siècle.

Mais revenons à 1883, époque à laquelle Drouet se décida à faire un voyage. Il nous écrivit :

— Je pars pour le pays des castagnettes. Il y a longtemps que je projette de visiter l'Espagne. Je compte y faire de la peinture car c'est le pays de la couleur, mais, pour ne pas perdre mon temps, j'emporte le pied gauche de Jeanne d'Arc, je le travaillerai là-bas, les jours de pluie.

Peu de temps après, il nous envoyait le récit de ses impressions.

« Je suis à Saragosse, pays curieux pour un artiste. Je fais des études peintes de vieilles murailles. J'ai fait la connaissance d'un personnage extrêmement intéressant. Je le vois tous les soirs, dans un café. Il me raconte des choses typiques du pays. C'est un bien brave homme, c'est le bourreau de Saragosse chargé de pendre tous les condamnés à mort. Je n'oublie pas mes bons amis et comme il m'a donné de la corde de pendu, je vous en envoie un morceau sous ce pli. Je sais bien que vous n'en avez pas besoin, étant parfaitement heureux, mais



son pouvoir comme porte-bonheur doit être puissant, car elle a pendu douze hommes. »

Nous ne sommes pas superstitieux et ce débris tragique, envoyé par notre débonnaire et doux ami, nous fit une impression étrange de répulsion. La suite sembla justifier cette impression, car le hasard fit que nous eûmes une série de tracas, d'accidents et d'ennuis de santé. Drouet l'ignora, son intention avait été si affectueuse qu'il eût été cruel de le lui dire.

Il revint, rapportant quelques études peintes. La plus importante représentait une vieille femme agenouillée devant un mur délabré, vue de dos et pleurant en cachant sa tête dans ses mains. Elle était vêtue de hardes sordides et débraillées et chaussée de gros sabots. Voilà ce que le pays des castagnettes et des paillettes étincelantes avait inspiré à notre ami !

— Vous devinez mon idée, nous dit-il, c'est : *la Mère du condamné.*

Évidemment, les causeries avec le bourreau de Saragosse avaient influencé l'artiste.

— J'ai vu de bien belles Espagnoles, ajouta-t-il avec un soupir, mais la beauté est pour moi difficile à rendre en peinture. Il en est de même des paysages et des ciels, car je suis un sculpteur, un novice pour la couleur, c'est pourquoi j'ai peint une vieille vue de dos, devant un mur, sujet simple et qui cependant évoque un drame.

Cette modestie d'auteur était vraiment touchante. Elle ferait sourire de nos jours ceux qui considèrent que barbouiller une toile comme le ferait un enfant de quatre ans, sans aucune idée et sans aucune connaissance du dessin, est atteindre la suprême expression de l'art.



La muraille décrépite devant laquelle priait la pauvre vieille Espagnole offrait des tons différents par suite des badigeons successifs écaillés par le temps.

Tout à coup, Adrien s'écria :

— Voyez donc, mon cher, dans les taches de votre mur on croit voir des personnages à demi effacés, c'est comme une ancienne fresque ! Accentuez donc dans le sens, mettez-y une Vierge aux pieds du Christ, le grand martyr, cela complétera votre idée !

Ainsi fut fait et *la Mère du condamné* figura au Salon suivant.

Donc, Drouet avait retrouvé son home dix-huitième siècle de la rue des Beaux-Arts. Fatigué de la cuisine à l'huile rance des Espagnols, il appréciait plus que jamais les menus soignés d'Eugénie et le macaroni à l'italienne qui lui rappelait Capri et que souvent il préparait lui-même, mobilisant pour cela les casseroles de tous les calibres.

Il reprenait ses petites habitudes de fervent visiteur du Musée du Louvre et de fureteur en quête de curiosités à l'hôtel Drouot et le long des quais de Paris.

Un nouveau rêve s'ébauchait dans son esprit. Il voulait se créer à lui-même une illusion d'une originalité et d'une délicatesse exquises. Il voulait, au cours d'une soirée, faire revivre sous ses yeux cette époque dont tant de précieux vestiges l'entouraient. Il voulait faire sortir de leurs cadres toutes ces jolies dames poudrées à blanc, une mouche sur la joue, tous ces gracieux seigneurs coiffés de tricornes et souriants, tous ces aimables



bergers enguirlandés de chèvrefeuille. Il voulait voir ses amis les plus chers revêtus de ces atours flatteurs et il voulait s'en revêtir lui-même pour que son miroir lui fît l'effet d'une vision d'antan.

Un jour donc, ses amis reçurent une invitation à dîner chez lui avec la condition expresse d'y venir en costume Louis XV et perruques poudrées. Un mois d'avance on fit tous les préparatifs et la fête fut complète.

Le dîner fut servi dans la vaisselle du temps, sur une nappe du temps. Dans les carafes d'eau nageaient de petits poissons rouges afin que les convives fussent obligés de ne se verser que du vin et, derrière le grand paravent Pompadour, un orchestre invisible jouait, sur des instruments de l'époque, de la musique de Grétry et d'Hérold.

Puis, au dessert, on chanta : *O ma tendre musette! Lise chantait dans la prairie*, et autres romances tendres et parfumées.

Pendant quelques heures, on sourit avec Colin et Lisette, on vécut dans l'agreste paradis d'Estelle et de Némorin.

Longtemps après, le maître de céans, en montrant son petit tricorne et sa houlette enrubannée de ce soir-là, disait :

— Je me suis payé cette fantaisie. Elle m'a coûté lourd, c'était beaucoup pour mes moyens de modeste rentier, mais paie-t-on jamais trop cher une heure de sa vie dont le souvenir rayonne sur toutes celles qui suivront?

Charles Drouet, né à Paris, je pense, vers 1837 ou 1838, y est mort le 19 avril 1908. Comme portraits rappelant ses traits, il existe une eau-forte de Wisthler, un fusain de Léon Lhermitte et un



petit portrait peint de Carolus Duran. Il n'avait plus de famille ayant perdu son frère, officier, en 1876. Il n'y a donc plus personne pour garder précieusement tel objet provenant de sa collection avec ce respect attendri qu'inspire le souvenir d'un parent aimé. Tous les trésors artistiques qu'il avait réunis sont de nouveau dispersés au hasard et son nom, malgré son talent sérieux et sincère, n'est pas de ceux que la Renommée retient et répète. Il appartient donc à ses amis de rappeler ce nom qui fut intimement lié à ceux de beaucoup de grands artistes de sa génération.

Cette considération m'a suscité l'idée de m'adresser à l'un des plus chers et des plus illustres de ces amis pour compléter ce chapitre. J'ai donc écrit à Léon Lhermitte qui fut pour lui un intime et fidèle camarade d'atelier, l'un de ceux dont il parlait avec le plus d'affection, au cours de nos longues causeries chez lui ou sur les bancs de notre jardin de Montgeron.

Le maître Lhermitte, qui était aussi l'un de nos meilleurs amis, m'a répondu la lettre que voici :

« Comme vous le pensez bien, chère madame et amie, ce qui a trait à Charles Drouet me touche tout particulièrement.

« Je ne l'ai connu qu'après la guerre de 1870 (vers 1872 ou 1873), chez Jules Laurens, peintre lithographe de grand talent, qui recevait un grand nombre d'artistes devenus ses amis. J'ai connu aussi, en même temps que lui, Henner, Cabanel, Gustave Doré, Chapu, Falguière, etc. Nous nous sommes liés rapidement. Son entrain, sa verve facile, l'abondance de ses souvenirs, sa curiosité artistique le rendaient réellement sympathique.



« Et puis, il avait été mêlé à un groupe d'artistes sortant de l'atelier de Lecoq de Boisbaudran où j'avais passé jadis, de 1863 à 1866. Il était lié avec Wisthler, Carolus Duran, Manet, Fantin-Latour, Braquemont, Legros, etc...

« Il avait vécu à Rome, à Naples, à Capri avec certains peintres tels que Hamon, Harpignies et il rappelait des tas d'histoire se rapportant à chacun d'eux.

« Sa peinture, à laquelle il ne se consacra que tard, ne valait pas sa sculpture, mais toutefois je me souviens d'un tableau sinistre représentant une vieille femme à genoux dans un cimetière, sorte de sorcière effroyable mais non sans caractère, tenant un cierge à la main. Cette toile, qui datait de la même époque que sa *Mère du condamné*, ne fut pas exposée.

« Tous ceux qui ont approché Charles Drouet lui étaient attachés et, quant à lui-même, il ne cessait de témoigner à ceux qu'il aimait le plus complet dévouement. Il s'est montré, à l'égard de certains confrères peu fortunés, d'une générosité inépuisable et telle, hélas ! qu'on en a quelquefois abusé. Il était fidèle en amitié comme le meilleur de tous. Les souvenirs que je garde de lui sont inoubliables et certains le montrent tendre, sensible et d'une naïveté touchante. Il était en outre la droiture même.

« Pauvre cher Drouet ! Je le vois encore se campant comme un coq sans perdre un pouce de sa taille qui était petite. A ce propos, il expliquait son célibat impénitent par cette réflexion qu'il n'avait été désireux de se marier qu'avec des jeunes filles beaucoup plus grandes que lui et



qu'il trouvait les couples ainsi composés trop grotesques. »

Ce dernier trait, ce croquis à la plume d'un galbe si juste, tracé par un des maîtres de la peinture, me semble particulièrement typique :

Comme il souligne bien l'amour de l'esthétique, le souci de la belle entente, de la bonne composition sculpturale qui était l'une des principales préoccupations de Drouet !

Il se refusa le mariage parce que le groupe qu'il eût formé avec sa compagne eût manqué *d'ensemble* et eût pu paraître ridicule.

Il sacrifia tout, jusqu'aux joies intimes de sa vie privée, à son respect de la belle ligne et du style harmonieux et pur !





No  
d  
r  
r  
F  
c  
-  
cl  
r  
R  
F  
(2  
A  
tem  
blai  
mot  
mar  
cet  
rapp  
et p  
U



## VI

# LA MAISON DE ROSA BONHEUR A BY

---

Nos premières visites : 24 février et 22 juin 1896. — L'atelier de Rosa. — La critique. — La conscience du peintre. — Le ruban rouge remis par l'impératrice Eugénie (1865). — La rosette et la visite de Sadi Carnot (1893). — L'enfance de Rosa. — Les marchés aux chevaux. — Le costume masculin. — Voyages dans les montagnes. — L'amour des bêtes. — La mort de la lionne. — La vieille biche au jardin. — Le cheval du colonel Cody, roi des prairies. — Promenades à l'aurore. — Les quatre pastels de 1897. — La philosophie de Rosa. — L'entrée des femmes à l'École des Beaux-Arts. — Ferdinand Dutert. — Les derniers printemps. — La mort (25 mai 1899). Vers l'Idéal.

A l'époque de ma toute première enfance, au temps où le langage des grandes personnes me semblait encore un murmure un peu confus, où quelques mots, particulièrement clairs à mon esprit ou remarquables par leur sonorité, se détachaient de cet ensemble pour se fixer dans ma mémoire, je me rappelle que parmi ces mots, résonnait, heureux et parfumé, ce nom célèbre : *Rosa Bonheur*.

Un peu plus tard, mon père m'apprit que ce



nom représentait la plus grande gloire artistique féminine de ce temps.

J'ai dit, dans le deuxième tome de mes souvenirs, qu'en 1880, après notre mariage, nous nous étions fixés à Montgeron. Nous étions donc presque voisins de la grande artiste qui habitait By (Thomery) près de la forêt de Fontainebleau.

Nous avions une bien naturelle envie de la connaître personnellement et de voir son atelier mais nous la savions si solitaire, si désireuse de n'être pas troublée dans ses travaux, que la crainte d'être indiscrets nous arrêtait.

Nous savions par ses amis qu'elle disait d'elle-même : « Je suis un sauvage des prairies et des forêts. »

Mais en 1896, ayant appris par un peintre qui l'avait accompagnée au Salon (Georges Cain, je crois) qu'elle avait demandé qu'on lui montrât tout d'abord les œuvres des femmes et qu'elle s'était tout spécialement intéressée à mes envois, je saisis la première occasion qui se présenta pour lui écrire.

Quelques mois après avoir été nommée chevalier de la Légion d'honneur, en 1894, j'avais été élue présidente de l'*Union des femmes peintres et sculpteurs* et en février 1896, sur ma proposition, notre comité avait appelé, par acclamation, Rosa Bonheur à la présidence d'honneur de cette société.

J'avais donc à la prier de vouloir bien nous permettre d'inscrire, à notre tête, son nom glorieux.

Je reçus d'elle une lettre d'acceptation dont il m'est impossible de citer ici les termes tant ils



sont élogieux pour moi, mais que je garde précieusement pour mes descendants.

Encouragée par cette si sympathique réponse, je lui écrivis de nouveau pour lui exprimer le désir que nous avions, Adrien et moi, d'aller la voir à By, avec mon amie Pauline Delacroix-Garnier, vice-présidente de notre société, et son mari Henri-Eugène Delacroix, peintres tous deux.

Voici sa réponse en date du 13 février :

« ...Je viens de recevoir votre bonne lettre et je suis toute touchée de votre gracieuseté de vouloir me faire visite et vous déranger, et risquer de venir dans mon coin de forêt, ce qui n'est pas très facile à cause des heures des trains.

« Je prends donc de suite la plume pour guider vos pas et ceux de votre digne mari ainsi que de M. et Mme Delacroix-Garnier qui me font l'honneur de vous accompagner. »

Puis, après un paragraphe donnant les heures des trains, elle ajoutait :

« Vous trouverez à Fontainebleau un landau qui vous conduira à By en vingt-cinq ou trente minutes. Maintenant, il me reste à vous dire, chère madame, que je nourrissais l'idée, ainsi que c'était mon devoir, d'aller moi-même vous faire visite et jusqu'à présent, je n'avais pas osé me lancer attendu que, comme les vieux animaux dont je suis le peintre, je combats mon naturel sauvage, et voilà que vous venez, ce qui prouve combien vous êtes bonne et que je vous ai bien devinée, du reste, par tous les bons sentiments dont vous m'honorez, chère madame, et dont, je vous l'ai déjà dit, je vous suis profondément reconnaissante. »



Cette visite à By eut lieu le 24 février. Je retrouve l'annotation que j'ai prise le soir même, au retour :

« Les Delacroix arrivent à onze heures ce matin à Montgeron et déjeunent avec nous. Après déjeuner, Adrien, les Delacroix et moi prenons le train pour Fontainebleau. A la gare un landau à deux chevaux, très grand, de forme très ancienne, peint en bleu et or, conduit par deux cochers en livrée ayant un caractère d'uniforme militaire d'autrefois en drap rouge et bleu à galons dorés défraîchis, envoyé par Rosa Bonheur, nous attend pour nous conduire à By. Cet étrange équipage, qui semble dater du premier Empire, nous amuse.

« Au bout d'une demi-heure, la voiture entre dans une cour carrée. Une bonne nous fait monter un escalier et nous conduit directement dans l'atelier.

« La grande artiste nous y reçoit de la façon la plus cordiale et la plus charmante. Elle est heureuse de faire notre connaissance et nous le témoigne les larmes aux yeux.

« Elle est vêtue en bon paysan normand : pantalon de velours marron, bourgeron de toile bleue brodée de blanc sur les coutures. Son vaste atelier est fort intéressant. Vive et animée, elle nous en fait les honneurs avec une émotion qui semble presque égale à la nôtre, car sincèrement modeste, elle est très touchée des éloges que nous lui adressons ; elle y sent l'accent d'une conviction véritable, sans flatterie. Il y a là des études de chevaux, de moutons, de bœufs, de bisons, de tout premier ordre et, dans les esquisses, quelle richesse de composition, quelle belle imagination féconde, quel don



de peintre développé dans la simple et libre nature !

« Rosa a été très belle et cela se voit encore, malgré ses soixante-quatorze ans, à la finesse de ses traits qui gardent la fraîcheur du teint, comme son regard conserve la fraîcheur de l'expression. De beaux cheveux soyeux, jadis noirs, devenus blancs, coupés à la manière d'une crinière de lion, bien plantés, fermes, hardis d'allure, encadrent harmonieusement cette physionomie vive et souriante et la font ressembler, avec une délicatesse féminine en plus, à l'excellente figure d'un autre peintre bien-aimé, le grand Camille Corot, dont, d'ailleurs, elle a adopté le rustique accoutrement. »

\* \* \*

Lorsque j'écrivis à mon père, à Courrières, que nous avions vu la grande Rosa, il eut un vif désir d'aller, lui aussi, faire la connaissance de la célèbre artiste pour laquelle il avait toujours eu une profonde estime et une vraie sympathie. Je le lui fis savoir et il fut convenu que nous irions à By le 22 juin 1896. Ce jour-là donc, le même landau bleu et or nous attendait à la gare de Fontainebleau. Nous avions emmené avec nous nos fillettes Louise et Adrienne, âgées de dix et de huit ans, désirant que cet instant de la première entrevue de ces deux peintres de la vie rustique, restât dans leur souvenir.

Cette fois, ce fut dans la cour même du petit château campagnard que l'artiste, dès notre arrivée, nous apparut, étendit vers nous ses deux bras, puis leva en l'air son chapeau de paille en manière de réjouissance. Elle avait fait un brin de toilette :



au lieu du bourgeron bleu qu'elle avait lors de notre première visite, elle portait un élégant complet veston de velours noir où brillait la rosette de la Légion d'honneur. Pendant qu'elle accourait à nous, mon père répétait :

— La voilà ! C'est elle ! elle est bien telle que je me la figurais.

Puis, en descendant de voiture, il l'embrassa sur les deux joues et à grands bras. Tous deux étaient attendris comme de vieux amis qui se retrouveraient après une longue séparation. Tous deux pleuraient et riaient en même temps et elle était touchante, cette accolade de deux peintres qui avaient aimé d'un égal amour les choses de la nature agreste, les beaux travailleurs des champs et les belles bêtes, les chauds rayons, les fraîches rosées, les puissantes végétations, les clairs matins, les mystérieux crépuscules, les douces nuits et les avaient exprimés dans leurs toiles, chacun avec son sentiment personnel, mais avec un égal souci de sincérité, avec un égal enthousiasme pour l'idéal poursuivi.

Et ils ne cessaient de se serrer les mains et, au tout premier abord, ne trouvaient que des exclamations pour exprimer leur joie de se connaître enfin !

— C'est vous ! C'est Breton ! qu'elles étaient belles vos *Glaneuses* de tel Salon !

— C'est vous ! grande Rosa ! illustre Rosa ! auteur du *Marché aux chevaux* que j'ai tant admiré ! Ah ! qu'il y a longtemps ! pourquoi avons-nous attendu que nous soyons vieux pour nous connaître !

— C'est vrai, disait Rosa, nous avons été bêtes ! la vie passe trop vite !



Et je voyais mon mari et ma mère sourire tout émus, tandis que nos fillettes regardaient curieusement la joie presque enfantine de ces deux bons vieillards.

Les cochers galonnés, tenant leurs chevaux, et les domestiques prêts à nous introduire et debout sur le seuil, s'arrêtaient avec un air respectueux et recueilli et les deux grands lévriers gris de la maison flairaient avec bienveillance des étrangers qu'ils sentaient être des bienvenus.

Comme la première fois, ce fut dans l'atelier situé à l'étage, qu'elle nous reçut. Il était très grand, très haut, éclairé d'une large fenêtre donnant sur le jardin et très encombré comme sont tous les ateliers de professionnels. En levant les yeux au plafond, on y voyait d'immenses toiles d'araignées tendues d'une poutre à l'autre, qui me faisaient songer aux filets de pêche que l'on déploie à Douarnenez d'un côté de la rue à l'autre, pour les faire sécher. Il fallut pour nous faire asseoir débarrasser les chaises et fauteuils des boîtes, papiers et objets divers qui les couvraient. Ces sièges étaient variés, de provenances multiples, les uns rustiques, les autres luxueux. L'escabeau de paille du paysan voisinait familièrement avec le fauteuil de velours de style Louis XIV.

En les époussetant d'un coup de chiffon, Rosa disait :

— Vous voyez mes tapis d'Orient, ils sont vraiment trop beaux pour cet atelier de piocheuse où je défends qu'on change la poussière de place à cause des tableaux pas secs et où, comme moi, les araignées tendent des toiles. J'ai rapporté ces splendeurs de ma villa de Nice que j'ai vendue à la



mort de mon amie si dévouée, ma pauvre Micas. »

Sans doute là-bas, dans le Midi, elle avait été amenée à faire du luxe chez elle par un besoin d'harmonie avec ce pays tout ruisselant d'éclat, où la mer est faite de pierreries fluides, où les roses semblent aristocratiques, où le soleil sème des diamants partout, mais, au fond, elle aimait avant tout l'aménagement simplement confortable.

— Pour bien peindre, disait-elle, il ne faut pas avoir peur d'une tache de couleur ou d'huile ! »

D'un pas rapide, elle allait et venait, dénichait dans des coins poudreux de vieilles études qu'elle-même avait presque oubliées et qu'elle prenait plaisir à revoir, car chacune d'elles réveillait dans son esprit un souvenir des temps passés et des pays parcourus. Elle les jugeait elle-même d'un ton bref, n'attendant pas le compliment, ne le cherchant jamais bien qu'elle y fût sensible, comme tous les modestes :

— Celle-ci est bonne, je le sais. Celle-ci est mauvaise, ne la regardez pas... ou plutôt regardez-la pour voir combien on peut être bête, certains jours, même quand on n'est pas un imbécile. Voici des pochades d'après les sauvages, les Peaux-Rouges de Buffalo-Bill et leurs montures. « Ça m'a amusée de me trouver ainsi dans Paris en pleine Amérique. Quel caractère ils avaient, ces grands gaillards vêtus de plumes, le corps bariolé de toutes les couleurs ! »

Puis, écartant les chevalets où se tassaient pêle-mêle des toiles crayonnées et de récentes pochades, elle nous montrait un grand tableau qui couvrait toute la muraille du fond et disait :

— Voyez ! voici ma grande ébauche commencée



depuis si longtemps, des chevaux espagnols, huit mètres s'il vous plaît ! Il faut que je la finisse pour l'Exposition universelle que l'on fera en 1900. Ce que vous m'en dites me remonte. Oh oui ! on a encore de l'énergie à peindre ! Parbleu ! ça ne s'éteint qu'avec le souffle, cette énergie-là ! »

Puis elle ouvrait de larges cartons où étaient serrées les gravures de ses tableaux répandus dans le monde entier, on sait à quels prix élevés : *le Marché aux chevaux*, *le Labourage nivernais* (du Musée du Luxembourg), *la Razzia*, *le Roi de la forêt*, *la Famille des lions* ; toute une série de compositions importantes dont les titres m'échappent et qu'il serait d'ailleurs trop long de citer.

Elle avait aussi des reproductions de tableaux de son frère Auguste Bonheur et de sa sœur Mme Peyrol, ces peintres distingués, morts tous deux en plein talent.

A propos de chaque gravure, c'étaient de touchants souvenirs de famille qui lui revenaient :

— Ceci est de telle époque, cela vient de tel pays. »

Tout son passé de peintre était là. Elle se montrait, s'animait :

— Quel est donc le sot qui m'a fait bien rire en écrivant dernièrement, je ne sais plus dans quel grand journal, que les femmes n'ont pas d'imagination ? Je les trouve admirables, ces critiques qui n'ont jamais rien produit et qui avancent de ces choses avec tant de désinvolture. De l'imagination ! j'aurais pu leur en revendre si cela se vendait... mais je m'en serais bien gardée à cause du mauvais usage qu'ils en auraient fait. »

A ce propos, mon père cita un mot du peintre



Gérôme au sujet des critiques de profession qui, incapables eux-mêmes, se mêlent de juger les producteurs : « Ils sont eunuques de père en fils et cependant ils se multiplient avec une facilité extraordinaire. »

Et mon père dit encore :

— Dernièrement, le jour du vernissage, je faisais mon tour de Salon avec mon vieux camarade Bouguereau que je connais depuis que tous deux nous étions élèves de l'École des Beaux-Arts. Un journaliste, respectueux et poli, se présenta à nous et s'adressant à Bouguereau lui dit : « Je trouve votre tableau admirable et j'aurai le plaisir de le dire dans les journaux qui m'ont chargé de faire la critique du Salon. L'an dernier, j'ai été un peu dur pour vous, excusez-moi ; je vous ai été certainement bien désagréable, mais je vais cette année réparer amplement l'ennui que je vous ai causé. » Bouguereau, avec un clair et calme sourire, lui répondit :

— Écrivez en paix, cher monsieur, ne vous tourmentez pas. Je n'ai pas lu votre éreintement de l'an dernier ; je ne lirai pas davantage votre éloge de cette année, vous êtes donc absolument libre d'écrire ce qui vous plaira, je n'en saurai rien.

Rosa rit de bon cœur, car toujours son indignation tournait gentiment en plaisanterie.

— Cependant, il faut être juste, ajouta mon père : il y a encore, même à notre époque, des critiques sincères et désintéressés qui ne vendent pas leur plume et ne la trempent pas de parti pris dans le fiel, mais remarquez que ce sont ceux qui ont par eux-mêmes un talent d'écrivain ou de



poète. Il n'y a que les impuissants qui ne pardonnent pas la puissance à ceux qu'ils ont la prétention de juger ; il y a, au fond de tout cela, un venin de jalousie : c'est comme certaines femmes laides qui prennent les jolies femmes en aversion et leur cherchent des défauts pour les déprécier.

— Voilà qui est bien juste ! » s'exclama Rosa et, malgré cela, elle avoua qu'elle était sensible à la critique mais seulement au tout premier abord au moment où, doutant d'elle-même, elle se disait : « Et pourtant, si c'était vrai ! » mais bien vite l'élévation du but qu'elle poursuivait la mettait au-dessus de ces préoccupations d'amour-propre mesquines au fond. Que cette critique fût un reproche ou un éloge, elle n'y voulait plus songer et c'était pour éviter tous ces petits tourments et ces petites joies d'orgueil blessé ou caressé qu'elle avait adopté ce mode de travail seule avec le soleil et ses modèles, hors de la fièvre de Paris, et c'est pourquoi, pendant de si longues années, elle n'avait plus pris part aux Salons annuels.

— Quand je travaille, disait-elle, je veux me satisfaire moi-même et je cherche à ce que Dieu, en qui j'ai confiance, ne soit pas trop mécontent de la façon dont je le comprends. C'est ambitieux, n'est-ce pas ? Que voulez-vous ! quand on vit seul avec le Créateur, on a modestement de ces prétentions-là. »

Ambitieuse, elle l'était de la noble préoccupation de bien faire, nullement de celle d'un succès public à remporter. Elle l'était à la façon de tous les vrais artistes, de tous ceux qui sentent qu'ils ont quelque chose dans le cœur et dans le cerveau et qui veulent l'exprimer le plus complètement,



le mieux possible. Cette préoccupation ne va pas sans une grande conscience dans l'exécution et cette conscience, qualité profonde et solide, peut cependant quelquefois devenir un écueil. La grande artiste en était arrivée à l'âge où, lorsqu'on a continué comme au temps de sa jeunesse à se mesurer avec la nature, non seulement on garde toutes ses qualités, mais on en acquiert de nouvelles par la faculté que l'on a de jeter un coup d'œil d'ensemble sur sa carrière parcourue et, par cela, de se juger soi-même et de se résumer.

— Ma grande conscience m'a parfois nui, disait-elle, j'ai quelquefois trop fait chaque brin d'herbe. »

Ses dernières œuvres avaient une largeur, une simplicité magistrale qui prouvait que certaines recherches passagères de l'étude du détail et de l'absolu, dont elle se rendait compte, n'avaient en rien compromis la grandeur de sa conception picturale. Cette consciencieuse application un peu exagérée, lui avait même peut-être été salutaire à un moment donné, pour l'empêcher de tomber dans le *lâché*, dans l'indécis, dans l'incorrect qui commençait déjà alors à se répandre et qui, de nos jours, est comme une maladie dont quelques-uns ne guériront pas. Loin de se laisser influencer par l'absurde *mode en art*, elle garda toujours la précision qui était chez elle une grande force, étant appuyée sur une profonde logique.

Son génie était sérieux et fidèle comme l'affection qu'elle gardait à ses amis, une affection reconnaissante pour ceux qui l'avaient bien comprise.

Elle devait son ruban de chevalier de la Légion d'honneur, tant mérité, à une décision de l'impé-



ratrice Eugénie qui était venue elle-même le lui remettre dans son atelier de By, en 1865. C'était là un honneur exceptionnel, car aucune femme avant elle, n'en avait été titulaire. Il était convenu qu'on ne décorait pas les femmes.

Elle en avait été profondément touchée et flattée, bien que sa réputation, déjà alors, fût plus grande que celle de beaucoup de légionnaires.

Le souvenir de cette croix des braves qui lui avait été remise là, près de ce canapé, devant ce chevalet, au milieu de toutes ces études, de ces objets familiers, lui était resté comme l'un des plus touchants de sa vie et elle en avait gardé à celle qui avait été heureuse de lui donner cette joie, une profonde reconnaissance que rien n'altéra jamais, ni les lamentables événements de 1870, ni l'exil de l'impératrice détrônée. En dehors de toute idée politique, elle ne considérait que la personne privée et fut émue, en apprenant la mort tragique de la pauvre victime des Zoulous, le jeune prince Louis-Eugène, d'une façon intime, n'y voyant que l'immense douleur de sa mère, comme s'il se fût agi d'un simple enfant du peuple.

Outre la mémorable visite de l'impératrice Eugénie, l'atelier de By avait vu venir, à différentes époques, de grands personnages officiels, l'empereur dom Pedro, le duc d'Aumale, le prince de Galles (qui fut ensuite le roi Édouard VII), la princesse de Battemberg et, en 1893, Sadi-Carnot, alors président de la République, accompagné de Mme Carnot. Bien peu de semaines avant sa mort dramatique, le sympathique président Carnot, qui était l'un de ses grands admirateurs, l'avait, par décret du 3 avril 1894, promue au grade



d'officier de la Légion d'honneur. Sa réputation universelle lui avait en outre valu environ une douzaine de décorations étrangères, belge, portugaise, espagnole, etc...

Comment lui était venue l'idée bizarre de s'habiller en homme?

Elle se plaisait à le raconter et c'était charmant de l'entendre, car sa voix, un peu haute de timbre et très douce, avait, quand elle évoquait de vieux souvenirs, des inflexions, par instant, presque enfantines, tour à tour enjouées et attendries.

Elle avait été élevée dans la peinture et un peu comme un garçon par son père Raymond Bonheur. Il l'emménait au travail avec lui, car il était peintre. Des revers de fortune l'obligeaient à entrevoir la carrière dans laquelle il la guidait à un point de vue tout à fait sérieux. Il ne voulait pas que son sexe fût une entrave à la vocation artistique qu'il sentait en elle et qu'il avait la légitime fierté de lui avoir donnée avec la vie.

A douze ans elle perdit sa mère et son chagrin fut si profond qu'il n'y eut pas un seul jour où cette idée, ce regret d'un bonheur qu'elle avait à peine connu, ne lui revînt comme une ombre triste, même aux plus belles saisons de sa vie d'artiste. C'est avec des larmes dans les yeux qu'elle en parlait. Privée de cette douce influence féminine, elle s'était développée dans un esprit d'indépendance précoce que son goût croissant pour son art n'avait fait qu'accentuer. Concevoir une idée de tableau, acquérir par un travail opiniâtre le moyen d'exprimer cette idée et pour cela, étudier de près ses modèles hennissants et bélants, vivre au milieu



d'eux, avait été de bonne heure son seul but sérieux dans la vie.

Jeune fille, à dix-huit ans, elle allait dans les fermes, fréquentait seule les marchés aux bestiaux, les abattoirs, aimant avant tout cette sauvagerie d'allure qui lui laissait toute liberté de pensée, d'observation et de travail. Mais la jolie fille qui errait ainsi dans l'enthousiasme contenu d'un projet à réaliser, regardant, s'arrêtant, crayonnant, frôlait de bien vulgaires blouses de marchands de chevaux et de bouchers et ces hommes grossiers, sous le charme de sa fraîche jeunesse, lui exprimaient parfois l'impression qu'ils en ressentaient par des paroles peu en rapport avec la délicatesse de ses sentiments et sa dignité de demoiselle bien élevée. Blessée de la liberté qu'ils se permettaient, mais ne voulant à aucun prix renoncer à ses études dans ce milieu qui seul pouvait donner à ses toiles le vrai caractère de la réalité, elle eut cette idée de se déguiser en petit paysan et de couper ses cheveux. Dès lors, tout alla bien. Les maquignons se disaient entre eux

— Tiens, voilà encore le petit qui dessine. »

Et le petit pouvait, sans être aucunement dérangé, ni inquiété, poursuivre ses travaux tout à la joie de pénétrer cette nature rustique qui répondait si bien à ses aspirations d'artiste.

Plus tard, Rosa entreprit de grands voyages dans les montagnes, en Écosse, en Irlande, dans les Pyrénées. Elle y vécut de la vie des bergers, vêtue comme eux, mangeant de leur pain bis comme dans Virgile, passant des nuits sous des cahutes pour surprendre l'instant poétique entre



tous, l'instant du réveil du troupeau à l'aurore, le charme ému du premier bêlement d'agneau répondant au premier rayon du levant sur la roche qu'il dore de sa lumière. L'émotion qu'elle en ressentit se retrouve dans un grand nombre de ses œuvres, compositions pleines de grandeur et d'où s'exhale cependant une douceur d'intimité due à l'attitude toujours vraie, toujours observée de l'animal, pris dans la sécurité de sa vie libre en pleine immensité, blotti dans la tiédeur d'un abri familial, mais entre deux montagnes.

Parmi les peintres anciens et modernes qui se sont voués à l'étude des animaux et dans cette voie ont fait d'immortels chefs-d'œuvre, il en est qui ont, par ce moyen, symbolisé pour ainsi dire la vie champêtre, qui, se servant de tous les éléments, soleil, terre, nuées, ont enveloppé leurs personnages de brume et de rayons, enfermant dans un cadre étroit mais agrandi par l'idée, tout une part de la grande nature ; l'animal est là, important par la place qu'il occupe, par sa note vigoureuse ou claire, mais avant tout, ce tableau est un *soir*, un *midi* ou un *matin* poétiquement entrevu et rendu. Ces maîtres-là sont des paysagistes parce qu'ils ont subordonné toujours l'être vivant à la grande orchestration générale de l'effet. Mais l'artiste qui pénétra le plus profondément et avec le plus de tendresse et de conscience l'intimité, ce qu'on pourrait appeler le sentiment, l'âme de la bête et l'interpréta en peintre de figure ; celui qui rendit le mieux la candeur d'un regard d'agnelet pressé contre la chaleur de sa mère, la bonté de cette mère nourrice qui l'effleure de son museau tiède, la fierté puissante du mâle,



la relation familiale de ces êtres entre eux ; celui qui raconta le plus simplement et de la façon la plus touchante, tous les épisodes de la vie ruminante au soleil, ce fut le peintre qui, à ce moment, nous dévoilait avec tant d'amical abandon ses impressions secrètes, ce fut Rosa Bonheur.

Et cela tient avant tout au caractère spécial que donnait à sa conception des êtres son âme de femme. Car, en dépit du costume masculin qu'elle avait adopté, celle-là était bien femme qui s'attendrissait sur la souffrance de tous, bêtes et gens, qui cherchait à la soulager, qui, n'ayant pas été à même de connaître l'amour maternel, remplissait sa maison d'êtres frêles auxquels elle prodiguait ses soins, petites créatures de Dieu qui avaient besoin de son amour, qui seraient mortes si elle les eût oubliées un jour, petits oiseaux des îles à qui, chaque matin, elle donnait à manger, chats et chiens errants recueillis par charité et qui déjeunaient avec elle, autant d'enfants gâtés auxquels tout était permis. Les animaux le sentaient et tous les chats perdus miaulaient à sa porte.

Un peu d'excentricité, de caprice, ce qui est encore bien une tendance féminine, donnait du piquant à ses idées. Elle avait eu la fantaisie d'élever, pour les peindre, deux jeunes lionceaux mâle et femelle et racontait avec émotion leur histoire. Cette histoire était navrante. Le lion était mort le premier, jeune encore, d'une maladie de la moelle épinière, mais la lionne avait eu le temps de s'attacher à sa maîtresse.

— Elle était tendre, fidèle comme un chien, disait Rosa, parfois elle se mettait debout sur ses pattes de derrière... pardon ! sur ses pieds (cet



animal est trop noble pour qu'on lui donne des pattes) et elle appliquait familièrement ceux de devant sur mes épaules pour mieux me câliner. Mais elle devint malade de la même maladie que son frère. Je la soignais comme une personne humaine, allant la voir, la consoler plusieurs fois tous les jours. Une fois, je la trouvai si faible qu'en remontant à l'atelier, je dis à Georges Cain qui était là : « Ma pauvre lionne ne peut plus même se remuer, elle va mourir. » Quelques instants après, j'entends un pas doux comme du velours, en bas, dans le vestibule. Je vais voir, c'était ma lionne mourante qui avait fait un suprême effort pour me revoir une dernière fois. Elle savait que j'étais montée, elle entendait ma voix et elle se traînait sur l'escalier pour chercher à m'atteindre. Je descendis quelques marches, elle s'arrêta. Quand je fus auprès d'elle, je la pris dans mes bras, je la caressai doucement. Elle s'abandonna, me regarda comme un être qui pense et mourut ainsi en me regardant. Je crois au bon Dieu et à son paradis pour les justes, mais tout ne me plaît pas dans la religion ; ainsi je trouve monstrueux qu'il y soit dit que les animaux n'ont point d'âme. Ma lionne aimait, donc elle avait une âme plus que certaines gens qui n'aiment pas. »

Ce mot me frappa.

Je compris mieux que jamais à quelle flamme il fallait attribuer le rayonnement presque moral qui se dégage du regard de ses humbles personnages velus. Elle croyait fermement à leur âme, c'est pourquoi elle savait nous la faire entrevoir, parfois même nous l'imposer par l'intensité de foi sincère qu'elle avait mise à la saisir. Pourquoi les



artistes primitifs donnaient-ils aux visages de saints et d'élus, objets de leur culte, un charme si pur et si touchant? C'est parce qu'ils croyaient à l'auréole dont ils entouraient leurs séraphiques visages.

Il fallait voir avec quelle conviction cordiale Rosa exprimait ses idées philosophiques à propos de ces faits qui, dans sa vie solitaire, faisaient de grands événements ; combien il y avait d'affection contenue dans ce cœur qui se donnait si franchement à qui savait répondre à sa tendresse, fût-ce une bête fauve du désert. On sentait à cela quelle épouse, quelle mère eût été cette femme dont les sentiments dévoués s'éparpillaient en caresses et en douces paroles, en pure perte bien souvent.

Regardant nos fillettes qui, déjà vivement intéressées par les œuvres d'art, s'arrêtaient en contemplation devant les études et dessins éparpillés çà et là, elle disait :

— Comme elles sont gentilles ! Comme vous devez en être fiers ! bien plus que de vos tableaux, j'en suis sûre ! Les circonstances ne permettent pas à toutes les femmes d'allier tous les éléments du bonheur. Pour ma part, l'art seul a pris tout mon être, je lui dois les plus grands enchantements et la consolation des peines et j'ai toujours été heureuse de mon sort. Mais personne mieux que moi ne comprend qu'être artiste, épouse et mère, c'est la félicité parfaite. Avoir pu enchaîner son cœur selon son amour, créer des êtres vivants, doux miracle, et garder quand même la liberté de la pensée et des créations de l'esprit, c'est la réalisation, ici-bas, du plus beau de tous les rêves. »



Puis, se levant brusquement de sa chaise comme pour échapper à l'inutile mélancolie d'un regret :

— Allons ! assez de peinture ! un peu de nature, maintenant, et ces enfants doivent avoir envie de courir ; venez voir mon jardin, mon pré où je fais poser mes chevaux, mes vaches, mes moutons. »

Sa maison, bien campagnarde, d'un joli goût d'architecture simple, donnait d'un côté sur la cour d'entrée, de l'autre sur un jardin de plusieurs hectares. Ce jardin, près de l'habitation, était assez étroit et très fleuri, puis s'élargissait en pelouse et finissait par un véritable morceau de forêt, de la haute futaie avec de belles éclaircies. En suivant l'allée, tandis que vive et alerte elle se penchait pour cueillir des fleurs qu'elle nous offrait, on allait de surprise en surprise, depuis ces simples plates-bandes de verveines et d'œillets jusqu'à ces chênes magnifiques jetant une grande ombre sur le taillis.

A l'entrée de ce bois, s'élevait une statue de bronze représentant un personnage antique, œuvre de son frère Isidore Bonheur. Plus loin, dans un enclos, entouré de fils de fer, une biche broutait l'herbe rase.

— Ma pauvre biche ! disait Rosa, viens, ma pauvre vieille ! Tu es bien misérable, va ! avec ton abcès sur l'œil gauche et ton rhumatisme dans le gigot droit ! Voyez-la, elle ne peut presque plus marcher, elle traîne un pied crochu et je n'ai pas le courage de la tuer à cause des tableaux que j'ai faits avec elle. J'ai déjà deux fois pris mon fusil pour la délivrer de ses peines, mais elle me regarde avec le seul œil qui lui reste et je remporte mon fusil. Par exemple, j'ai tué son mâle d'une balle



en plein cœur parce qu'il était devenu féroce. Croyez-vous que ce sont des amis? Ils ont travaillé avec moi, je leur dois la moitié de ce qu'on veut bien trouver bon dans mes toiles. Aussi il faut qu'ils deviennent méchants et dangereux pour que je me décide à les faire mourir et pourtant celle-ci qui souffre me fait pitié. Le métier d'exécuteur des hautes œuvres me répugne horriblement et, cependant, j'ai dû faire encore une autre exécution capitale très pénible, voici dans quelles circonstances : le colonel Cody, le roi des prairies, Buffalo Bill, m'avait fait cadeau de l'un de ses chevaux et j'en étais ravie tout d'abord, mais il était tellement fougueux et la rapidité de sa course était si folle, qu'il ne m'a pas été possible de m'en servir. Il avait beaucoup de valeur mais je n'ai pas voulu le vendre car c'eût été une mauvaise action, il eût certainement fait un malheur un jour ou l'autre. Alors... que voulez-vous ! je lui ai tiré dans l'oreille une balle qui l'a foudroyé.

Elle se recueillit un instant, puis, éloignant ce macabre souvenir, elle nous conta avec une familiarité charmante comment se passaient ses jours au milieu de sa ménagerie de poil et de plume, de ce mélange de bêtes domestiques et de bêtes sauvages qu'elle aimait, les uns pour leur bonhomie, les autres pour leur beauté ou leur caractère étrange.

— Je me lève de très bonne heure pendant la belle saison, vers quatre ou cinq heures, et je fais un tour en forêt. La nature est idéale quand elle se réveille et c'est ma prière du matin sans paroles latines, car Dieu est au-dessus des pauvres marmotages de notre humanité infime.





J'enfourche mon délicieux poney Bijou ou bien j'attelle une de mes voitures ; j'en ai une douzaine de toutes formes, c'est encore une de mes manies de collectionneur. En rentrant je me mets au travail et j'ai un régime d'anachorète, c'est à cette vie simple que je dois ma santé. »

A la suite de cette visite je lui écrivis chaque fois que quelque chose pouvait l'intéresser.

Bien que vivant à l'écart, elle se tenait au courant de toutes les manifestations d'art. Elle avait un pied-à-terre à Paris, rue Gay-Lussac, et quand elle y venait, elle reprenait le costume de son sexe. Elle s'intéressait au Salon où elle dénichait les talents nouveaux. Elle se faisait piloter dans les salles par ses amis, tantôt les Cain, tantôt les Tedesco dont le père lui avait acheté son premier tableau : *Moutons dans les Pyrénées*. Elle leur en était restée reconnaissante. Se rappelant la joie qu'elle en avait éprouvée, elle voulait donner cette joie à d'autres, elle achetait aux inconnus qu'elle savait pauvres ; elle suivait les progrès des femmes peintres, distinguait et encourageait celles qui lui semblaient destinées à aller loin.

Elle avait eu en 1855, à l'Exposition universelle, un très grand succès, mais depuis 1867 elle n'avait plus exposé. En juin 1897 elle se décida à montrer dans la galerie Georges Petit, rue de Sèze, quatre pastels, œuvres récentes dans ce procédé nouveau pour elle.

Trois mois auparavant, une dame autrichienne, nommée Carnelia Conant, m'avait écrit qu'elle désirait faire pour des journaux une biographie de Rosa Bonheur et m'avait demandé un mot d'introduction.



Voici la réponse que je reçus de Rosa en date du 26 mars 1897 :

« Chère grande et bonne madame, heureuse votre vieille confrère de votre bonne lettre et seulement un peu confuse de ne pas avoir répondu à cause de votre carte trouvée en lettres des dames ou demoiselles Carnelia de Vienne en Autriche, car le temps passe si vite !... et je vous déconifie... mais les biographies m'embêtent et les visites de personnes que je ne connais pas aussi et pardessus le marché me fatiguent. Plus les années passent, plus j'ai besoin d'être tranquille. Il faut que vous me pardonniez. Je suis heureuse de savoir votre santé remise et que vous ayez pu terminer votre Salon. J'aurai donc le plaisir de voir vos tableaux et aussi ceux de votre mari pour lequel je partage ma haute sympathie artistique et mon estime morale.

« Je vous prie de m'excuser auprès de Mlle Carnelia Conant mais qu'elle soit assez bonne pour avoir pitié de moi.

« J'ai un peu travaillé ces temps-ci, je me suis payé de terminer des pastels. Ça n'est pas bien solide, mais ça va vite et c'est bien amusant : un parc de moutons au clair de la lune, mon ami Pierrot, dans les Pyrénées ; un cerf clair de lune et un cerf brouillard. J'espère que vous les verrez à Paris ou chez moi. »

Tous ceux qui ont vu cette exposition des quatre pastels se la rappellent : cerf par un effet de nuit ; biches passant sur la bruyère près de la lisière d'un bois ; bisons courant dans une plaine de neige ; troupeau de moutons endormis dans une forêt, blottis ensemble entre des roches, comme



dans un grand nid, sous un calme rayon lunaire. Le succès fut très grand et, bien qu'habituee aux éloges, Rosa éprouva une vive satisfaction des félicitations chaleureuses qu'elle reçut. Tout attendrie, elle m'en parla en ces termes dans une lettre en date du 13 juillet 1897, de sa grande écriture frisée comme la toison de ses brebis :

« Je ne fais que remercier depuis trois mois à propos de mes pastels, en sorte que je me suis embrouillée dans toutes les politesses de cœur dont j'étais redevable. »

Elle était heureuse de ce nouveau succès, non seulement pour elle-même, mais aussi pour la cause des femmes artistes en général. Elle aimait à constater qu'elle contribuait à prouver ce dont le sexe réputé faible est capable. Elle était féministe en ce sens qu'elle désirait que le développement des facultés artistiques féminines pût s'effectuer le plus complètement possible.

— Si la force physique est plus grande chez l'homme, disait-elle, c'est parce qu'il est le naturel défenseur de la femme contre les dangers matériels de la vie ; mais pour tout ce qui est moral et intellectuel, elle a autant à faire que lui pour la sécurité et le bonheur de la famille, aussi n'y a-t-il aucune raison pour que son jugement, sa pensée, sa force morale, en un mot, soit inférieure. L'intelligence, en art surtout, n'est-elle pas avant tout dans le cœur? »

Elle déplorait que certaines de ses sœurs du *pinceau*, comme elle les appelait, soient parfois esclaves des nécessités de l'existence au point de voir leur talent en souffrir et quand elle en rencontrait sur son chemin, elle les aidait avec élan



et joie. Mais elle n'était pas féministe à la façon de celles qui, sous prétexte de faire le bonheur de la femme en la délivrant de ce qu'elles appellent le *joug du mari*, voudraient la priver d'une protection salutaire et de tout ce qui fait la joie, la lumière du foyer ; qui, dans le but de réaliser de vaines chimères, cherchent à étouffer en elle tout élan instinctif, toute attraction naturelle. Elle m'écrivait à propos de nos *collègues de la palette* qui travaillent sérieusement :

« Elles prouvent que le Créateur a fait de la femme la noble compagne de l'homme et qu'il n'a fait la différence entre eux que pour la noble reproduction des êtres dans ce monde-ci. »

Vivant seule, elle réfléchissait longuement sur beaucoup de questions, causait avec elle-même et ne s'ennuyait jamais, car, comme tous les esprits féconds, elle savait se répondre. Elle ne s'occupait absolument pas des soins matériels de la vie (pour lesquels elle se reposait entièrement sur sa fidèle servante Céline et sur plusieurs autres vieux domestiques) et par suite avait acquis une grande largeur de vue à cause de son ignorance des petits faits journaliers qui amusent les désœuvrés. Elle se trouvait donc dans les conditions spéciales qui de tout temps ont fait les philosophes : la fréquentation des simples, la contemplation des grands et calmes phénomènes naturels et l'éloignement de toute préoccupation fiévreuse et compliquée. Sa philosophie était douce comme celle de tous les solitaires demeurés philanthropes, mais elle était fataliste et pour les grandes modifications sociales, elle ne croyait pas à l'efficacité des efforts ayant pour but de hâter un progrès. Elle rapportait tout



à la volonté, on serait presque tenté de dire, à la fantaisie du Créateur.

J'en eus la preuve à l'époque où je m'occupais activement de la question de l'entrée des femmes à l'École des Beaux-Arts.

Je la tenais au courant des démarches que je faisais comme présidente de l'Union des femmes peintres et sculpteurs pour obtenir qu'il soit permis aux femmes de suivre les cours de la grande École officielle au même titre que les hommes et de prendre part, comme eux, aux concours du grand prix de Rome.

Mes démarches dataient de loin. Dès 1884 (alors que, l'année précédente j'avais été mise hors concours avec mon grand tableau, *la Plage*), je m'en étais entretenue avec Jules Ferry qui, très favorable à cette idée, m'avait répondu :

— Cela arrivera un jour parce que les choses justes arrivent toujours tôt ou tard. »

Et il avait ajouté :

— Comptez sur moi au moment opportun. »

Ensuite en 1890, comme je l'ai raconté en détail dans le deuxième tome de cet ouvrage (pages 196 à 200), j'avais obtenu, avec Mme Léon Bertaux, sculpteur, une audience à l'École des Beaux-Arts auprès d'une commission spéciale composée de Paul Dubois directeur, Charles Garnier, Cavelier, Bailly, Gérôme et Guillaume.

Plus tard, en 1894, alors que je venais d'être décorée de la Légion d'honneur, et que la présidence de la société *l'Union des femmes peintres et sculpteurs* m'était confiée, je continuai mes requêtes auprès des ministères qui se succédaient et chaque fois que notre cause semblait avancer



vers le succès, j'étais heureuse d'en aviser par un petit mot mon illustre amie, la solitaire de By, présidente d'honneur de notre association.

Je lui envoyais les articles de journaux dont les auteurs nous étaient sympathiques et ceux que j'écrivais moi-même dans les revues.

Voici, à ce propos, un fragment d'une lettre qu'elle m'envoyait en date du 13 juillet 1897. Après s'être excusée d'un retard à me répondre, elle disait :

« Je dois vous dire que je viens de retrouver la carte que vous m'avez adressée avec un mot de M. Boyer d'Agen, rédacteur en chef de *l'Œuvre d'art*, et de M. Muntz de l'Institut, directeur. Je devais vous en remercier plus tôt mais plus haut je vous l'explique et je vous sais assez bonne pour me pardonner, chère et vaillante collègue.

« Je sais apprécier la générosité de M. Muntz et connais son programme en faveur des droits de la femme en art. Mais pour ma jugeote la force des choses prime tout, loi divine et naturelle, petite rivière peut se détourner mais doit toujours devenir fleuve ; les paroles sont femelles et les actes mâles et l'esprit finira par tuer la lettre. C'est pourquoi je ne m'en inquiète guère, chaque chose venant en son temps de par Dieu.

« Ma chère confrère, vous priant de partager avec votre cher mari notre confrère aussi et des bons, mes sentiments les meilleurs. »

« R. BONHEUR. »

Je respecte cette confiante espérance en la Providence, mais je garde la conviction que même



quand la barque a bon vent, la main du matelot à la barre lui est nécessaire pour la faire arriver à bon port. Elle y est enfin parvenue, notre barque féminine, au rayonnant rivage des grands prix de Rome, malgré les lenteurs, les doutes, les sommeils dans les bureaux léthargiques, inertes ports d'attente, les laborieuses remises à flot, les courants contraires, les sargasses paralysantes des vieux préjugés routiniers, mais Jules Ferry qui, le premier peut-être, l'encouragea à prendre la mer, n'était plus là pour applaudir à son heureux atterrissage.

Nous devons une éternelle reconnaissance aux hommes éminents qui aidèrent au succès de notre cause. Parmi ces hommes généreux et dévoués, je veux citer tout d'abord l'illustre architecte douaisien Ferdinand Dutert, auteur de la grande galerie des machines de l'Exposition universelle, qui, comme inspecteur général de l'enseignement du dessin, nous prêta son concours avec une chaleur et une conviction admirables.

Je crois le voir encore dans son austère bureau du Jardin des Plantes de Paris, sous les reflets verts des feuillages qui ombrageaient sa fenêtre ouverte, interrompant ses travaux si importants pour s'entretenir avec moi de l'avenir de la jeunesse artistique française. Il était déjà bien souffrant, bien pâle et amaigri, son bras gauche tremblait, mais il était animé d'une ardeur qui ne se lassait jamais lorsqu'il s'agissait d'une noble cause à soutenir, d'un but utile à atteindre.

Ferdinand Dutert et, avec lui, le conseiller d'État Tétreau dont la haute intelligence fut toute sa vie consacrée au triomphe de la justice et du



droit ; l'historien d'art Eugène Muntz, membre de l'École française de Rome et bibliothécaire de l'École des Beaux-Arts depuis 1878, les ministres Viviani, Léon Bourgeois, Rambaud, Chaumié, les statuaires Guillaume et Thomas, et d'autres encore, nous aidèrent éloquemment à lutter contre ceux qui s'opposaient systématiquement à l'éducation artistique officiellement accordée aux femmes.

On redoutait en haut lieu cet enseignement mixte que nous demandions et qui justifie, maintenant qu'il est réalisé, nos opiniâtres revendications car nous avons souvent occasion d'applaudir à de beaux succès féminins.

Quoi qu'en ait dit Garnier de l'Opéra, le jour où il joua si comiquement le rôle de prophète de mauvais augure, la flamme de l'art est un feu sacré qui n'amène pas de désastres.

\* \* \*

Depuis quelques années, Rosa Bonheur ne quittait presque plus guère sa retraite de By que pour faire parfois un voyage de quelques jours dans le Midi ou venir à Paris voir sa famille Bonheur et Peyrol (exclusivement composée, frère, sœur, beau-frère, neveux, d'artistes très distingués) et ses amis parmi lesquels Georges et Henri Cain et les frères Tedesco étaient les plus intimes.

Toutes les saisons la trouvaient dans sa chère forêt de Fontainebleau, toujours travaillant, infatigable. Les feuilles poussaient au bois, grandissaient, jaunissaient, tombaient et l'artiste notait



tout cela dans de rapides pochades en vue de tableaux projetés.

Chaque printemps, en réveillant les chanteurs dans les arbres, amenait une révolution aussi dans sa volière. Là, des centaines d'oiseaux d'espèces rares, qu'elle collectionnait avec passion, s'émoussillaient vers l'époque des œufs de Pâques. Les mâles captifs devenaient enragés faute d'espace pour l'élan de leurs ailes aventureuses et leur fureur fondait sur les femelles effarées.

A ce propos, elle m'écrivait :

« Je ne sais pas si c'est un signe de beau temps, mais depuis deux ou trois jours, les oiseaux sont en révolution. Je suis en train de séparer les ménages après avoir eu bataille parmi les mâles ; un gredin de Bengali m'a tué un joli petit cordon bleu ciel et un autre petit nonne. Je cherche avec Céline, ma femme de chambre, toutes les cages du grenier et ce n'est pas un petit ouvrage ! »

La grande, la tendre Rosa, bien qu'anxieuse et affairée, prenait à ces soins une joie tout enfantine : elle y voyait l'éternelle poésie du renouveau, la perspective de futures études sur nature et de belles promenades à l'aurore, à travers les bois, avec son cher poney Bijou. Mais cette saison troublante où la sève circule ne lui réussissait pas. Tous les ans, à pareille époque, elle était souffrante de poussées congestives et donnait des inquiétudes à sa famille et à ses amis.

Il était très intéressant à observer, ce caractère et ce tempérament de femme et d'artiste où d'étranges contradictions se remarquaient : précise et volontaire dans son art, opiniâtre dans son travail, dure contre la fatigue, résistante pour



l'effort à donner dans un but bien déterminé et cependant demeurée si naïve, si crédule, si défiante de son propre jugement, si confiante en celui d'autrui pour tout ce qui n'était pas sa peinture, si faible, on peut dire, dans les choses de la vie, s'abandonnant au courant de la destinée sans prendre la peine de raisonner, par cette aveugle confiance en Dieu qui crée l'inertie, elle si forte, si librement créatrice dans son art !

A la suite d'un de ces gestes généreux dont j'ai parlé comme de l'un des traits les plus touchants de son caractère, gestes qui la poussaient irrésistiblement à protéger, à aider, à adopter tous les êtres pauvres, errants, infirmes, gens ou bêtes, qui s'arrêtaient, suppliants, devant sa porte, elle subit, tout à la fin de sa vie, une influence étrangère au point de changer ses habitudes, de refuser les conseils de ses amis les plus dévoués et de se laisser isoler de toute sa famille qu'elle déshéritait, cette famille qu'elle avait toujours tant aimée et dont elle était si fière lorsqu'elle nous disait :

— Chez nous, les Bonheur, tous artistes ! on a ça dans le sang ! »

Peu de temps après cette modification de sa manière de vivre, elle mourut d'une de ces crises congestives qui tous les printemps la menaçaient. C'était le jeudi 25 mai 1899 en son château de By (Thomery). Elle était dans sa soixante-dix-huitième année. Elle repose au cimetière du Père-Lachaise.

Elle avait exposé à ce Salon de 1899 et sa mort arriva le jour même où son nom devait être porté à l'élection de la médaille d'honneur, candidature que, d'avance, elle avait refusée.

Elle aura sa place marquée dans l'histoire de



l'art, parmi les noms qui se sont le plus noblement illustrés. La France, dont elle glorifia la glèbe et la faune, lui sourit comme à un enfant dont elle a le droit d'être fière et la génération qui vient vénérera, je l'espère, sa mémoire comme celle d'une tendre aïeule qui resta simple au milieu des succès, cordiale pour ses confrères, bienveillante aux jeunes, applaudissant de tout cœur aux talents récemment révélés.

La destinée lui fut douce, elle lui accorda la santé et le temps souhaités pour réaliser une grande partie de ses projets artistiques... non pas tous, car nos rêves sont infinis et reculent l'horizon de l'espoir au delà des bornes fatales assignées à notre vie toujours trop courte même lorsqu'elle dépasse les trois quarts d'un siècle ; trop courte aussi aux yeux des amis qui la regardaient vivre et travailler comme à trente ans, gardant dans ses yeux vifs et pleins de bonté une inaltérable jeunesse et sur sa palette ensoleillée une éternelle vigueur.

Mourir dans sa soixante-dix-huitième année et laisser sur le chevalet une grande toile ébauchée qu'on rêvait de finir ; interrompre la construction d'un nouvel atelier bâti en vue d'œuvres nouvelles ; avoir à cet âge avancé, où tant d'autres ne désirent plus que le repos, des projets à rompre brutalement comme des liens qu'on déchire parce qu'ils vous retiennent encore à la terre ; savoir que l'on a encore quelque chose à dire après avoir déjà tant dit ; sentir que l'idéal poème qu'on a chanté depuis l'enfance a encore quelques stances à moduler, les plus sublimes peut-être, n'est-ce pas héroïque et touchant ?



Comme tous ceux qui créent, elle regardait en avant. Elle échafaudait l'avenir sur les fondations qu'elle-même avait contribué à élaborer.

Son rêve était la paix, la liberté, l'égalité pour tous, l'abolition de tout ce qui est rivalité et haine, la fraternité répandue, sans distinction de sexe ni de rang, dans l'humanité tout entière ; le bonheur, la justice même en dehors de l'humanité pour le plus humble des animaux qui ne demande qu'à boire à une source pure et à avoir sa place au bon soleil.

Pour ceux qui, comme elle, connurent l'enchantement que donne l'adoration du Beau et du Bien, la mort n'est pas simplement un arrêt de pulsation, le brutal anéantissement de la force vitale, c'est avant tout le rayonnant et pur dégagement des matérielles entraves à l'élan de l'Idéal.

La mort d'un être d'élite est la glorification de ce qui vibra dans son âme : c'est peut-être la douce arrivée au port bienheureux que cette âme a entrevu par delà le trouble de notre monde confus et brumeux, dans les éclaircies que son cœur et son génie y dégageaient, comme fait le soleil levant lorsqu'il illumine, tout à coup, une terre heureuse et fleurie tout au loin, tout au fond, par delà les vagues de la mer.





L  
LU

Le c  
an  
te  
t  
C

C  
Roy  
bois  
styl  
E  
de C  
fam  
car  
de s  
fait  
Lud  
L



## VII

# LA MAISON DE MON ONCLE LUDOVIC BRETON A CALAIS

---

Le coin recueilli. — Le joyeux savant. — Les mines d'Auchy-aux-Bois. — Le tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre. — Les mines d'Hardinghen. — La Sainte-Barbe. — La goutte. — Promenades scientifiques. — L'oiseau et la taupe. — La ruine de Sangatte. — La cheminée effondrée. — Ce bon Ludovic !

## I

Cette maison, qui portait le numéro 18 de la rue Royale, datait de l'époque de Louis XV. Ses hautes boiseries aux élégantes volutes, aux sculptures stylisant des fleurs et des conques en faisaient foi.

Elle était le toit familial d'une ancienne lignée de Calaisiens, mais à l'époque où elle nous devint familière, elle était devenue la maison d'un savant, car son propriétaire, M. de Wavrin, ancien maire de sa ville, s'étant fixé dans un chalet qu'il avait fait bâtir à Wimereux, l'avait louée à mon oncle Ludovic Breton, l'ingénieur géologue.

L'ancien maire y avait laissé tous ses meubles,



portraits de famille, bibelots de toutes sortes gardant le caractère du second Empire, suffisamment démodés pour avoir pris déjà une certaine poésie de choses surannées, pas encore assez anciennes pour être élevées à la dignité de curiosités.

C'est dans cet intérieur, doucement recueilli, silencieux, un peu mélancolique, que M. et Mme de Wavrin avaient élevé leurs enfants. Ce caractère prêtant à la rêverie influa-t-il sur leur esprit? peut-être, car les premières impressions rayonnent souvent sur toute une carrière. Toujours est-il que l'une de leurs filles, Madeleine, devenue Mme Bommier, est aujourd'hui l'un de nos délicats et charmants poètes du Calaisis.

Dans ce milieu enjolivé d'objets gracieux, le savant Ludovic Breton avait apporté toutes ses pierres, silex, marbres, granits, grès, porphyres, fragments de houilles et par centaines, par milliers de ces pétrifications trouvées au fond des mines et où les siècles morts ont buriné leur histoire avec une si précieuse finesse et une si durable précision, dévoilant ainsi ce qu'était la végétation aux temps préhistoriques.

Ces témoins du passé que mon oncle Ludovic appelait *la Bibliothèque du Bon Dieu*, et qu'il avait patiemment recherchés et découverts lui-même dans les noires profondeurs, emplissaient deux grandes salles où ils étaient classés et étiquetés avec un soin méticuleux. A terre s'allongeait un rondin semblable à un énorme sucre de pommes de l'époque des Géants et que l'on aurait cassé par tronçons : c'était un assemblage de tous les spécimens de couches successives composant le sous-sol du cap Gris-Nez et provenant du sondage



qui avait été fait dans le but de chercher le charbon que l'on n'y trouva pas, comme mon oncle l'avait d'ailleurs prédit.

Toutes les fenêtres de cette maison donnaient sur une cour pavée, égayée d'un petit carré de verdure, quelques buissons taillés entourés d'une petite balustrade de pierre.

Au milieu gazouillait un jet d'eau.

Dans ce coin recueilli de la vieille ville, proche du vénérable beffroi, s'épanouissait la gaieté expansive du savant doué du caractère le plus heureux que j'aie connu. Tout était pour lui sujet à explosion de joie. Il avait parfois trois bonheurs par jour et il les triplait encore par le plaisir qu'il prenait à les raconter à ses amis. Quand un ennui, une déception lui arrivait, aussitôt après le tout premier moment de déconvenue, il disait avec une sereine philosophie :

— Qui sait si ce n'est pas pour un bien?

Et il avait cent exemples à citer de faits regrettables dont le résultat final avait été inespérément bon.

Ce merveilleux moral avait pour effet de maintenir la jeunesse dans tout son être physique. Il paraissait quinze ans de moins que son âge et s'en rendait compte : il voyait les amis de sa génération grisonner, perdre leurs cheveux et leurs dents et les années semblaient n'avoir pas de prise sur lui.

Son visage rose, au front large, aux yeux bleus, menton rasé laissant voir une fossette, bouche aimable, dents blanches, moustache blonde, exprimait la bonté et la bienveillance.

Beaucoup plus jeune que mon père et mes oncles Louis et Émile, né d'une autre union, il était, à



l'époque de mon enfance, un élégant jeune homme qui apparaissait de temps en temps à Courrières sous le costume de l'École des mines de Saint-Étienne dont il était un brillant élève.

Un peu plus tard, en 1868, il s'était marié avec une jeune fille d'Hénin-Liétard, Constance Caullet, et, les années suivantes, en avait eu deux fils, Charles et Eugène, qu'il avait dirigés vers les sciences dont ses travaux leur ouvraient la voie. Il avait été d'abord directeur des Mines d'Auchy-aux-Bois et s'était adonné avec passion à l'étude approfondie (c'est bien le mot) des profonds terrains houillers du Pas-de-Calais et, en même temps, de tous les terrains de sa province natale qu'il ne quitta jamais.

Il connaissait l'ossature et les veines de ce sous-sol comme un chirurgien connaît l'anatomie. Doué d'une sorte d'intuition que complétaient sa constante observation, son expérience et son esprit de logique, il trouvait des veines nouvelles comme un fin limier sent la piste d'un gibier. Et, de même qu'il connaissait ou devinait ce que nous cache la croûte terrestre, il pouvait faire par l'imagination un voyage au fond du détroit du Pas-de-Calais et c'est ce qui lui valut la mission de directeur de l'exécution du tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre dont les travaux furent commencés le 7 février 1880. C'était précisément le jour de notre mariage à Courrières, ce qu'il considéra comme un heureux présage : l'union de deux cœurs coïncidant avec l'union de deux terres fécondes. Ce fut à cause de cette mission qu'il vint habiter Calais avec sa famille afin d'être tout près de Sangatte où l'on avait creusé l'énorme puits et



installé les formidables machines, vilebrequins gigantesques perforant le sol crayeux.

On en était à 1 847 mètres sous la mer lorsque, tout à coup, en 1883, on apprit que le Parlement anglais se refusait à laisser continuer les travaux.

Ce fut pour l'ingénieur si enthousiaste une pénible désillusion, mais, avec son esprit optimiste, il reprit rapidement le dessus et se replongea dans ses études des terrains houillers du Pas-de-Calais. Il exploita alors les mines d'Hardinghen qu'il appela les Glaneuses et y mit ses fils qui, chaque jour, lui écrivaient pour le tenir au courant, heure par heure, de la marche du travail d'extraction.

Le jour de la Sainte-Barbe, il présidait un banquet champêtre auquel étaient conviés tous les mineurs travaillant sous ses ordres, leurs femmes et leurs enfants. C'était une lumineuse journée pour ces trimeurs accoutumés à la nuit, car la lumière ne leur venait pas seulement du soleil, elle venait aussi de la physionomie toujours joyeuse et de la parole pleine de rayonnante bonhomie du chef qui voyait toute chose en beau.

## II

Un jour, comme nous entrions chez lui, Adrien et moi, dans cette calme maison du 18 de la rue Royale, ma tante, venue à notre rencontre dans la cour, nous dit

— Vous allez trouver Ludovic couché, il a souf-



fert horriblement cette nuit d'un accès de goutte.

L'oncle Ludovic couché, l'oncle Ludovic souffrant, c'était invraisemblable ! Mais, en entendant nos pas dans l'escalier, et reconnaissant nos voix avant que nous soyons entrés dans sa chambre, il criait déjà gaiement :

— Eh ! les enfants ! approchez ! quelle joie de vous voir ! Embrassez-moi, mais attention ! ne touchez pas à ma pauvre patte qui m'a bêtement fait souffrir comme si j'étais un rentier désœuvré ayant du temps à perdre !... »

Puis, comme nous nous étions assis, auprès de son lit, il continua :

— Or, comme c'est une maladie de luxe, je la traite avec tous les égards qu'elle mérite et puisqu'elle me défend de bouger, je m'immobilise. En somme, tout bien considéré, c'est une bonne petite maladie car, sans elle, étant données mes occupations habituelles, je n'aurais jamais pris le temps de mettre de l'ordre dans une foule de paperasses qui peut-être eussent attendu éternellement le classement que je leur assigne aujourd'hui. Voyez la belle besogne que j'ai faite depuis ce matin, grâce à ma goutte ! »

En effet, son lit disparaissait sous un amoncellement de brochures, de lettres, de journaux. L'ordre qu'il apportait à toute chose était extraordinaire. Chacune des personnes avec lesquelles il avait été en correspondance avait son dossier, son casier spécial dans les grandes salles aux collections, et ses amis étaient étiquetés comme les pierres de ses sondages.

Il disait :

— Voici ce que m'écrivait un tel il y a trente,



quarante ans... » et il prenait un plaisir malicieux à remettre sous les yeux de ceux qui avaient manqué de franchise ou de suite dans les idées, la preuve écrite, indéniable de leur mauvaise foi ou de leur infidélité à leurs anciennes convictions. C'était pour lui un légitime moyen de défense et de plus, pour surmonter les obstacles, il avait cette force : la douceur ; cette énergie : la patience ; ce réconfort : l'espoir.

Comme Napoléon, il avait dans son ciel une étoile en laquelle il mettait toute sa confiance.

Il ne voulait pas qu'on le plaignît même dans ses plus cruelles épreuves telles que la mort de son fils aîné Charles qu'il aimait si tendrement ! Il se redressait sous le coup de la douleur qu'il gardait pour lui seul. Il voulait qu'on le crût, quoi qu'il arrivât, immuablement heureux.

Il lui était toujours arrivé des aventures amusantes et drôles. En chemin de fer, il causait avec tout le monde et, après une heure d'entretien, il avait un ami de plus. Il se plaisait à questionner les gens rencontrés par hasard, à se rendre compte de ce qu'on pensait de lui, gardant l'incognito pendant son interrogatoire, puis tout à coup, avec une bonhomie bouffonne, dévoilant sa personnalité pour le plaisir de voir la surprise ahurie de son interlocuteur.

Pour ceux qui ne le connaissaient que de nom et par ses travaux scientifiques, il était l'ingénieur Breton, mais pour tous ceux qui l'avaient approché, qui avaient senti la douce chaleur de son cœur affectueux, il était : « Ce bon Ludovic ! »

Ce bon Ludovic ! il allait et venait dans sa bonne ville d'adoption, ce Calais pour lequel il



avait quitté sa ville natale Hénin-Liétard. Il allait du port maritime au Musée, du Musée au bureau de vente, toujours en quête de curiosités à étudier, d'observations à noter. Il aimait à répandre son savoir à petites doses à ceux qui voulaient l'écouter, comme d'autres natures généreuses répandent leurs trésors en menue monnaie, et sa plus grande joie était de s'adresser à la jeunesse.

Tous les écoliers le connaissaient bien. Il les emmenait par bandes, garçonnet et fillette et, comme le bon Topffer dans sa Suisse, leur faisait faire des excursions instructives, à Hardinghen, à la Vallée heureuse, partout où il pouvait leur montrer des spécimens naturels à l'appui de ses théories.

Comme un Anacréon ou un Théocrite, il revenait de ces promenades aux champs, le chapeau de paille tout enguirlandé de fleurs dont les fillettes s'étaient fait une folle joie de l'orner. Il riait et disait en montrant tous ces jeunes visages :

— J'ai leur âge ! Ils m'ont appris beaucoup de choses aujourd'hui.

Ce bon Ludovic ! il se plongeait de plus en plus dans les profondeurs de la terre et le jour où il eut le mémorable bonheur d'être l'un des premiers à serrer la main à Blériot, lors de sa toute première traversée du détroit du Pas de Calais en aéroplane, il eut ce mot charmant :

— Permettez à la taupe de présenter ses félicitations à l'oiseau triomphant.

Tout en poursuivant ses recherches partout où une veine de charbon pouvait se laisser deviner dans le Calaisis, dans l'Artois, en Belgique, il ne perdait pas de vue le grand projet du tunnel sous-



marin et, tandis que les bâtiments de brique de Sangatte se détérioraient de plus en plus, ce rêve subsistait, toujours intact dans son esprit.

Il allait de temps en temps y faire une tournée, Il y avait laissé un gardien habitant la partie la moins endommagée et soignant des potées de géraniums et de fuchsias à l'abri des grandes murailles crevassées. L'immense cheminée auprès du puits profond se dressait fière et inutile.

Il espérait toujours la reprise de cet énorme travail et se sentait encore à même d'y apporter son concours, puisqu'il était convenu que l'âge n'avait pas de prise sur sa nature active et robuste. Il avait fait un voyage scientifique en Sibérie avec quelques collègues et y avait été très gravement malade, mais il en était revenu rétabli, plus jeune que jamais.

Ne devant plus faire de lointaines expéditions, il avait songé alors à s'installer définitivement dans un logis à lui et avait acheté une maison située quai du Rhin. Celle de la rue Royale, revendue, était convertie en cinéma.

Son nouveau bureau ouvrait sa large fenêtre sur le quai et pour sa femme, que la culture des fleurs passionnait, il avait une grande serre donnant sur un jardin.

Mais ce joli petit hôtel particulier, très suffisant pour les soins journaliers d'une vie simple, n'était pas assez vaste pour qu'il pût y placer ses innombrables collections. Il loua la maison attenante tout entière pour y loger ses pierres. Là encore, son esprit d'ordre organisa toute chose : à l'étage, quatre chambres ouvraient leurs portes sur le même palier. Chaque porte avait sa pancarte,



mines de ceci, mines de cela, l'une d'elles portait : Tunnel sous-marin.

La guerre éclata. Les rues et les places de Calais s'emplirent de malheureux réfugiés. Le bon bouillon réconfortant fut établi en permanence au foyer de Ludovic Breton. Sa marmite familiale devint une marmite de secours. La maison aux pierres devint un abri pour les affolés sans logis.

Il les réconfortait aussi moralement, leur disant :

— Nous aurons la victoire, c'est sûr et vous reverrez votre clocher

Et il songeait : après la guerre on fera enfin le tunnel et les deux grandes nations alliées se donneront la main, sous la mer.

Il croyait toujours à sa bonne étoile.

Mais il y a une fatalité contre laquelle personne ne peut lutter. Sa santé s'altéra peu à peu malgré les soins dévoués dont sa femme l'entourait. Il ne lui fut plus possible d'aller revoir sa chère ruine de Sangatte et, abandonnée, elle s'effrita de plus en plus, semant ses pierres dans l'herbe du promontoire. Cependant, la haute cheminée s'élevait toujours vers le ciel comme la colonne sacrée soutenant son inaltérable espérance.

Comme elle nous apparut lugubre, cette cheminée, le matin de juillet 1916 où nous allions, en carriole villageoise vers notre pauvre oncle que nous savions mourant !

On était en pleine guerre et la cheminée de Sangatte avait échappé aux atteintes des bombes ennemies, mais, comme si la nature se fût associée à la force brutale des hommes, la foudre l'avait frappée et elle était là, crevassée du haut en bas



d'une large lézarde, mais debout, telle qu'un soldat blessé, fidèle à son poste.

Tout s'harmonisait avec cette tristesse noire et trouble, un brouillard intense et sombre s'appesantissait sur la mer et sur les plaines désolées ; ce n'était plus la colonne d'espoir montant vers le ciel, c'était le ciel morne et lourd pesant sur elle comme sur une lamentable colonne mortuaire dont il cachait le sommet.

Quelques jours après, notre oncle Ludovic mourait et comme si sa cheminée de Sangatte eût senti que son ultime tâche était terminée, comme si elle n'eût pas voulu servir le rêve d'un autre ingénieur, elle s'était effondrée et gisait à terre, brisée en trois tronçons.

Et maintenant que la terre natale a repris son savant qui l'a tant étudiée, tant sondée, tant aimée, c'est encore, malgré tous leurs regrets, avec un sourire que ses amis évoquent sa mémoire et qu'ils répètent :

— Ce bon Ludovic !

C'est l'éloge funèbre qu'il eût choisi entre tous.





Le

vic

ter

boi

bor

on

pèr

L

du

sign



## VIII

# FRANCIS TATTEGRAIN AU CRAN POULET (PRÈS DU CAP GRIS-NEZ)

---

Les études sur nature. — Le cabaret Bedlé. — La Vierge des marins. — La mer ! — L'anachorète. — Le chat. — La vie primitive. — Le domestique amateur. — Le macchabée. — La courroie. — Le peintre Lepic. — L'énergie de l'artiste.

De temps en temps, vers l'automne, nous recevions un mot conçu à peu près en ces termes :

« Vieux copain !

« Je vais travailler de mon métier de peintre tel jour au Cran Poulet. Mettez tous les deux votre boîte à peindre sur votre dos et venez, ton Blanc-bonnet et toi, me retrouver. On piochera dur et on bouffera des vignots de ma récolte chez le père Bedlé. Allez, oust ! je vous attends. »

Le vieux copain, c'était Adrien et tous les gens du Nord savent que ton Blanc-bonnet, au village, signifie : « Ta femme. »



C'était une joie pour nous de répondre à ce cordial rendez-vous.

Nous grimpions dans la petite carriole de Charlemagne, le voiturier de Wissant, et arrêtions devant la rangée de petites maisons basses qui, comme les plantes poussant dans les endroits éventés, semblent craindre de s'aventurer trop haut et se serrent les unes contre les autres pour se prêter mutuellement leur abri et leur chaleur.

Ce hameau, qui s'appelle le *Cran aux œufs*, est situé tout en haut de la falaise et c'est le point terminus pour tout véhicule.

Nous prenions donc alors notre attirail de peintre et c'était à pied que se continuait l'excursion.

Une fois descendus sur la grève de galets, gros comme des œufs, d'où vient le nom de *Cran aux œufs*, après avoir sauté d'une roche à l'autre, nous apercevions, assis sur le penchant de la falaise, tout petit au milieu des gros blocs de grès abrupts, l'ami Tattegrain qui nous faisait de loin un signe de la main, joyeusement, palette en l'air.

Il était toujours vêtu comme les marins, d'une blouse de toile tannée d'un jaune d'amadou sur un gilet de laine bleu et, par les temps de pluie, il recouvrait le tout d'un long pardessus imperméable. Sa coiffure était, suivant le temps et la saison, le sorroi de cuir bouilli des pêcheurs boulonnais ou bien le chapeau de feutre qui n'avait plus de forme à force d'avoir été tiraillé de tous côtés, mouillé par les embruns et tourmenté par le vent du large.

Nous n'allions pas à lui afin de ne pas le déranger et nous cherchions, à notre tour, le motif qui



nous donnerait le plus de documents intéressants pour nos tableaux.

Ah ! les belles vagues ! comme elles se ruent contre les récifs de cette anse funeste qui se nomme : *le Tombeau des marins* ! Les belles vagues profondes, épaisses à cause de la pente très rapide, avec quelle rage elles fouillent les trous et rejailissent en écume pour recouvrir le dos des énormes pierres arrondies !

Ces pierres ont glissé du haut de la falaise. On voit encore, par l'empreinte qu'elles ont laissée, la place qu'elles occupaient avant les derniers éboulis. Celles qui restent encore accrochées sont rangées comme des soldats alignés et ressemblent à des personnages égyptiens, le terrain qu'elles retiennent et soutiennent leur faisant des mitres et des casques. Toute cette côte a un caractère sauvage qui inspira à Adrien ses tableaux : *les Danaïdes, le Déluge, l'Enigme* et à moi ma *Grande marée d'équinoxe*.

Francis Tattegrain les étudiait avec autant d'ardeur et de conscience que nous et y mettait des scènes de marins, pêcheurs de crabes ou ramasseurs d'épaves, gros temps, naufrages.

Après le travail, il dégringolait du haut de son promontoire et nous rejoignait sur le bord de la vague.

On s'acheminait alors dans la direction d'Audresselles dont on apercevait de loin les toits bâtis presque sur la plage, sur les bancs de rochers à moules.

Plus on avançait vers le sud, plus les galets étaient petits et rares et peu à peu, on arrivait dans une région sablonneuse.



Nous n'allions pas jusqu'à Audresselles, car à mi-chemin se trouvait le petit cabaret du père Bedlé dont le chien Finot accourait au-devant de nous, ayant flairé de loin des amis et des clients de son maître.

Il nous souhaitait la bienvenue en courant en rond autour de nous.

Le bon père Bedlé et sa femme, en entendant les jappements de Finot, venaient sur le seuil de leur porte et nous faisaient, eux aussi, des signes de bon accueil. Ils vivaient là, isolés, toute l'année devant la mer qui, à marée haute, battait le mur de leur petite cour en terrasse à laquelle on accédait par un roide escalier, fait avec des vieux bois, débris d'épaves.

Ce petit logis était éloigné de toute autre construction et les clients eussent été bien rares s'il n'y eût eu, pour les attirer, que les merveilles naturelles de cette côte sauvage et déchiquetée. Mais, depuis une vingtaine d'années, on y avait créé une autre attraction, comme on dit en termes de festivités. On comptait sur une merveille surnaturelle.

A cent mètres environ du cabaret Bedlé, une source tombant du haut de la falaise a eu la patiente opiniâtreté d'y creuser une mignonne grotte tapissée de mousses semblables à de longs cheveux verts dont les mèches pendantes se terminent par un filet d'eau.

Cette eau formant cascade s'est de tout temps appelée : la *Fontaine Notre-Dame*. Elle est pétrifiante et le nom qu'elle porte lui a fait une réputation d'eau miraculeuse. C'est pourquoi la famille Hamain y a fait placer une statue de la Sainte



Vierge de Lourdes. Le deuxième dimanche du mois d'août, on y fait un pèlerinage.

Francis Tattegrain a rêvé devant cette madone. Malgré la banalité de l'effigie blanche à la ceinture bleue que l'on voit partout, il y a adapté la poésie qu'il avait dans l'esprit. Il a voulu reproduire sur la toile, avec une exactitude scrupuleuse, cette petite grotte abritant la Vierge des marins et les pierres moussues qui l'entourent.

Il s'est attendri sur les petits bouts de bougies que les croyants y ont allumés, et qui ont laissé couler leurs larmes opaques et blanches comme de l'écume sur les galets qui leur servent de chandeliers. Il a lu, sur les cailloux posés en ex-voto aux pieds de Marie, des vœux griffonnés par des mains naïves et convaincues et cette espérance a touché son cœur d'homme tendre et bon.

Ayant vu un jour ce motif par un temps sombre et triste, il a imaginé une scène tragique : des marins ont trouvé un cadavre de naufragé au long de la plage et sont venus le déposer en face de la Sainte Vierge. Un prêtre, debout, lui présente le mort avant de l'ensevelir.

Francis nous a raconté qu'ayant voulu faire de ce motif, pour ce tableau, une étude très poussée, il l'avait préparée sur nature avec l'intention de la reprendre quelques semaines plus tard. Quand il revint et se remit à la place qu'il avait marquée par une entaille dans un rocher, il fut tout étonné de se trouver à un mètre plus bas que le mois précédent, ce qui changeait toutes ses lignes de perspective et tout son premier plan. Une grande marée, survenue depuis, avait ainsi abaissé le niveau du sol en enlevant une épaisse couche de



sable. Il dut terminer debout l'étude qu'il avait commencée assis sur son pliant.

Chez Bedlé, on s'attablait dans une toute petite salle attenante au cabaret. On en laissait la porte ouverte afin d'avoir la vue de la mer.

Les jours de grande marée, quand elle était particulièrement belle, il avait des explosions de regret en songeant aux amis absents. A chaque vague qui s'effondrait en échevelant son écume, il s'écriait :

— Montholon ! mon brave Tholon, toi si enthousiaste de la belle et grande nature, que dirais-tu si tu étais ici ! Et toi, Chigot, bon luron, bonne fourchette, tu en perdrais le boire et le manger !

Puis parfois, avec un ton plus grave :

— C'est à faire sortir Lepic de son tombeau !

La mer ! combien il l'aimait, ce brave Francis ! Là, dans ce milieu maritime, il se sentait dans son élément. Il aimait la simplicité de la vie au point de ressembler à ces anachorètes dont parlent les légendes sacrées et qui ne veulent vivre que des produits naturels que la Providence leur offre. Nous apportions des boîtes de conserves, pâtés et confitures, il n'en voulait pas manger. Son menu se composait uniquement des crabes du père Bedlé et des vignots que lui-même avait cueillis sur les rochers. Il s'y connaissait en crabes et savourait surtout ceux qu'on nomme : *plats-pieds*.

A le voir avec sa longue barbe rousse, la tête rasée en brosse, se nourrissant de coquillages et de pain gris, on songeait à ces moines du moyen âge qui trouvaient une jouissance morale dans la privation volontaire des biens superflus. Il sacrifiait à son art comme ces religieux sacrifiaient à



Dieu. Ce qu'il y avait de très spécial dans son caractère c'est qu'à cette austérité il mêlait une gaieté et une drôlerie souvent rabelaisienne et basée sur une profonde érudition, car il avait fait de très sérieuses et brillantes études et était d'une famille aisée. Il était docteur en droit et continuait à s'instruire, car, avant de commencer un tableau d'histoire, il lisait les écrits de l'époque et passait parfois une partie de ses nuits, plongé dans de vénérables et poudreux bouquins.

Les sujets maritimes étaient ceux qui le passionnaient le plus. Quand il parlait de la mer, ses petits yeux gris-bleu s'animaient d'une lueur spéciale. Il se rappelait sa joie le jour où, vers l'âge de douze ans, il avait couché pour la première fois dans le chalet de Berck que ses parents venaient d'acheter. Il racontait :

— Quand le matin, à mon réveil, j'ai entendu le bruit de la vague, quand j'ai senti que la mer venait vers moi en chantant, il m'a semblé que non seulement la maison qui m'abritait était à moi, mais que j'étais le propriétaire de toute cette eau mélodieuse que j'apercevais de mon lit et qui s'étendait au diable jusqu'à l'horizon, ce fut l'une des plus fières sensations de toute ma vie ! »

A propos de son cher Berck, il avait des histoires telles que celle-ci :

— Je n'aime pas les menus banals et mon rêve a toujours été de manger du chat, mais mon Blanc-bonnet ne veut pas en entendre parler. Un jour que j'en avais tué un qui rôdait comme un tigre féroce dans ma garenne, dévorant mes laperreaux, je donnai ordre à mon garde-chasse de lui couper la tête et les pattes et de le dépouiller com-



plètement. Le soir, je dis à ma femme : « Voici un lapin que mon coup de fusil avait tellement abîmé que j'ai dû le faire écorcher. Je le mangerai demain soir. » Le lendemain, je vais, comme d'habitude à mon atelier des dunes et je travaille toute la journée. En revenant, je me répétais, tout joyeux « Ce soir, je vais manger mon chat ! »

J'arrive chez moi et j'y trouve mon neveu et ma nièce nouveaux mariés et ma femme me raconte :

— Ils sont arrivés ce midi, à l'improviste, et je n'avais que peu de chose à leur offrir... Heureusement, ton lapin d'hier est venu bien à propos, il était excellent !

Je m'écriai :

— Malheureux ! Vous avez mangé mon chat !

Quelle déconvenue ! mon coup si ingénieusement préparé était raté ! »

Le vieux ménage Bedlé écoutait ces récits et en riait avec nous. Ces braves gens avaient pour « Monsieur Francis » une véritable amitié.

Lorsqu'il était à Paris, ils avaient ordre de le prévenir toutes les fois qu'il arrivait sur la côte quelque chose de particulier. Si une grande marée s'annonçait terrible, si une épave de bateau importante était venue échouer sur la grève, ils allaient au cap Gris-Nez lui lancer une dépêche et Francis prenait le premier train et arrivait haletant. Il était toujours prêt quand il s'agissait d'aller vers la mer, mais, quand il devait retourner à Paris, il nous écrivait de Berck :

« Il va falloir reprendre les affûtiaux de ville, zut et regrets ! coquine de redingote ! »

Chez Bedlé, c'était la vie primitive qu'il retrou-



vait avec joie. Il avait fait parfois de bonnes blagues à ces gens naïfs.

Un jour, il arriva chez eux avec un jeune homme et leur dit :

— Cette fois, j'ai amené mon « domestique ».

Ce serviteur était plein de zèle. Il cira les bottes de son patron et alla puiser l'eau nécessaire à la toilette. Il n'y avait qu'une chambre de voyageur chez Bedlé. On arrangea deux lits, pour le maître et le domestique. Une seule cuvette leur servit à tous deux.

Beaucoup plus tard, les cabaretiers apprirent que le serviteur était le fils de M. de Rothschild et que le jeune richissime ne s'était jamais aussi bien amusé.

Il y avait dans le caractère de Francis, à côté de ce goût de la plaisanterie et peut-être par besoin de contraste, une attirance vers les choses terribles et macabres qu'il exprima avec une singulière âpreté dans certains de ses tableaux tels que : *Louis XIV aux dunes, les Bouches inutiles, Sauvetage en pleine mer, l'Epave, Nos hommes sont perdus! les Deuillants, Saint-Quentin pris d'assaut...*, etc.

Il aimait et recherchait tout ce qui émeut fortement de quelque façon que ce soit.

Un jour, en sortant de chez Bedlé, alors que nous descendions ensemble sur la plage, éblouis de soleil et fouettés de grand vent, il nous dit :

— J'ai fait une découverte ce matin. J'ai trouvé un macchabée qui a au moins cent ans de vieux ; c'est admirable ce qu'il est dépouillé et propre, on dirait de l'ivoire, venez le voir.

— Ah ! non ! dit Adrien, j'aime mieux regarder la mer et le ciel.



— Et vous? me demanda Francis.

— Moi? j'y vais avec vous.

Il me guida vers la falaise dont un récent éboulis de sable avait découvert la base et me montra un squelette absolument intact, étendu de son long, les deux bras allongés dans la même direction que le corps.

— Vous voyez, dit Francis, c'est un noyé sans doute que l'on a enterré soigneusement mais sans cercueil à même le sable, il y a bien longtemps. Des éboulements ont dû le recouvrir entièrement et il a eu à supporter un poids de terrain considérable dont la poussée, peu à peu, a déplacé sa mâchoire : les dents du haut ne rencontrent plus celles du bas, mais regardez, c'est touchant, elles y sont toutes et si blanches ! Il était jeune, ce pauvre diable, il était grand, et quel beau front ! Quelle magnifique arcade sourcilière ! Il était d'une belle race !

Tout en parlant ainsi, autant en savant naturaliste qu'en peintre, Francis s'était agenouillé dans le sable sec. Il resta ainsi quelques instants, rêveur. Il se taisait mais je sentais que lui dont la passion artistique était de rechercher les vieilles histoires dans les vieux bouquins, était en train de lire, dans la nature même, un drame qui le remuait.

Il s'attachait à tout ce qu'il avait étudié et disait : « Quand j'ai approfondi une époque, je me figure que je l'ai vécue. »

Jamais peintre d'histoire ne fut plus sincère ni plus consciencieux. Quand il concevait un sujet ayant trait à la vieille France, il se plongeait dans les écrits du temps.

Lorsqu'il exposa son grand tableau (maintenant



placé à l'Hôtel de Ville de Paris) *l'Entrée de Louis XI*, mon père lui dit :

— Mon cher, on dirait que vous avez assisté vous-même à cette fête du quinzième siècle. Ce peuple en liesse, ces petites sirènes naïves et frêles dans leur étroite cuve, cette rue pavoisée, ce ciel joyeux qui est bien un ciel de dimanche d'alors, tout cela semble avoir été vu non seulement par votre imagination, mais par vos yeux. Vous avez rajeuni la peinture d'histoire parce que vous aimez ce que vous peignez. »

Cette sorte de tendresse pour tout ce qui touchait à son travail s'étendait aux moindres choses de sa vie laborieuse, aux moindres outils dont il se servait journellement. Voici, à ce sujet encore, un trait typique :

A l'époque où il préparait son tableau des *Ramasseurs d'épaves*, comme, un jour, le temps était resté couvert en sorte que l'effet de son motif ne s'était pas modifié au cours de la journée, il ne bougea pas de sa place de sept heures du matin à six heures du soir. Il était assis au penchant de la falaise, sur l'herbe, mais ayant eu soin, pour en éviter l'humidité, d'y mettre, comme isolant, un petit morceau de toile caoutchoutée de quarante centimètres carrés qu'il emportait toujours avec lui. Il grignotait de temps à autre, une croûte de pain tirée de sa poche, sans s'inquiéter de l'heure qu'il était.

Pendant ce temps, comme nous parcourions la falaise, Adrien et moi, à la recherche du motif et que nous suivions un étroit sentier frayé plus par les lapins de garenne que par les humains, je trouvai une longue courroie de cuir jaune à boucle de cuivre et je la ramassai.



Revenus les premiers chez Bedlé, nous y attendions Francis pour souper avec lui. J'avais déposé la courroie sur la table.

En entrant, Francis nous embrassa puis, aussitôt, il aperçut l'objet et leva les deux bras en l'air :

— Ma courroie ! Ma chère courroie ! Ma bien-aimée courroie ! Celle qui travaille avec moi depuis tant d'années, celle qui maintient ensemble ma boîte, ma toile et mon chevalet ! Qui de vous l'a retrouvée ?

— C'est moi ! dis-je en riant.

— O merci ! Je l'ai tant cherchée ! j'en faisais mon deuil, je croyais l'avoir perdue sur la plage et je me disais : « La mer me l'aura volée à marée haute pour me faire une mauvaise blague ! » Ah ! ma petite dame Virginie il faut marquer d'un souvenir cet événement : vous allez prendre la plume du papa Bedlé et vous allez écrire sur cette courroie la date d'aujourd'hui, l'heure exacte et l'endroit précis où vous avez fait cette trouvaille, minute bénie ! Et vous allez signer. Ma courroie sera encore doublée de valeur à mes yeux. J'aime à m'entourer d'objets qui me rappellent les bonnes heures et les bons amis. J'en ai aussi de ce genre qui me viennent de Lepic, ce peintre à la patte d'enfer qui fut mon premier maître et qui m'encouragea par sa confiance optimiste. Je travaillais avec lui sur la plage et j'admirais son habileté étourdissante. Après la séance, pour se délasser, on s'amusait à dire et à faire des bêtises. Un jour, pour répondre au désir fantaisiste de deux jolies Parisiennes, Lepic leur peignit des marines avec bateaux sur la plante de leurs pieds nus. Cela



les chatouillait, elles riaient et criaient ! Les peintres restent gosses toute leur vie ! »

\*  
\* \*

La dernière fois que nous vîmes Francis Tattegrain au Cran Poulet, il était déjà souffrant.

— Je suis un hypertendu, nous disait-il. Mes médecins me traitent par l'électricité et me font des tas de recommandations. Ils me prescrivent des régimes impossibles à suivre, par exemple, le régime du repos. Ils me permettraient encore de peindre en robe de chambre et en pantoufles dans un atelier bien chauffé, mais ils me défendent de travailler dehors. Ah ! ce que je les envoie promener, eux et leurs drogues, quand ils me font de pareilles ordonnances ! Tout de même, je veux bien leur obéir jusqu'à un certain point. Ils m'ont dit : « Évitez le grand vent. » Alors, voici ce que j'ai inventé.

Il ouvrit un petit parapluie de soie noire n'ayant pas plus de quarante centimètres d'envergure avec un long manche, car c'était un parapluie ordinaire qu'il avait fait rapetisser. Il nous dit en le mettant devant sa figure :

— Vous voyez, avec cela, j'arrête le vent. »

Qu'auraient dit les médecins d'une telle interprétation de leurs conseils !

Francis savait bien que l'artério-sclérose dont il souffrait lui jouerait un jour un mauvais tour, mais il tenait avant tout à ce que rien n'entravât son travail et il avait raison. Le malade inactif passe tout son temps à s'étudier, à s'observer, il se tâte le pouls quinze fois par jour, il prend sa tem-



pérature, s'inquiète du moindre signe légèrement anormal, éprouve mille malaises dus surtout à son imagination chagrine.

On dit souvent d'un homme mort prématurément : « Il a succombé à l'excès de travail. » De beaucoup d'autres on pourrait dire : « Il a été victime de l'inertie inquiète, il a perdu la vie de peur de la perdre. »

Le travail qui nous passionne nous reconforte, nous soutient et qui sait ? peut-être prolonge-t-il notre vie par la préoccupation de la bien remplir jusqu'au bout.

Francis avait cette volonté superbe.





## IX

# SON CHALET ET SES ATELIERS DE BERCK

---

La famille de Francis. — L'atelier du chalet. — Le garde-chasse. — Les voraces victimes. — L'atelier de la dune. — Le frugal déjeuner. — Les modèles des *Bouches inutiles*. — Le bonheur de créer.

Je me rappelle avec plaisir une journée que nous passâmes à Berck, accompagnés de nos fillettes Louise et Adrienne et de notre ami le peintre vosgien Henri Rovel.

Francis Tattegrain nous reçut dans son chalet, 28, rue de l'Entonnoir, qui lui venait de ses parents et dont j'ai parlé au chapitre précédent. Il nous y présenta le père et la mère de sa femme, M. et Mme Doudement. Le père faisait de la peinture et était l'élève de son gendre, mais l'interminable plage de Berck, grandiose par son immensité, rien que du sable et de l'eau à l'infini, qui inspirait à Francis de tragiques scènes de naufrages, servait de fond dans les tableaux de son beau-père à de mondaines baigneuses en costume de bain. Francis nous disait tout bas :



— Faites un petit compliment à papa Doude-ment sur son tableau, c'est un si excellent homme et il sera si content !... Mais pas trop car il voudrait l'envoyer au Salon... Un petit mot d'encouragement, rien que pour entretenir son illusion sur son avenir qui fait tout son bonheur, l'illusion sur l'avenir, c'est nécessaire aux vieux. »

Mme Francis, le gentil Blanc-bonnet, avait le visage calme et doux d'une madone comme on en voit dans les niches arrondies des églises bretonnes. Ils avaient deux filles, Thérèse et Jeanne, que leur père appelait : « *Ma demoisellerie* », et un fils, Robert, qu'il nommait : « *Mon mousse*. » Ils étaient à peu près de l'âge de nos fillettes et leur firent gentiment les honneurs de tout ce qui pouvait les intéresser. C'était, en petit, ce qu'on appelle le tour du propriétaire.

L'intérieur était soigné, bien en ordre, on sentait que la dame de la maison avait l'œil à tout et tenait à une scrupuleuse observation des lois familiales établies, lois immuables, peut-être un peu austères parfois, rappelant celles des couvents.

Francis nous montra son atelier, une pièce énorme très encombrée par un peloton de hauts chevalets supportant des toiles en train, appuyées les unes sur les autres et des tables massives débordantes de paperasses sur lesquelles de gros livres s'échafaudaient. Aucune coquetterie dans la présentation des objets qui, cependant, avaient presque tous de la valeur, vases anciens, cuivres, étains, bibelots, armes de toutes les armées et de toutes les époques, posés ou accrochés comme au hasard.

Tout d'abord, en entrant, on avait l'œil attiré



par une grande pancarte blanche portant ces mots :

« *On ne moisit pas ici.* »

Et plus loin, deuxième pancarte :

« *Le temps, c'est de l'argent.* »

Puis encore :

« *Seules les dames patronnesses de l'Hospice de vieillards de Berck ont le droit de prendre un siège.* »

Ensuite une flèche avec ces mots : « *Par ici la sortie.* »

Et ce même mot : « *Sortie* » en grosses lettres sur la porte du fond.

Voici l'explication de la troisième de ces pancartes : Francis s'occupait activement de l'Hospice dont il était l'un des fondateurs. Tous les ans, il organisait une loterie en sa faveur et tous les pauvres vieux hospitalisés, hommes et femmes, étaient ses amis. Il s'était donné à tâche de faire le portrait demi-nature, en peinture à l'huile, de chaque nouvel entrant dans cet établissement. Il nous montra quelques-unes de ces bonnes têtes rustiques et puis des études faites pour ses tableaux, bateaux, personnages morts ou vivants, épaves, poissons, oiseaux de mer, phoques, têtes de rois de France..., etc..., disant :

— Je ne montre jamais rien aux profanes mais vous, c'est vous. »

Piocheur obstiné et infatigable, une seule chose parvenait à l'intéresser en dehors de sa peinture, c'était d'astiquer, au moyen d'une brosse d'acier, les vieilles armes, lances, sabres, épées, fusils, arbalètes dont il avait une belle collection.

Après le déjeuner, il nous conduisit à son atelier de la dune et, chemin faisant, voulut nous présenter



son garde-chasse Fouté, qui habitait une petite maison basse entourée d'osiers gris.

— Voici Fouté, dit : le Rouquin, homme magnifique comme vous voyez, qui m'a souvent servi de modèle. Je le mets à toutes sauces et il en a savouré de drôles : pour mes *Cassellois* et pour mon *Passage du gué d'Étaples* où il avait l'honneur de jouer un rôle important, je l'ai fait asperger de boue liquide, ainsi que ses compagnons d'épreuve, au moyen d'une pompe à incendie. C'est épatant ce que ça faisait bien ! Ils en avaient jusque dans les yeux ! »

On dit parfois à la campagne : « Tel maître, tel valet. » On pourrait dire aussi : « Tel chasseur, tel garde-chasse. » Dès l'abord, en voyant celui-là, on comprenait tout de suite que son maître le traitait de façon cordiale et sans manières, en camarade.

A notre arrivée devant son logis, le brave homme se planta en face de nous et nous dévisagea :

— Comme ça, vous v'nez voir l'installation d'monsieur Francis ? C'est monsieur Demont, le peintre que Monsieur m'a parlé de lui bien souvent ? Et vous, madame, vous êtes sa petite femme gentille qui fait aussi des beaux tableaux ?... et monsieur qui est avec vous...

Alors, regardant Henri Rovel :

— Ah ça ! par exemple, madame, faut pas demander qui c'est ! C'est votre frère et il vous ressemble joliment ! C'est tout à fait la même couleur des yeux bleus ! »

Rovel s'amusa de cette erreur et répondit :

— C'est extraordinaire comme vous êtes physionomiste ! Ma sœur et moi sommes ravis de ce que vous ayez si bien deviné ! »



Le bonhomme tout fier affirma :

— Ah ! mais, quand on est garde, c'est qu'on a le coup d'œil ! »

Il prit son fusil à l'épaule (on ne sait jamais... il peut toujours vous partir quelque chose) et nous accompagna jusqu'à l'atelier. Francis, vrai marquis de Carabas, avait là cent hectares de dunes. Chaque année, nous faisons avec lui des échanges de plantations : il nous envoyait des bois-blancs de Berck au feuillage argenté et nous lui adressions des sureaux de Wissant.

Les bois-blancs ont prospéré chez nous, ils sont grands maintenant et nous les nommons *nos Tattegrain*.

En suivant le garde qui marchait d'un bon pas, nous arrivâmes à un endroit absolument dénudé, sable blanc, sans un buisson. Sur une éminence s'élevait un haut bâton au sommet duquel un *émouchet* mort (aigle du pays) pendait lamentablement. Il s'était pris les deux pattes au piège tendu par le garde. Ses deux ailes retombaient comme des draperies sur une colonne funèbre et sa tête au crâne plat allongeait vers le sol son horrible bec crochu.

Tout autour, disposés en rond sur le sable, d'autres victimes plus ou moins anciennes et d'espèces diverses d'émouchets et de hibous, achevaient de se décomposer sous l'ardeur du soleil, les uns encore emplumet, les autres à l'état de squelettes disparaissant à moitié dans le sable.

Le garde triomphant s'écria :

— Encore un qui n'déjeunera plus avec nos p'tits lapins ! »



Et comme, ayant détaché l'animal, il le plaçait à côté des autres, je lui dis :

— Pourquoi n'enterrez-vous pas vos victimes?

— Ah ! non ! pas si bête ! C'est l'odeur de la charogne qui attire les camarades.

Ce mot *camarades*, ce mot si doucement familier dans cette phrase devenait sinistre.

Tandis qu'il retendait son piège vide, je lui demandai :

— Vous retendez sans mettre d'appât?

— C'est pas la peine. Y n'y a pas d'arbres ici, rien qui *bique* dans les environs, un bâton planté ça fait perchoir, vous comprenez, ma p'tite dame, les oiseaux de proie viennent se poser dessus.

Rovel remarqua :

— Les bêtes sont comme les gens : il n'est pas toujours nécessaire de leur offrir un appât pour qu'ils fassent des bêtises... Il leur suffit de vouloir se jucher plus haut que tout le monde..

— Oh ! oh ! dit Francis, voilà de la philosophie ! Et savez-vous que ces bêtes qui sont en train de retourner en poussière comme tout ici-bas (les plus ambitieux comme les autres) m'ont beaucoup servi lorsque je préparais mon tableau : *Louis XIV aux dunes* ? C'est sur ces oiseaux et sur un pauvre cadavre de chien rencontré un jour sur la plage que j'ai étudié la façon dont le vent recouvre de sable ces tristes débris pour donner à mes victimes de la bataille des dunes leur aspect naturel et caractéristique... il y a des choses qu'on n'invente pas. »

Continuant à cheminer dans ces sables en évitant de mettre les pieds dans les trous de lapins, terriers parfois très profonds, nous parvînmes à



un endroit moins aride où Francis nous fit admirer la belle reprise de nos sureaux du Typhonium. Il les avait fait planter dans les parties les plus basses, les plus humides, en ayant soin, comme pour ses plantations de peupliers et de bois blancs, de faire creuser une tranchée entre chaque rangée, pour y retenir l'eau de la pluie.

Enfin, à quelque cent mètres se trouvait le terrain relativement plan où s'élevait, tout seul dans ce désert, son atelier des dunes (qu'il appelait la Rochelle) l'atelier qui lui était cher, où il était en intimité absolue avec son tableau et ses modèles, avec le soleil et la lune et où il n'avait pas besoin de mettre des pancartes préservatrices de sa tranquillité, car jamais personne ne venait le déranger dans cette sauvage solitude.

Cet atelier n'avait ni porte ni fenêtres. C'était comme une immense boîte carrée pleine de toutes parts et l'on se demandait comment il était possible d'y pénétrer.

Son système d'ouverture, en effet, n'était pas ordinaire : le mur formant façade, qui était tout en bois, s'abattait à volonté et, une fois aplati contre terre, servait de plancher pour le peintre et son chevalet supportant sa grande toile.

Le mécanisme était très curieux. C'était par un système de contrepoids, de câbles glissant sur des poulies comme pour les manœuvres maritimes. Les contrepoids étaient formés de pierres, de débris de lourds métaux et il y avait même, parmi ces derniers, un petit canon porte-amarre en bronze, hors d'usage.

Francis nous raconta qu'un jour il s'était trouvé suspendu au plafond, les mains crampon-



nées à une poutrelle, alors qu'il voulait remettre en action la roulette d'une poulie qui résistait. Il se trouvait seul et le haut tabouret sur lequel il était monté pour atteindre le plafond s'était renversé les quatre pieds en l'air. Il n'avait plus qu'une ressource : se laisser tomber comme font les acrobates. C'est ce qu'il fit mais en ayant soin de se balancer d'abord afin de prendre un grand élan, à la façon des singes, pour ne pas s'effondrer sur les pieds menaçants du tabouret.

— J'ai eu la frousse, pendant quelques instants disait-il, mais, toute difficulté vaincue, tout danger évité par adresse, laisse toujours un excellent souvenir. Se dire : « Je l'ai échappé belle ! » C'est une joie. Je ne voudrais pas ne pas avoir eu cette émotion. »

Lorsqu'il travaillait à son atelier de la dune, il y restait toute la journée. Sa femme mettait dans son sac de peintre une boîte de sardines, du pain et un pot de confiture, mais ce frugal déjeuner lui prenait encore trop de temps à son gré et il nous disait :

— Quand on peint, les soins qu'on est obligé de prendre de son corps exigeant, sont insupportables. Pour aller plus vite, je mélange sur la même tartine les sardines à l'huile et la gelée de groseille, cela fait un ragoût très original.

C'est dans cet atelier qu'en plein hiver il avait exécuté, entre autres grandes toiles, *les Bouches inutiles* du Salon de 1896. Il faisait poser ses modèles dans la neige et leur disait :

— Faites semblant de grelotter. »

Un vieux lui répondit :

— J'crois qu'j'ai ben la pauv'mine qu'y vous



faut, m'sieur Francis, parce que j'ai diablement froid ! »

Et le peintre se dépêchait de saisir les traits les plus caractéristiques de l'expression qu'il cherchait.

Les personnages de son tableau groupés dans un ravin, vieillards, femmes, enfants, *bouches inutiles*, mouraient de faim. Au premier plan, ces pauvres désespérés, dépeçaient un cadavre et se disputaient pour en dévorer les lambeaux. Une fillette mangeait sa chaussure de cuir.

Francis dit à un gamin qui posait pour l'un de ces misérables :

— Fais semblant de souffrir de la faim. »

Le gosse lui découvrit ses belles dents blanches en ouvrant démesurément la bouche.

— Non ! Ce n'est pas ça ! Tu dois avoir l'air de te tordre de douleur.

Le modèle essayait d'obéir, mais ce n'était pas encore l'expression voulue.

Alors Francis eut une idée : il appliqua sur le ventre du patient un sinapisme de Rigollot. Le résultat fut ce qu'il espérait et il criait au gamin qui, cette fois, se tordait :

— C'est très bien ! Tu y es ! Résiste ! Résiste encore, encore une minute ! »

Ceux qui ne sont pas artistes ne peuvent comprendre ce qu'éprouve le peintre dans les moments où il se sent comme transporté par la passion d'exprimer son idée.

Se sentir loin du monde, oublier complètement que le monde existe, vivre dans le songe que l'on s'est forgé de toutes pièces, ce songe fût-il même un cauchemar ; ne plus attacher aucune impor-



tance aux choses matérielles de l'existence, ne plus avoir qu'un but : bien rendre ce que l'on a senti, ce que l'on a entrevu dans son imagination, tendresse, souffrance, joie ou douleur ; engloutir une sardine à la confiture écrasée sur une croûte de pain, distraitement, en regardant, inquiet, vibrant, le morceau de peinture que l'on vient d'ébaucher, voir la qualité qui discrètement s'annonce (quelle douceur !) et le défaut qui hurle (quelle révolte !) ; sauter sur sa palette et, plein d'une colère sacrée, annuler d'un coup de brosse, rageur comme un coup d'épée, la fausse ligne ou la fausse note de couleur, c'est à la fois la torture et la joie suprême pour l'artiste, c'est la vie.





## X

### SA MAISON DE SENLIS

---

Le reposoir fleuri. — La douce madone. — Le travailleur opiniâtre. — Le retour au logis. — Les mondains et les *cipaux*. — Les débuts du peintre. — Pochades au Salon. — Le tour du propriétaire. — Sylvanectum.

Nos fillettes, Louise et Adrienne, sympathisaient beaucoup avec celles de Francis Tattegrain, Thérèse et Jeanne. Lors de l'un de nos séjours à Paris, au printemps de 1903, il les invita à passer quelques jours à Senlis, dans l'exquise maison, 26, rue Bellon, dont la construction est antérieure à 1660 et qui fut acquise en 1776 par M. de Clastres (de la garde ordinaire du Roi), bisaïeul des Tattegrain Francis et George.

Cet ancien logis n'était pas la maison de naissance de Francis. C'est la ville de Péronne (où son père était président du tribunal civil) qui a le droit de s'enorgueillir d'avoir vu naître, le 11 octobre 1852, le peintre si intense et si expressif des drames de la mer et des grands faits de l'histoire de France.

Cette maison de Senlis qu'habitent encore sa



veuve et sa plus jeune fille Jeanne, a sa principale façade donnant sur le plus charmant des jardins de province, un de ces jardins dont les bancs verts ombragés d'arbustes et de plantes grim-pantes, invitent aux douces lectures et aux calmes travaux, les petits ronds du soleil tamisé par les feuillages mouvants se jouant gaiement sur le livre ou sur la broderie.

Ce qui nous charma tout d'abord en pénétrant dans ce petit paradis intime où nous venions retrouver nos filles en juin 1903, ce fut, au milieu d'un buisson de rosiers fleuris, la statuette toute blanche du petit joueur de flûte antique, celui qui, jambes croisées, dans une attitude si pleine de gracieuse aisance, semble moduler, sur son primitif instrument, le bonheur recueilli des familles unies et accompagner les chants qui entourent les nids de la fauvette et du loriot. Près de ce charmeur, au pied de son socle, les quatre jeunes filles jouaient aux petits jeux. Elles se précipitèrent pour nous embrasser et Mme Francis, occupée à des travaux d'aiguille, nous fit asseoir près d'elle.

Lui, Tattegrain, l'infatigable travailleur, était à Paris, en train de faire des études pour une composition importante, commande de l'État : *la Distribution des récompenses à l'Exposition universelle de 1900*.

Notre conversation avec sa femme roula sur les menus faits de cette vie d'artiste partagée entre les obligations de Paris et la libre existence, laborieuse toujours, dans les sables de Berck.

— Ici, disait-elle, cette maison de Senlis, ce devrait être pour Francis le reposoir, mais il n'a guère le temps d'en jouir, il part dès le matin



travailler à Paris et ne rentre que pour souper le soir. »

Étant dans ce jardin, on apercevait, émergeant des frondaisons fleuries, la flèche de la cathédrale et les deux clochers de l'ancienne église Saint-Pierre, convertie en marché et toute proche.

Le son des cloches se mêlait au chant des oiseaux.

Ce mot : *reposoir*, prononcé par cette douce mère de famille qui, comme je l'ai dit, ressemblait à une madone de chapelle, rendait merveilleusement le caractère de ce logis, en évoquant ces autels fleuris en plein air et tout étoilés de cierges allumés où, à la campagne, la procession de la Fête-Dieu fait halte.

Tout en causant, elle ne perdait pas de vue ses préoccupations maternelles. Se tournant vers le groupe des fillettes qui jouaient à *Pigeon vole!* ou au *Furet du bois, mesdames*, elle dit à Thérèse :

— Va voir si ton frère travaille.

Robert avait alors environ seize ans. Thérèse courut à la maison et revint disant :

— Robert est en train de lire.

— Et... que lit-il?

— Je ne sais pas.

— Va voir.

Thérèse courut de nouveau et le renseignement fut :

— Il lit *les Petites filles modèles* de Mme de Ségur. »

Dans la crainte des lectures pernicieuses, la jeunesse adolescente de cette maison en était encore à la Bibliothèque rose et n'avait pas la permission de lire les journaux car, dans les jour-



naux, il peut se trouver des faits divers et des feuilletons inconvenants.

Vers le soir, Francis revint de Paris et l'on entra dans la maison. Il s'affala, les coudes sur la table en proférant un : « Han ! » de satisfaction, le « Han ! » que poussent les travailleurs fatigués, éreintés, fourbus, heureux de retrouver le foyer, la table, la chaise, la femme, les enfants, tout ce qui fait le charme reposant des habitudes familiales.

Et puis, il dit :

— Ah ! ce Paris ! Ce qu'il y fait chaud et poussiéreux et sans air et sans vent ! Ce que tout y est compliqué, bruyant, banal ! L'omnibus, les fiacres, la foule, quelle scie ! Tout de même, aujourd'hui, je n'ai pas fait poser des habits noirs ni des belles dames avec qui il faut causer de choses superficielles et faire la grimace d'un sourire aimable pendant qu'on se donne du mal tout plein et qu'intérieurement on rage en accusant la nature entière de ce que ça ne vient pas comme on voudrait. Je ne suis pas venu au monde pour peindre des habits à queue de pie, des chapeaux en tuyaux de poêle et des Parisiennes emplumées comme le sire de Framboisi. Je n'aurais pas dû accepter cette commande officielle. Enfin, aujourd'hui, je n'ai pas à me plaindre, car j'ai fait poser deux *cipaux* que je mets dans un coin de ma toile (c'est ainsi qu'il désignait les sergents de ville) ; je leur ai dit : « Faites pas attention à moi. J'suis pas un photographe, je ne vais pas vous dire : « Regardez-moi et souriez. » Figurez-vous que vous assistez à la grrrrande cérémonie de la distribution des récompenses de la grrrrrandissime Expo-



sition universelle. C'est à cette solennité mémorable que je vous fais l'insigne honneur de vous faire figurer dans mon tableau. » Alors, la préoccupation de bien remplir ce rôle plein de dignité leur a fait prendre une pose tellement roide qu'ils me faisaient penser aux soldats de bois peints à l'huile de mon enfance. J'étais tout déconfit avant de commencer et une autre idée m'est venue. Je leur ai dit : « Eh bien, non ! ne vous figurez rien du tout, causez tous les deux comme si je n'étais pas là, ne pensez pas à la manière de placer vos mains et vos pieds, racontez-vous vos petites affaires. » Tout d'abord, ils avaient l'air tout bêtes, car quand on vous dit : « Causez, » c'est réglé, on ne trouve rien à se dire, et puis, peu à peu, ils ont oublié qu'ils posaient, je leur ai conté des blagues et ça a marché pas mal pour mon tableau. Mais c'est égal, j'aime mieux faire poser les pêcheurs de crabes du Gris-Nez et du Cran-aux-œufs ! »

Il aimait à s'entretenir avec les simples et cependant il avait eu une instruction très complète et très raffinée chez ses parents par les leçons particulières d'excellents professeurs. L'amour du dessin était inné en lui et, tout de suite, il en avait fait sérieusement avec cette consciencieuse recherche qui était l'un des caractères de son talent.

Il avait étudié les procédés de l'eau-forte et en faisait déjà alors qu'il préparait son baccalauréat. Lorsque ses parents l'envoyèrent à Paris pour y faire ses hautes études, il entra dans un atelier de peinture, chez Julian, et travaillait son droit... pendant les quarts d'heure de repos.



Menant de front tous ses travaux, il passa quand même brillamment ses examens et fut reçu docteur en droit.

Comme il nous racontait ses impressions de jeunesse, cette lutte entre la passion de l'art et le sentiment du devoir, Adrien en riant lui dit :

— Ce que tu me dis me rappelle un mot qu'en semblable circonstance j'ai dit à mon professeur de jurisprudence qui me reprochait mon peu d'assiduité aux cours :

— Le droit, pour moi, c'est l'agrément ; mais le travail sérieux, c'est la peinture. Mon professeur se mit à rire disant : « C'est la première fois que j'entends un étudiant considérer le droit comme un agrément ! »

Francis poursuivit :

— Ce qui m'a décidé à m'adonner complètement à la peinture ce fut, en 1876, ma rencontre à Berck avec le comte Lepic qui travaillait sur la plage en plein vent et qui, comme je vous l'ai dit bien souvent, m'émerveillait. Il fut mon premier maître. C'est avec lui que j'ai gâché mes premiers jolis petits panneaux de bois. Je me donnais un mal de chien, mais il m'encourageait et me donnait confiance. Je lui en suis bien reconnaissant car, la confiance, c'est la moitié de la réussite. Parfois, quand ma pauvre petite étude était presque finie, un coup de vent subit la remplissait de sable et celle de Lepic du même coup, mais, sans se déconcerter, il disait : « N'y touche pas, malheureux ! En rentrant chez toi, tu n'auras qu'à pomper vigoureusement sur ta peinture, le sable coulera avec l'eau, cela m'est arrivé cent



fois ! » J'avais fini mes humanités, comme on dit, je fis alors mes *humanités picturales*, c'est-à-dire mes études de l'être humain avec les excellents maîtres Jules Lefebvre et Gustave Boulanger qui m'ont appris la belle conscience du peintre, la sévérité pour soi-même et l'orthographe de l'art. »

La belle conscience du peintre, cette qualité devenue si rare de nos jours, il l'avait au plus haut degré. Quelques jours avant, exactement le 7 juin, dans l'après-midi, nous l'avions rencontré au Salon, très affairé, faisant rapidement des pochades, des notations de couleurs d'après la foule des visiteurs dans une petite boîte à pouce dissimulée dans le revers de son vaste pardessus.

Il nous dit :

— J'étudie les enfilades des salles et leur atmosphère de poussière et j'observe les tons des toilettes des belles dames qui s'harmonisent le mieux avec ce fond. Il y avait tout à l'heure un chapeau bleu qui faisait mon bonheur, mais, pendant que je le pinçais en toute hâte, un grand imbécile est venu l'entraîner dans une autre salle, j'ai juré un coup ! Je pioche à la dérobée comme si je commettais une mauvaise action. Comme je suis au mieux avec les gardiens du Salon, j'ai obtenu de l'un d'eux qu'il amène une échelle roulante près de l'une des portes qui s'ouvrent sur le pourtour, je grimpe et du haut de mon perchoir, je vois mon motif au-dessus de la foule, je domine tout et personne ne me regarde, on me prend sans doute pour un ouvrier tapissier en train d'arranger une tenture. »

Se rapportant à cette journée tandis que ce soir



de Senlis nous soupions ensemble dans la salle donnant sur le jardin, il nous disait combien ces rapides pochades d'ensemble lui avaient servi et, à tout instant, revenaient des paroles de gratitude pour les peintres qui s'étaient intéressés à ses premiers travaux :

— C'est le papa Breton, disait-il, qui a attiré surtout mon attention sur ces questions d'atmosphère, je me rappelle souvent ses paroles : avant tout, observez les valeurs, non seulement les clairs et les foncés, mais les chauds et les froids et puis, de l'air, de l'air toujours, mettez bien vos personnages dans l'air ; sans air il n'y a que des couleurs sans harmonie et l'harmonie en peinture, comme en musique et en poésie, c'est tout. »

A ce propos, nous répétions à Francis ce que mon père nous avait dit souvent au sujet de ses envois au Salon : « Ce que j'aime dans Tattegrain c'est la sincérité et la candeur de son exécution. Il est à la fois érudit et naïf. Lorsqu'il traite des sujets de l'ancienne histoire de France, positivement, ses personnages parlent *vieux françois*. Il entre dans la peau des êtres qu'il met en scène. C'est là une qualité bien rare : il nous met dans l'époque qu'il évoque. »

Quand on se leva de table, Francis nous fit visiter sa maison. Un bougeoir à la main, il nous précédait et prenait comiquement, pour nous présenter chaque objet, le ton sentencieux des boniments des cicerones professionnels :

— Ceci vous représente des meubles Régence du style le plus ordinaire et des lits qui n'ont rien de remarquable mais qui n'ont jamais endormi



que de braves gens. Ici, vous voyez une large chaise nommée bergère Louis XVI, très belle et qui porte sous le siège, comme j'ai celui de vous en donner la preuve irrécusable, une étiquette à l'encre sur papier jauni portant : *Pour le service de Madame Élisabeth aux Tuileries, cabinet de l'entresol n° 108*. Les ceusse qui ont la vue basse sont priés de mettre leur lorgnon pour mieux voir. »

Alors, prenant dans un tiroir de secrétaire un petit objet qu'il élevait en l'air, il ajouta :

— Ceci vous représente une des belles trouvailles de chercheur de mon grand-père, le docteur Voillemier : C'est une fibule en or de Jean de Brienne, roi de Jérusalem en 1210, avec cette devise : *Cito mors amorum*, etc., etc. Quant à la ville de Senlis, où sont précieusement conservées ces merveilles, vous saurez, quand je vous l'aurai dit, qu'elle se nommait jadis Sylvanectum, à cause des grands bois qui l'environnaient déjà dans les temps très anciens. C'est pour avoir celui de vous remercier... »

Senlis, Sylvanectum a bien gardé le caractère recueilli des villes d'autrefois et la maison des Tattegrain résumait bien ce caractère.

En la quittant, nous emportâmes, ineffaçable, le souvenir d'un doux reposoir où régnait une discrète madone entourée de deux fillettes pures comme des anges et d'un fils charmant pour lequel elle rêvait un bel avenir sur une route tout unie.

Qui eût pensé alors, tandis qu'elle veillait attentive et souriante sur ce petit monde, que cette madone serait un jour une *Mater dolorosa*?



Ce fils, ce Robert dont elle couvait avec tant de soin prudent et d'excessive sollicitude le cœur et l'esprit, devait, à la grande guerre, mourir pour la patrie, cette patrie si souvent éprouvée et toujours résistante que les tableaux de son père lui avaient appris à aimer.





## XI

# LA MAISON DE GEORGE TATTEGRAIN A AMIENS

---

Le jury de peinture d'Amiens. — Jules Lefebvre. — Sautai. — Boquet. — Maignan. — Roze. — Les œuvres de George Tattegrain sculpteur. — Sa famille. — Le pâté de canard. — Les poésies de George Tattegrain. — L'atelier. — Les yeux des ancêtres. — Les banquets. — Les poètes patoisants. — Les hortillonnages. — La barque. — L'îlot de Tiot Mile. — Le repas aquatique. — La sirène. — Le docteur Peugniez. — Rochegrosse. — La fête nautique. — La couleur des sons. — La réalité et le rêve.

A partir de l'année 1893, tous les trois ans, la Société des Amis des arts d'Amiens nous demandait, à Adrien et à moi, de faire partie du jury des récompenses de l'Exposition de peinture et de sculpture que cette ville organisait et qui était fort intéressante. Nous acceptions avec d'autant plus de plaisir que c'était une occasion de nous réunir avec un petit groupe de bons peintres qui étaient de bons amis : c'étaient Francis Tattegrain, Jules Lefebvre, Sautai, Boquet, Maignan.



Jules Lefebvre, né à Tournan (Seine-et-Marne) en 1836, était depuis longtemps dans tout l'éclat de sa belle réputation. Il avait été le maître en peinture du prince impérial, fils de Napoléon III, et s'était attaché d'amitié à son élève qui avait, disait-il, de réelles dispositions artistiques. Il en reparlait avec émotion, disant :

— Au moment où je lui apprenais à modeler une pomme sur une assiette, je croyais, comme toute la France, que son avenir était de s'asseoir paisiblement sur le trône doré préparé pour lui, sous la protection du grand aigle. Ce trône s'est effondré l'année suivante et la destinée de ce pauvre enfant était de mourir effroyablement, victime des Zoulous ! »

Sautai, né à Amiens en 1842, aimait à revoir sa magnifique cathédrale. Il était le gendre du très distingué paysagiste Charles Busson, camarade de jeunesse de mon père. Le talent de Sautai était aussi très estimé. Ce peintre doux et fin, jolie figure à barbe blonde, se plaisait à choisir ses motifs dans les anciens cloîtres et à illustrer la vie des saints. Fra Angelico de Fiesole, saint Bonaventure, sainte Élisabeth de Hongrie furent parmi ses personnages de prédilection. Il avait l'air, lui-même, d'un de ces prieurs qui passent toute leur vie dans une calme et rêveuse austérité, pensant beaucoup et parlant peu.

Boquet, qui n'avait jamais quitté sa bonne ville d'Amiens, faisait des tableaux de genre où il rendait avec beaucoup de talent et une grande sincérité, des scènes rustiques se passant dans les pittoresques intérieurs des paysans de la Somme.

Albert Maignan, né à Beaumont (Sarthe) en 1844,



auteur des *Voix du tocsin*, de *Dante et Virgile* (Musée d'Amiens), de la *Mort de Carpeaux* et autres grandes compositions qui firent sensation au Salon, était riche et n'avait pas d'enfants. Il faisait de sa fortune un très noble usage : il avait créé, dans une propriété qu'il possédait aux environs de Paris, une sorte de petite villa Médicis dans laquelle il logeait et entretenait plusieurs jeunes peintres choisis parmi ses élèves et, tandis qu'il leur enseignait les principes de la grande peinture d'histoire, il les guidait vers la vie honnête, laborieuse et digne, et fit ainsi de véritables sauvetages au point de vue moral en tirant ces jeunes gens de la misère et de la dépravation. Sa femme l'aidait avec beaucoup de dévouement dans cette tâche admirable et la continua après la mort de son mari. Il possédait une collection très complète d'objets gaulois qu'il légua à la ville d'Amiens.

Nous avions aussi le plaisir de retrouver, en ces circonstances, le statuaire amiénois Albert Roze, homme charmant, visage épanoui de septentrional ardent et doux, auteur d'œuvres importantes d'un sentiment humain et profond qui s'imposaient parmi les meilleures des salons de Paris.

Lors de nos réunions du jury de l'Exposition, nous étions reçus et logés chez George Tattegrain, frère aîné de Francis, né comme lui à Péronne, mais sept ans plus tôt, le 6 novembre 1845.

On entrait d'abord par une large porte cochère dans une galerie pavée, ornée à droite et à gauche de fûts supportant des bustes : hommes, femmes, matelots, paysans, dus à l'ébauchoir du maître de céans, George Tattegrain, sculpteur de talent



ayant, comme son frère le peintre, de grandes qualités d'observation et de sincérité.

Les deux sculptures les plus importantes avaient les places d'honneur de chaque côté du vaste escalier qui s'ouvrait à droite. La première était le buste du peintre Lepic, bonne figure franche aux yeux noirs dont l'expression intense était bien rendue par les trous profonds qui formaient les prunelles. La barbe et les cheveux étaient frisés comme ceux d'Anacréon. Autour du piédestal s'enroulaient des filets mêlés à d'autres engins de pêche. Nous l'avions déjà vu au Salon de Paris.

L'escalier aboutissait à un vestibule et l'on était introduit, par une gentille soubrette en tablier blanc, dans un élégant salon aux rideaux et portières de soie cerise.

Bientôt arrivaient les charmants amis, George, sa femme et leur fils Roger et l'on était heureux de se revoir et de se témoigner cette joie. Ce salon communiquait avec la grande salle à manger très claire et gaie, car toutes ses portes étaient formées par un assemblage de petits miroirs carrés qui reproduisaient et se renvoyaient l'un à l'autre les fraîches et brillantes couleurs du joli jardin vert et très fleuri sur lequel s'ouvrait sa large baie vitrée.

Mme Tattegrain, active et inquiète maîtresse de maison, allait et venait, affairée, appelant son domestique, sa femme de chambre, sa cuisinière, préoccupée de savoir si tout avait été bien prévu pour que rien ne manquât aux hôtes qu'elle recevait avec tant de plaisir. Son mari cherchait à la calmer par des paroles sages et philosophiques mais elle lui répondait :



— Il faut bien que je surveille ! ils sont si étourdis ! Dès que j'en ai un qui commence à être bien stylé, il me quitte pour aller exercer ailleurs les talents qu'il a acquis grâce à moi !

Pendant ses allées et venues, son grand fils Roger cherchait quelle innocente petite farce il pourrait lui faire.

Un jour, il avisa un magnifique pâté de canards en croûte (spécialité d'Amiens) préparé sur le buffet pour le déjeuner de midi. Il enleva délicatement le contenu le mit sur une assiette qu'il enferma soigneusement et le remplaça par un canard-joujou en laine jaune que le bébé de sa sœur avait laissé traîner et il remit avec soin le couvercle en pâte feuilletée.

Nous avions siégé au jury ce jour-là avec les peintres : Jules Lefebvre qui présidait, Sautai, Boquet, Francis Tattegrain et tous assistaient au déjeuner avec quelques autres amis organisateurs de l'exposition. On avait faim, car on avait été en séance dès huit heures du matin et rien ne creuse l'estomac comme le travail de membre du jury. Francis faisait : niam... niam... niam... et disait : « J'ai des sensations de cannibale. »

A table, on rappelait les incidents de la matinée, on se réjouissait de la médaille d'or ou d'argent que l'on avait décernée à tel ou tel exposant méritant et l'on avait un mot de regret pour ceux qui étaient restés sur le carreau, car, si on avait, avant tout, la préoccupation de la justice dans la répartition des récompenses, on n'oubliait pas qu'une distinction peut parfois être une action charitable quand, par exemple, il s'agit d'un professeur pauvre et chargé de famille et l'on était



peiné de penser que quelques-uns auraient une cruelle déception. Jules Lefebvre le comprenait mieux que personne, lui qui avait eu des débuts si durs, si pénibles et qui avait trouvé moyen de faire du grand art quand même bien qu'ayant élevé neuf enfants ! Il était très bon, très digne, ses élèves l'aimaient et le vénéraient. Il avait un caractère calme et réfléchi mais savait s'égayer de l'entrain des autres.

Après trois ou quatre plats succulents arrosés de vieux vins, on arriva au pâté de canard d'Amiens. Tous les yeux se fixèrent sur sa belle croûte dorée.

Au moment où Mme George soulevait, en souriant, le couvercle avec la pointe d'un couteau, le canard-joujou dont le cou flexible avait été comprimé par cette fermeture, se dressa brusquement vers elle et ce furent des rires de tous les convives tandis qu'elle poussait un cri et cette exclamation :

— C'est encore ce fou de Roger ! »

Et le grand garçon embrassa sa mère pour se faire pardonner.

La conversation était toujours très animée à cette belle et abondante table. Au dessert Roger et son oncle Francis se lançaient des boulettes de pain. George Tattegrain, charmant causeur, trouvait quand même moyen de se faire écouter. Il était très mondain sans affectation, bienveillant, très artiste aussi, mais dans un autre genre que son frère.

Physiquement, il était moins grand, moins barbu, aussi blond et le sourire aimable d'une bouche fine et spirituelle était son expression habituelle. Il ne faisait plus beaucoup de sculpture et s'adonnait plutôt à la littérature, surtout à la



poésie, mais continuait à parler en sculpteur. Le mot *forme* revenait souvent dans sa conversation, non seulement dans son sens positif, mais aussi dans son sens abstrait.

Pour entretenir sa santé et se maintenir en bonne forme, il allait tous les étés aux eaux. Il y faisait la connaissance de tous les intellectuels qu'il y rencontrait autour des sources et à table d'hôte et, une fois rentré chez lui, à Amiens, il leur adressait des vers genre dix-huitième siècle, madrigaux, sonnets et rondeaux d'une très élégante forme, rappelant les moments agréables passés avec eux. Il avait toujours par hasard quelques strophes qui traînaient dans ses poches mêlées à ses canifs, à ses crayons et il les récitait avec beaucoup de finesse, disant modestement, quand on lui en faisait compliment, qu'il les avait trouvées dans un bonheur-du-jour du temps de Louis XV. Il en composait aussi pour les exquises fêtes septentrionales des Rosati à Fontenay-aux-Roses. Je me rappelle, notamment, un toast aux dames tout à fait gracieux. Comme il était charmant, il ne rencontrait partout que des gens charmants. Leur approbation suffisait à satisfaire son amour-propre et il ne voulut jamais réunir ses poésies en volume, jugeant sans doute que la vulgarisation les eût déflorées. Il avait horreur de la banalité et de la banalisation et supprimait dans sa signature l's convenu de son nom de *George*, disant : « Pourquoi cette consonne inutile ? Je ne suis pas pluriel ! »

Il avait fait ses études classiques au lycée d'Amiens et était licencié en droit. Lors de la guerre de 1870-71, il avait fait la campagne comme



lieutenant de mobiles. De 1880 à 1906, il avait rempli les fonctions de maire de Devise près de Péronne. Il disait plaisamment : « Cela m'a donné des occasions de *deviser* sur les intérêts du pays. »

Il aimait parler en public et cela se sentait même dans sa conversation courante qu'il cherchait à rendre attrayante par l'esprit qu'il mêlait aux moindres récits. Comme membre de l'Académie d'Amiens, il avait fait des discours qui lui avaient valu de grands succès oratoires. D'abord celui de sa réception : *Sur l'éducation de l'œil et l'art de voir*; puis sa réponse à l'abbé Blandin, nommé membre de cette Académie : *la Conversation en France* et, aux Amis des arts, *l'Artiste*, qui s'adressait aux lauréats de l'Exposition d'Amiens en 1899.

Il parlait en poète dont la poésie était basée sur l'art et la philosophie autant que sur la nature. Son avis était que : lorsqu'on évoque en littérature le soleil, la lune, le vent, la pluie, l'oiseau, il faut que ce soit toujours pour leur faire dire quelque chose. Les journaux étaient les interprètes de ses auditeurs en écrivant : « Les soirées où il parle à l'Académie sont des soirées de gala. »

Ses sculptures avaient été très remarquées au Salon de Paris, notamment sa *Vieille femme picarde*, sa *Moissonneuse*, son *Travailleur* et une quantité de bustes très vivants. En 1892, il avait eu un très grand succès avec le buste du poète Crinon que l'on inaugura à Vraignes au milieu d'une foule d'admirateurs venus de toutes parts.

Mais revenons au déjeuner intime où, au moment où l'on dégustait le café et les liqueurs, il nous récitait ses sonnets inédits avec tant de



bonne grâce et de complaisance. Il nous menait ensuite dans son atelier qui se trouvait au bout du jardin. C'était une vaste salle pleine d'objets d'art où il se retirait pour écrire au milieu des études de son frère, généralement des esquisses de ses tableaux, des pochades de Lepic, des gravures de valeur, des portraits de famille. Dans un coin bien éclairé, je remarquai une série de petits panneaux grands comme la paume de la main, représentant un œil peint à l'huile, un œil tout seul avec son sourcil.

George Tattegrain expliquait :

— Voici l'œil droit de mon bisaïeul et, à côté, l'œil gauche de ma bisaïeule. L'histoire en est drôle : un oncle de ma mère, M. Hippolyte Jérôme, reçut un jour la visite d'un peintre... Ah çà ! Comment s'appelait-il?... Je ne sais plus, car son nom n'est pas resté célèbre ah ! c'était Paquot, je crois ; enfin, peu importe... d'un peintre, dis-je, qui lui proposa de faire son portrait de trois quarts pour quatre-vingts francs (que les temps sont changés !). Mon grand-oncle, très original, trouva que c'était un peu cher et demanda à l'artiste de lui faire, pour vingt francs pièce, le quart de sa figure et de celles de ses parents. Cela revenait au même prix, c'était comme pour la tête de veau chez les charcutiers qui vendent au détail. Il y avait donc trois portraits d'yeux mais celui de mon grand-oncle a été perdu lors de l'incendie de mon atelier en 1900 et c'est une des rares choses qui ont disparu, car presque tout a été sauvé.

Cela nous rappela qu'il y avait au Musée de Douai un panneau analogue représentant l'œil de Marceline Desbordes-Valmore que le peintre



avait agrémenté d'une petite couronne de myosotis.

C'était peut-être du même auteur (1).

Pendant que George expliquait ainsi, avec son esprit fin et souvent ironique, chaque objet de son petit musée familial et intime, sa femme s'effarait de ce que son nouveau domestique, non encore suffisamment stylé, n'avait pas bien enlevé la poussière et elle réparait de son mieux ces oublis. Brune et vive comme une gitane, les cheveux abondants tordus en forme de casque d'ébène, elle n'était jamais en repos. Comme elle avait un excellent caractère nullement susceptible, tout le monde dans sa famille la taquinait. George racontait une foule d'anecdotes qui commençaient par : « Ma femme est extraordinaire, » par exemple, celle-ci :

— En 1900, j'étais en traitement aux eaux. Un matin, je reçois une lettre de ma femme remplie de bons conseils : « Tout va bien à la maison, ne te tourmente de rien, soigne-toi bien, tu sais qu'il ne te faut aucune émotion... etc... etc... et puis à la fin de la dernière page : je te quitte bien vite pour ne pas rater le courrier. On vient me dire que le feu prend à ton atelier, j'y cours. » Et pas de *post-scriptum* ! »

Tout le monde riait et Mme George reconnaissait gaiement son étourderie et se réjouissait d'être le sujet d'un amusement de ses invités, car, comme son mari, elle désirait, avant tout, être agréable aux autres.

(1) L'œil de Marceline a été volé par les Allemands lorsqu'ils occupaient la ville.



\* \* \*

Un de nos plus exquis souvenirs d'Amiens est celui de 1905.

Nous avons assisté le soir du 6 juin, très nombreux, au banquet offert par George Tattegrain dans une vaste salle. Jules Lefebvre présidait et sa fille Yvonne, vive et sympathique, avait beaucoup causé avec nos fillettes.

Au dessert, les meilleurs poètes patoisants de Picardie, Charles Lamy, Édouard David et leurs satellites, avaient récité des vers de leur cru campagnard que nous avons applaudis avec une ferveur attendrie.

Après les discours en français très pur qu'avaient prononcés les autorités artistiques et municipales, ces récits en patois picard prenaient un caractère tout spécial, d'un pittoresque très attrayant.

Il est à remarquer qu'une chose ordinaire qui, en bon français classique semblerait insignifiante, prend en patois un charme, un fumet tout particulier. Le récit le plus simple, en langage rustique, nous semble poétique. Cela s'explique par les souvenirs que ce bon patois de notre village ou du peuple de notre ville provinciale réveille en nous.

Ce patois, c'est celui que parlait dans notre enfance le gamin qui apportait le bon pain frais tous les matins, chez nos parents. C'est celui de notre bonne qui nous aimait bien. C'est celui du vieux bonhomme, si vieux, si vieux, qu'il savait des masses de choses de l'ancien temps ignorées de tous, si bien que nos parents allaient avec nous le voir, s'asseoir près de lui dans sa cheminée pour



qu'il leur parlât de leurs aïeux qu'il avait connus et aimés. En entendant par la voix des poètes patoisants ces mots dont la plupart sont des épaves du vieux français, nous revoyons ces visages autrefois familiers et non seulement ces visages, mais aussi tout ce qui les entourait. La vision du bon vieux qui, le menton branlant, nous parlait de notre *tayon* (1) que « ch'étoit un ben brave homme et de notre *tayonne*, eune bielle fille dans son temps, » s'accompagne de la vision de la cheminée blanchie à la chaux dans laquelle il était assis, de la chaufferette de cuivre où il rallumait sa pipe, du chat ronronnant qu'il caressait d'une main distraite sur ses genoux et ces paroles, pour cette raison, sont plus suggestives, plus émouvantes que celles des beaux messieurs instruits qui parlent *comme dans les livres*, pourquoi? Parce que rien ne vaut la nature simple vue par des yeux d'enfant. C'est d'elle que les plus grands génies se sont inspirés à toutes les époques pour leurs œuvres les plus touchantes.

Le lendemain, toute la matinée avait été consacrée au vote des médailles, et à midi il y avait eu le déjeuner officiel de la Société des Amis des arts d'Amiens. Dans l'après-midi, nous avons fait avec les Tattegrain, une promenade en barque dans les hortillonnages.

Après les fatigants travaux du jury et les banquets, nos amis eurent la charmante idée de nous mener souper dans un cadre original. On s'y rendit à pied, suivant une route ombragée de grands arbres.

(1) Tayon, tayonne : aïeul, aïeule.



Plus la journée a été activement remplie, plus le soir semble calme et reposant. C'était par une tiède fin du jour de cette Picardie primitive, province particulièrement paisible et silencieuse à cause de ses étendues de marécages, prairies et champs aquatiques dont les chemins sont des fossés pleins d'eau où les bateaux plats glissent conduits à la perche et remplacent les voitures, charrettes et brouettes, pour transporter à la ville les foins des prés fauchés et les légumes des jardins maraîchers.

Les frères Tattegrain disaient :

— Nous vous conduisons à une salle de banquet qui ne ressemble pas à celle d'hier soir et de ce midi.

Mme George, prévoyant que le menu du souper serait peut-être un peu sommaire, apportait des boîtes de conserves et le dessert. Elle tenait des deux mains, avec précaution, un paquet soigneusement entouré d'une faveur rose, contenant des gâteaux et friandises achetés chez le confiseur.

On arriva ainsi en face d'un vaste étang semé de quelques îlots boisés de hauts peupliers et de saules penchants. Ce paysage avait le charme d'un tableau de Corot, une légère brume flottait sur les eaux.

Roger, se faisant un porte-voix de ses deux mains, cria :

— Tiot Mile ! Eh là ! Eh ! Tiot Mile !

Et dans le flou du doux crépuscule, on vit se détacher, de l'un des îlots, une barque et l'eau endormie se plissa.

La barque avançait vers nous, elle glissait, précédée d'une vague si l'on peut appeler vague



le long plissement d'eau qui vint expirer à nos pieds.

Le nautonier, le célèbre Tiot Mile, nous adressa un : « Bonsoir la compagnie ! » bientôt suivi de cette joyeuse exclamation :

— Ah ! Pardieu ! C'est ces messieurs Tattegrain !

Pour tendre la main à Tiot Mile et monter dans le bateau, Mme George confia son paquet de gâteaux à Roger avec cette recommandation :

— Ne le remue pas ! Il y a des choux à la crème !

Roger, toujours taquin, dans un accès de gaminerie folle, se mit à jongler avec le paquet du pâtissier malgré les exclamations suppliantes et désolées de sa mère. Pouvait-elle gronder ? Francis et George se tordaient de rire !

Une fois assise dans la barque, elle fut distraite par une nouvelle inquiétude.

— Je n'ai pas le pied marin, vous savez, Tiot Mile, disait-elle, l'eau me fait toujours peur ! »

Alors Roger, s'étant mis debout et appuyant tour à tour sur l'un et sur l'autre pied, imprimait une oscillation de roulis à l'embarcation en disant :

— Tu sais, maman ! Nous avons ici au moins six mètres de profondeur, n'est-ce pas, Tiot Mile ? »

Tiot Mile ne contredisait pas.

Ce grand Roger si espiègle, était cependant destiné à être jugé comme un sage puisqu'il est aujourd'hui, depuis longtemps, le maire aimé et estimé de Devise près de Péronne, comme son père jadis. Il était jeune et gai, la jeunesse et la gaieté étaient en lui, il dépensait ces trésors du début de la vie, il avait raison.



Notre barque coupait la brume qui commençait à se muer en bruine.

Bientôt un choc nous ébranla, nous accostions à l'embarcadère fait de gros madriers auprès duquel s'élevait une toute petite maison basse, vraie hutte de Robinson.

Tiot Mile vivait là avec un compagnon de solitude nommé Ludovic et cette hutte était un cabaret. Ils eurent vite fait de mettre des assiettes sur la table et de s'occuper de nous préparer une friture de poissons pris là, avec le filet carré appuyé contre la porte, un de ces filets comme on en voit dans les vieux tableaux flamands.

Mme George déballa ses provisions et, toujours inquiète et prudente, elle prit soin de stériliser les fourchettes et les cuillers de fer avec une lampe à alcool qu'elle avait apportée dans ce but. On ouvrit le paquet de friandises et comme quatre meringues seulement étaient en miettes et que trois choux à la crème à peine avaient déversé leur contenu sur les babas au rhum, Roger se félicita de son adresse de jongleur.

Dehors, la bruine s'était concentrée et changée en pluie que l'on entendait ruisseler mollement sur les vitres. Cela ajoutait encore au charme de se sentir bien à l'abri, sous ce toit de paille et de roseaux, au milieu de l'eau, loin de la terre ferme, loin de toute civilisation, comme si on en était à des centaines de lieues, environnés de solitude et de silence, car on ne percevait même pas le frôlement des roseaux de la rive, le vent était nul.

Ce repas aquatique parut exquis dans cet intérieur simple et primitif. Nos fillettes disaient :



« On s'amuse comme des dieux ! » et voici que, doucement, s'éleva une voix pure venant de la pièce voisine, la petite cuisine où se tenaient Tiot Mile et Dovic.

Ce n'était pas la voix de l'un de ces rustiques fumeurs de pipes... c'était une voix féminine... une femme était donc là?...

Nous écoutions ravis... d'autant plus ravis qu'après les premières secondes de méprise, nous comprenions que ce concert nous était donné au moyen d'un des plus merveilleux appareils que les savants eussent réussis jusqu'alors.

Le phonographe que nous avions connu tout au début, nasillard et grésillant, sous la direction d'Alfred Billet (le frère du peintre Pierre Billet), commençait à arriver à la perfection et on n'était pas encore, comme on l'est malheureusement aujourd'hui, blasé de la perfection.

Entendue ainsi, dans ce petit réduit, dans cette solitude aquatique, sous la pluie mais en dehors de son atteinte, blottis comme dans un nid d'oiseau de marais, cette voix de femme prenait pour nous une poésie, un charme inexprimables.

Je songeais à *la Sirène*, cette pièce de théâtre de l'époque de la jeunesse de mon père, dont il me parlait souvent, dont il fredonnait même quelques bribes, parfois, en travaillant :

— Ah ! la Sirène est là !... »

Et il me semblait, à moi aussi, que la Sirène était là.

Quand le chant cessa, la grosse voix de Tiot Mile nous cria :

— Vous avez entendu Lidvine... hein? dites qu'elle chante comme un ange !



Lidvine était alors l'un des grands succès des théâtres parisiens.

\* \* \*

Un autre soir d'Amiens qui nous a laissé un souvenir délicieux fut celui du 17 juin 1911.

Après une journée de séances du jury, M. le docteur Peugniez, chirurgien hautement estimé et amateur d'art distingué, nous avait emmenés chez lui pour nous présenter à sa mère, octogénaire qui, étant Douaisienne, avait eu grand plaisir à causer avec Adrien de la chère ville de Gayant.

Le soir, M. Peugniez avait offert un banquet officiel à la commission des Amis des arts (dont il était le président) et au jury qui nous réunissait cette année là avec Rochegrosse que Francis avait amené avec lui de Paris.

Rochegrosse et moi étions exactement de la même génération : nous étions nés la même semaine de l'été de 1859, nous avions débuté en même temps au Salon et y avions euf, aux mêmes années, les mêmes récompenses. A propos de son grand tableau *Astyanax* et de ma *Plage* exposés en 1883, et qui nous avaient mis tous deux hors concours, Olivier Merson avait écrit : « Le succès cette année va aux deux plus jeunes exposants : l'un est une toute jeune femme, l'autre presque un enfant. »

Étant voisins de table, ce soir-là, nous nous amusions à nous rappeler toutes ces coïncidences curieuses. Ce peintre, grand travailleur, faisait à cette époque d'immenses tableaux d'histoire d'une étonnante richesse de composition et d'une peinture généreuse et prodigieusement habile.



Il était très simple dans ses manières et sobre de gestes, mais avait une horreur profonde du convenu. Il me disait que la mode établie la même pour tout le monde était la chose la plus absurde de notre civilisation, l'apothéose de la monotonie. Il eût voulu que chacun adoptât le costume qui s'harmonisait le mieux avec sa profession et son type. L'habit noir que l'on revêt, le même pour une noce et pour un enterrement, l'horripilait. Comme il avait une prédilection spéciale pour le moyen âge, il portait les cheveux coupés nets en franges sur le front et mettait des cravates en drap d'or, mais là s'arrêtait sa fantaisie, à son grand regret, car son rêve eût été d'avoir un vêtement collant mi-partie orange, mi-partie bleu cou-de-paon, des souliers à la poulaine et un manteau drapé rejeté sur l'épaule. Il ajoutait avec le plus grand sérieux, ouvrant tout ronds ses yeux noirs auxquels ses sourcils très relevés donnaient une expression presque continuelle d'interrogation et d'étonnement juvénile et naïf :

— Mais, si je m'habillais comme ça, on me prendrait peut-être pour un poseur ou pour un fou... ou bien pour un de mes modèles... »

Après ce repas charmant, on nous conduisit à une fête nautique qui se donnait dans une partie boisée mêlée d'étangs.

Nous occupions les places réservées avec les autorités municipales, car elles nous étaient offertes par M. Antoine, maire d'Amiens, qui avait assisté au banquet.

J'avais pour voisine la très gracieuse fille de M. Peugniez, jeune artiste qui s'adonnait à la peinture. Nous causions avec animation, car nous



venions de découvrir, en parlant des couleurs, que toutes deux nous avions, depuis notre plus petite enfance, la vision de la coloration des mots et il se trouvait que nous étions d'accord sur un grand nombre de points.

Plus tard, elle eut occasion de raconter cette conversation au savant Raphaël Blanchard et c'est alors qu'il m'écrivit à ce sujet et que j'eus avec lui toute une correspondance que je relate au dernier chapitre de cet ouvrage sous le titre : *l'Audition colorée*.

Donc, ce soir-là, la fête des couleurs n'était pas seulement dans notre esprit, elle éblouissait et charmait délicieusement nos yeux :

Sur l'étang, en face de l'estrade où nous étions installés, voguaient des embarcations tout étincelantes de lampions et de lanternes vénitiennes. Le petit lac où se mouvait cette flotte idéale avait une forme arrondie en sorte que les bateaux, gondoles, péroisires et barquettes, se croisaient sans cesse, mariant leurs couleurs qui se reflétaient dans l'eau moirée. De temps en temps, un murmure d'admiration s'exhalait de la foule innombrable, tout Amiens massé derrière nous : c'était lorsqu'un feu de Bengale bleu, rouge ou vert, allumé sur la rive par d'invisibles personnages, teintait tout à coup cette scène, ou bien quand une fusée lancée à l'improviste, éclatait au ciel, bouquet d'étoiles, et retombait dans l'eau.

Et, peu à peu, un demi-sommeil m'envahit. Nous étions partis de Wissant à cinq heures du matin et la journée avait été laborieusement remplie, la fatigue était pardonnable, une de ces fatigues voluptueuses auxquelles on se laisse aller avec



délices. Je souhaitais que personne ne me parlât. Mes yeux mi-clos, à la fois alourdis et curieux du rare spectacle, éprouvaient une exquise sensation de vertige, mon esprit rêvait tandis que mes sens veillaient encore. La réalité se confondait avec le rêve au point que, succombant devant cette lutte du vrai et de l'irréel, ma raison se plaisait dans cette confusion et ne cherchait nullement à en sortir.

Était-ce la vie terrestre ou bien le Paradis? Je ne le savais plus et ne voulais pas le savoir.





## XII

# FRANCIS TATTEGRAIN A ARRAS SOUS LES BOMBES

---

En 1914. — Lettre de Francis Tattegrain. — Son projet de tableau : Arras bombardé. — Au front. — Le commandant Decharbogne. — Le colonel Dieuleveut. — Le château blanc de Ranville. — La briqueterie. — La mort subite sur la place d'Arras, 1<sup>er</sup> janvier 1915.

Combien ces souvenirs d'avant-guerre apparaissent pacifiques et doux, présents à l'esprit à cause de la précision des détails recueillis dans notre mémoire et, en même temps, lointains ! Tout a tellement changé dans la vie !

Lorsque éclata cette horrible guerre qui devait ébranler le monde entier, Francis Tattegrain, le patriote ardent, historien en peinture de la vieille France, se sentit animé d'un zèle nouveau, il voulut faire de l'histoire de France moderne, de l'histoire vécue. La ville d'Arras était constamment bombardée, il y fit des études, il rêvait un tableau. Il logeait dans un hôtel dont une moitié était effondrée. Au bout du couloir, il y avait une porte sur laquelle il était écrit, à la



craie : *Ne pas ouvrir, danger!* Derrière cette porte, c'était le grand trou, l'abîme creusé par un obus.

« Dire, nous écrivait-il, que je me retrouve ici avec nos collègues de la commission pour le classement et la protection des monuments historiques... et les ruines s'accumulent de plus en plus, quelle ironie ! »

En novembre 1914, alors que nous séjournions à Vierzon (Cher) auprès de notre cher cousin J.-L. Breton, alors député, aujourd'hui sénateur, où nous étions allés, nos gendres étant au front, abriter nos deux filles et leurs cinq enfants dont les aînés avaient quatre ans, nous reçûmes de Francis Tattegrain la lettre que voici :

« Berck, 6 novembre 1914.

« Mon bon ami, mes bons amis, nous vous remercions beaucoup de votre lettre double et des nouvelles de la famille des combattants et de vos combattants.

« Les deux gendres ont dû en voir de « dures », l'un sur le front d'Alsace, l'autre docteur dans les hôpitaux... 1300 typhiques... c'est abominable. Dès demain, je vais faire envoyer à Robert (165<sup>e</sup> Verdun) une forte ceinture afin d'essayer d'éviter, si possible, qu'il devienne un client de votre gendre... Douai... aucune nouvelle n'en filtre... doit être, pour le quart d'heure *protégé* par l'occupation !

« Je suis stupéfait d'apprendre que vous avez de l'armée belge, un état-major sans doute seulement, à Wissant. Diable ! Voilà qui n'est pas



drôle !... ça doit faire un petit chambardement dans l'atelier !

« Ici aussi, on vit dans l'angoisse constante aiguisée encore par la vue et les discours de tous les pauvres réfugiés et évacués... Tout ce qui, d'Arras, n'est pas à Saint-Pol, est à Berck... Pauvre Arras, quelle situation bizarre ! La ville est assiégée au nord et à l'est depuis plus d'un mois, très défendue, très attaquée, le tout avec acharnement. Les batteries françaises et allemandes se canonnent par-dessus la ville, ce qui fait de la bien belle musique. Les grands coups se donnent la nuit. J'ai pu y aller passer deux jours (commission des sites) aussitôt après le premier bombardement et y travailler. Spectacle extraordinaire et émotions distinguées... quelle misère ! Le 9 et le 10 octobre, Arras a vécu de pains apportés de Berck dans les autos venant chercher les blessés.

« A l'hôtel de l'Univers : — Une chambre ? — Oui, monsieur, le n° 18, il lui manque peu de carreaux... surtout, ne tournez pas à gauche, le corridor n'existe plus.

« Depuis plus d'un mois, le préfet et l'ami Gerbore couchent dans la cave de la préfecture : plus un carreau, pas plus dans le cabinet de M. le Préfet que dans sa chambre, et le soir on s'éclaire avec deux lampes « pigeon » dans cet Hôtel de la Commission des sites ! Depuis mon petit séjour là-bas, on a bombardé très sérieusement deux fois et *je grille* d'y retourner, mais je craindrais d'être coupé de ma famille.

« J'ai fini par secouer ma paresse et me suis remis au travail, c'est le moyen de moins penser à la pauvre mère Patrie et au pauvre bonhomme



de fils, qui, dans l'active, doit avoir la vie dure autour de Verdun... et ça ne fait que commencer, dit-on ! Que de deuils cuisants, terribles déjà parmi nos bons amis... j'avais bien raison de désirer être crevé avant cette guerre qu'on savait inévitable !

« Toutes mes amitiés de grand-papa pour grand-papa Adrien et nos plus affectueux souvenirs pour les trois dames. »

« F. TATT.... »

A partir de ce moment (sept semaines avant sa mort), son désir de faire un tableau d'Arras bombardé devint de plus en plus ardent. Il y alla souvent.

Quand il revenait à Berck, voulant compléter les documents dont il croyait avoir besoin pour l'exécution de son tableau projeté d'Arras martyre et tenace, il essayait de fabriquer, chez lui, des engins explosifs pour en observer les effets. C'était dans son atelier de la dune, la grande boîte dont j'ai parlé, qu'il faisait ses expériences de laboratoire de guerre. Un jour une explosion se produisit et son ami Pierre Vasse, d'Arras, qui l'aidait dans ses manipulations, faillit avoir les yeux brûlés.

Mais Arras sous les bombes ne lui suffisait plus, il voulait voir, de ses yeux de peintre, le front de bataille.

Il obtint du ministre de la Guerre l'autorisation de se rendre dans les tranchées avancées pour observer les éclatements de nos projectiles d'artillerie lourde sur les objectifs ennemis et se rendre compte des effets produits par les obus de 120 et de 155 long. Il fut conduit par le commandant



Henri Decharbogne et l'un de ses capitaines dans les tranchées de Ranville.

A cinq cents mètres de ces ouvrages s'élevait une briqueterie qui tous les jours changeait de propriétaire et était ce jour-là (1<sup>er</sup> janvier 1915) occupée par les Boches. Nos canons les bombardaient copieusement.

Le commandant Decharbogne a fait dans *la Liberté* du 1<sup>er</sup> janvier 1917 un récit très émouvant de cette journée dont il avait noté tous les détails sur son carnet de route.

Il y raconte que, tandis qu'accompagné d'un de ses capitaines, il guidait Francis Tattegrain dans le labyrinthe des boyaux, si bas qu'ils devaient se courber pour y circuler, ils croisèrent le colonel Dieuleveut à qui il présenta le peintre.

— Le colonel Dieuleveut ! s'écria Francis, mais... c'est un nom de croisades et toute une philosophie aussi. »

Ils traversèrent alors un endroit très périlleux, une route découverte à quelque cent mètres des Allemands et très surveillée par eux. Ils durent avancer en rampant, les balles des fusils sifflaient au-dessus de leurs têtes. De temps à autre, un obus éclatait. Enfin, ils arrivèrent près du mur d'une grande bâtisse démolie appelée le Château Blanc de Ranville. De là, ils avaient la vue directe sur les positions de l'ennemi.

A la distance de quatre cents mètres, la briqueterie se dressait, grande carcasse déjà trouée, éventrée et, à chaque instant, elle recevait de nouveaux obus chargés en explosifs qui achevaient de la détruire.

Francis regardait comme hypnotisé. Il obser-



vait les geysers de fumées de toutes couleurs projetant dans les airs des débris de charpentes mêlés de plâtras et de terre pulvérisés.

Il remplissait ses yeux de toutes ces choses terribles avec une âpre joie s'écriant : « Que c'est beau ! » sans souci des balles qui, par moments, pleuvaient aux alentours. Oubliant le danger, tout à la vision du tableau à faire, il était heureux. Toutes les fois qu'un obus éclatait il disait, plein d'enthousiasme, à ses compagnons :

— Merci, messieurs ! grâce à vous, j'emmagasine des trésors de souvenirs. Merci ! merci ! Vous ne savez pas le service que vous me rendez ! Et c'est le père autant que le peintre qui vous parle, car j'ai un fils dans les tranchées : maintenant, je vois ce qu'il voit, je vis de sa vie. »

Peu après, ils rencontrèrent un tout jeune soldat, rose et blond, qui avait devancé l'appel de sa classe, presque un gosse dont la poitrine bleu horizon était constellée de taches de boue, les unes sèches, les autres encore humides.

— Comme te voilà bien décoré ! lui dit Francis.

Et le petit, sans comprendre le vrai sens que le peintre patriote attachait à cette exclamation, presque honteux de ce dont il aurait eu le droit d'être fier, répondit :

— C'est que, vous savez, à l'avant, on n'a pas beaucoup le temps de s'astiquer. »

Maintenant, après avoir, en ce qui précède, résumé le récit du commandant Decharbogne, je ne puis mieux faire que de reproduire textuellement son rapport, car il fut le seul témoin oculaire qui ait été à même de donner ces détails :

« En face de la petite église de Ranville, nous



retrouvions l'auto qui nous avait conduits et nous pûmes rentrer sans encombre à Arras. Le grand artiste ne savait comment nous exprimer sa gratitude. Comme je voulais qu'il fût des nôtres pour le déjeuner, il me répondit :

« — Oh ! non ! il faut que je me mette immédiatement au travail. Je veux noter tout de suite ce que j'ai vu et achever, sur ma toile, tandis qu'elles sont encore fumantes, les ruines qui avoisinent la grande place. »

« Et, sans même se reposer un instant, il s'en fut rassembler ses brosse et ses toiles et s'installa sur la place, en dépit d'une bise assez mordante.

« Vingt minutes après, comme je regagnais mon gîte, un gendarme me rejoignit dans la rue Saint-Auber.

« — C'est bien vous, mon commandant, qui accompagniez M. Tattegrain ce matin ?

« — Oui, pourquoi ?

« — Il vient de mourir.

« D'un bond, je courus vers la place, le grand artiste venait en effet d'expirer... Mort ! Ses yeux tout à l'heure encore si brillants, si lumineux, étaient à jamais fermés !

« Rien ne saurait décrire mon émotion à la vue du corps inerte de cet énergique vieillard d'âme et de nom si français !

« Et nul ne contestera que l'illustre peintre Francis Tattegrain soit mort, lui aussi, au champ d'honneur en pleine vigueur artistique et intellectuelle, ce 1<sup>er</sup> janvier 1915. »

Oui, comme le dit le commandant, cette mort a été héroïque : elle l'a frappé au moment même où il rêvait de glorifier une fois de plus la Patrie



par une œuvre nouvelle qu'il espérait plus forte, plus saisissante que toutes les autres, parce que directement inspirée par un drame vu dans la réalité. Elle l'a frappé dans un moment de joie créatrice. Elle l'a frappé avant son fils tué à l'ennemi, elle lui a épargné l'immense douleur de le pleurer.

\*  
\* \*

Le commandant Decharbogne, revenu de la guerre, devait, lui aussi mourir brutalement, en quelques instants : il fut tué au mois de septembre 1927, en métro, la tête prise dans une portière trop brusquement refermée. O destinée !





### XIII

## LE CABARET BEDLÉ AU CRAN POULET

---

Retour chez Bedlé. — Vieux souvenirs. — La carte de Francis à Finot. — L'Hôtel du Pèlerinage.

Il y a quelques années, mon cousin Alphonse De Vigne, venu chez nous à Wissant, avec sa famille et Hubert Olyff, le fiancé de Claire, sa fille aînée, voulut revoir et montrer à ses enfants le Cran aux œufs et le Cran Poulet, cette côte sauvage dont il avait gardé un si bon souvenir du temps où son frère Félix et lui, tout jeunes, venaient passer leurs vacances avec nous.

Ce ne fut plus, comme alors, une rustique carriole qui nous y conduisit, mais son auto qui les avait amenés d'Anvers.

Après qu'on eut exploré les roches, que les jeunes gens, joyeux et enivrés d'air pur, se fussent amusés à jeter des galets après un bâton qui flottait sur la mer, après qu'on se fut arrêté un instant devant la Sainte Vierge toujours la même dans sa niche de mousse, nous voulûmes revoir le père et la mère Bedlé.



Leur petit cabaret n'avait pas changé. Les deux vieillards avaient vieilli mais ils étaient toujours aussi heureux de nous revoir et ils admiraient toute la belle jeunesse qui envahissait gaie-ment leur humble logis.

Ils l'accueillirent avec ce mot souriant de bienvenue :

— C'est y beau d'être jeunes ! » tout en disposant les chaises de paille autour de la table de bois blanc où bientôt la bière blonde du pays fut versée dans les épaisses chopes de verre coulé.

L'intérieur était encore tel que nous l'avions connu jadis, les mêmes chromos étaient pendues aux murs et, au-dessus de la porte qui s'ouvrait sur la petite pièce du fond, nous revoyions le portrait du père Bedlé que Tattegrain avait peint un jour de pluie.

On reparla de M. Francis et des bigorneaux et des crabes plat-pieds et de M. de Rothschild et de la courroie perdue et retrouvée, que de souvenirs !

Les bons vieux essuyaient leurs yeux attendris.

— Attendez, nous dit le vieux père, j crois bien que j dois encore avoir des lettres qu'il m'écrivait pour me dire : « J'arrive. »

Et il fouilla dans le tiroir de son comptoir où se mélangeaient les vieux bouchons, les ficelles, les clefs, les clous, les porte-plume, les pipes et les autographes.

— Ah ! tenez ! dit-il tout à coup, v'la une carte que M. Francis a envoyée à mon chien, tellement qu'il était farce ! Il paraît que quelqu'un, on n'a jamais su qui, lui avait fait une belle lettre comme si ça serait mon chien qui l'aurait écrite et ça, voyez, c'est la réponse. »



Il nous passa la carte et voici ce que nous lûmes :

*Monsieur Finot,  
petit chien chez Monsieur Bedlé,  
à l'Hôtel du Pèlerinage de la Vierge,  
Harengselle, commune d'Audinghen,  
par Marquise (Pas-de-Calais.)*

« Berck, 12 juin 1912.

« Bieu tiot Finot,

« Tu m'as fait écrire une très chouette lettre, fameusement bien tournée, elle m'a fait beaucoup de bonheur et j'ai failli n'in braire d'attendrissement.

« J'avais bien cru que ton secrétaire c'était gros père Monsieur Demont mais il m'a juré que ce n'était pas lui et que tu ne l'avais chargé de rien. Alors, sais pas qui. En tous cas, remercie-le bien, ton secrétaire !

« Je te charge d'aboyer de ma part des choses fort aimables pour Monsieur et Madame tes grands-patrons et à M. Hamain aussi.

« Sur tes maigres fesses, je donne de petites tapes bien tendres.

« F. TATTEGRAIN. »

Dans cette petite plaisanterie, tout un joyeux passé revivait.

Le père Bedlé voulut bien nous offrir cette carte. Nous la gardons précieusement en souvenir de ces belles heures passées dans l'amour de la nature et de l'art et dans la bonne camaraderie confraternelle.



Combien cette appellation qu'il avait sûrement écrite en riant : *Hôtel du Pèlerinage* prenait de signification grave et touchante alors que, tout émus, nous avions la sensation d'accomplir un pèlerinage à la mémoire de cet ami si cordial et de ce fervent interprète de la nature saine et sauvage et de la douloureuse et glorieuse histoire de son pays, du nôtre, de notre brave France !





# CÔTE D'AZUR







## XIV

# LA BASTIDE DU BARON JEAN D'ALHEIM A ANTIBES

---

Le petit jardin torride. — La source inutile. — L'artiste indolent. — Jacques, Jacqueline et Astyanax. — Paul Arène. — La source pleure.

Dans le Nord, c'eût été une maison, mais comme on était dans le Midi, c'était une bastide. Dans le Nord, la grande fissure qui la traversait du haut en bas eût été soigneusement réparée en mortier plus blanc, plus propre que la façade et c'eût été comme un serpent grimpant à l'assaut du pignon, mais comme on était dans les Alpes-Maritimes, cette fissure allait s'aggravant d'un été à l'autre, car, dans le Midi les choses se contemplent et se constatent philosophiquement. On dit : « C'est la chaleur de notre soleil qui a crevassé le mortier, il est si beau notre soleil ! » Et cette insouciance réjouit les lézards gris et verts qui s'y nichent. Dans le Nord, le petit jardin qui précédait le logis se fût rempli d'herbe folle qui eût nécessité



la visite hebdomadaire d'un jardinier, mais comme on était à Antibes, le soleil se mettant à l'aise entre ces trois murailles blanches et cette façade couleur de canelle, y concentrait tous ses feux et grillait chaque brin d'herbe qui cherchait à pousser entre les cailloux. Dans le Nord enfin, la source qui sortait de la muraille dans une niche arrondie se fût écoulée sur une fraîche traînée de mousse d'un vert intense, mais ici elle se contentait de faire reluire d'un éclat plus vif les pierres qui la recevaient sur leur dos poli.

Si on l'avait voulu, on eût pu, au moyen de cette source, fertiliser le terrain suffisamment pour y faire prospérer un oranger et un citronnier qui eussent égayé de leur feuillage luisant ce coin torride, ombre précieuse où leurs fruits reflétés eussent brillé comme de joyeuses lanternes vénitiennes ; mais il eût fallu pour cela modifier l'inclinaison du terrain et dans le Midi, la bêche et la pioche poudreuses n'entreprennent pas de pareils travaux d'Hercule. Aussi l'eau de la source, au sortir de la vasque où elle se livrait à son éternel jeu de clapotis, fuyait-elle le long du mur pour se précipiter follement dans une goulotte de plomb pratiquée à sa base. Elle allait retrouver le vulgaire et fangeux ruisseau de la rue comme un enfant gâté qui se sauve vers la liberté après avoir, de mauvaise grâce, exécuté les petites singeries qu'on a exigées de lui pour amuser une société.

Telles sont les réflexions que je me fis lorsque, à l'âge de seize ans, je vis cette bastide, au moment où je franchis la porte de ce jardinet que gardaient, comme deux sentinelles armées, deux aloès gris aux piques menaçantes et dressées vers le ciel bleu.



Vous croyez sans doute qu'un Méridional habitait cette bastide? Eh bien, non! le maître de céans était un plus que du Nord, c'était un Russe. C'était le baron Jean d'Alheim, un peintre né dans les froids brumeux, mais délicieusement ébloui de lumière provençale. Un grand et solide gaillard, excellent garçon, une sorte de phoque à la moustache rude, à l'œil bleu et doux. Son indolence était proverbiale, c'était un rêveur de profession, peintre dans ses moments perdus. Ses enthousiasmes d'artiste étaient tellement contenus que, quoique très profonds et très sincères, c'était mollement qu'ils se manifestaient. Arrêté devant le panorama de la baie des Anges qu'enferme la chaîne immaculée des Alpes neigeuses, il disait en prenant un quart de minute pour chaque mot :

« Regaarrdez cela... c'est meerrrrveilleux! »

Puis après un long soupir qu'il allait chercher à la plus profonde cale de son pectoral de colosse, il ajoutait :

« Pour fairre de la ppeinturre, il faut de l'éneerr-gie! »

Il habitait Antibes toute l'année avec sa femme, peintre comme lui, et qui signait ses tableaux : Limosin ; et pour se consoler de n'avoir pas d'enfants, ils emplissaient leur atelier des cris stridents et des trépignements féroces de trois singes, Jacques et Jacqueline, deux sajours du plus vilain monde et Astyanax, un aristocratique ouistiti.

Si d'Alheim eût été Méridional, il eût peut-être agrémenté sa vie par la présence dans son atelier de quelque phoque ou de quelque pingouin pour évoquer le pôle Nord, mais, comme il était Russe, il avait choisi des animaux des pays tropicaux,



et, cherchant à leur donner l'illusion de la patrie lointaine, il avait installé, dans leur grande cage de fer, un bananier en pot et un palmier en caisse qui y jaunissaient, tout couverts de poussière.

Jacques et Jacqueline étaient exactement de même race, aussi le commissionnaire en produits exotiques qui les avait fait venir du fond des forêts vierges de l'Amérique, en même temps que ses caisses de noix de coco, les avait-il déclarés parfaitement assortis.

Si *être assorti* consiste à avoir le même caractère hargneux et jaloux, la même voix aiguë, les mêmes gestes grotesques et canailles, le même parfum, Jacques et Jacqueline formaient un ménage absolument assorti. Ils se grattaient avec le même acharnement, se rongeaient les doigts, grinçaient des dents, en se regardant dans les yeux, avec la même sauvagerie et se boudaient avec ensemble. C'était d'ailleurs les seuls moments où on les voyait un peu calmes. Dans ces minutes de colère concentrée, ils restaient assis dos à dos et baissaient, d'un air digne et vexé, leurs grandes paupières bleues. Le prince Astyanax profitait de ces instants de répit pour aller leur chiper leurs parts de noisettes et les croquait tout en haut de la cage, d'un air malin et triomphant. Astyanax était célibataire car on n'avait pas trouvé de femelle d'une race aussi pure et ses maîtres n'auraient pas souffert qu'il fît une mésalliance. C'est ainsi que la supériorité crée l'isolement, triste loi de la nature !

Des trois, Astyanax était le préféré parce qu'il pouvait se mettre en poche ou dans un manchon et qu'on s'attache toujours particulièrement aux



objets que l'on porte sur soi et auxquels on communique un peu de sa chaleur

On dit que les singes sont des maîtres imitateurs ; les d'Alheim ne donnaient pourtant pas à Jacques et à Jacqueline l'exemple de la discorde. C'étaient de braves gens, simples, dévoués l'un à l'autre, et vivant dans un intérieur calme et agréablement bohème. Ils ne faisaient de luxe que pour leurs singes dont le régime exigeait des primeurs.

Ces enfants chéris, aux visages grimaçants, engloutissaient des tomates au moment où il n'y en avait pour personne, s'en lançaient à la figure, en écrasaient sous leurs énormes pieds ou en s'asseyant dessus et les premiers raisins du marché d'Antibes étaient pour eux.

En les regardant gâcher ainsi les bonnes choses dont il se privait lui-même, d'Alheim, flegmatique, disait :

« C'est chaarrmant comme les animaux rrrépandent de la vie autourr d'eux ! »

Ils répandaient aussi autour d'eux un arôme bien spécial que, par bienséance, les visiteurs avaient soin de ne pas faire remarquer mais qui, comme leurs manières, pouvait être apprécié de façons bien différentes.

La bastide qui n'avait pas de fleurs, pas de fruits, pas de jardinier, avait cependant, outre ses deux peintres, son poète.

Ce poète était un garçon plein de talent, l'un de ces talents vivants et sincères qui, par cela même, sont vivaces et toujours appréciés en dépit des fluctuations de la mode du jour en littérature, comme ces plantes aux racines profondes qui, toujours, repoussent du pied.



Ce poète, c'était Paul Arène.

Il était né à Sisteron (Basses-Alpes) le 26 juin 1843 et, avait commencé par être maître d'études au lycée de Marseille. Dès 1865, il avait eu, à Paris, de beaux succès avec ses livres et des pièces de théâtre jouées à l'Odéon, notamment *Pierrot héri-tier* et *Comédiens errants*, pièce en un acte, en vers. Il se lia d'amitié avec Alphonse Daudet, et, épris comme lui de modernité, bien qu'il admirât les Romantiques et les Parnassiens, sa verve caustique s'exerça sur leurs chefs qu'il parodia avec beaucoup d'esprit dans un petit recueil qu'il intitula : le *Parnassiculet contemporain*. Les grands maîtres ne s'en vexèrent pas : on ne parodie que ce qui en vaut la peine. Ses petits contes provençaux sont délicieux.

Il peut être momentanément négligé des lecteurs modernes, mais il ne sera pas oublié quoique mort jeune. Cette cigale du *Midi et demi*, comme il s'appelait lui-même plaisamment, s'était prise d'une grande et solide affection pour d'Alheim, ce phoque du *Nord trois quarts*. Ils s'admiraient mutuellement en ce qu'ils avaient de tout à fait opposé. Arène avait aussi beaucoup d'amitié pour mon oncle Louis et pour mon père et disait finement : « J'aime mes compatriotes provençaux parce qu'ils blaguent si bien et j'aime les gens du Nord parce qu'ils ne blaguent pas. »

Donc, Paul Arène était le confident de tout ce qui se tramait de projets artistiques à la bastide. Il connaissait à fond les sujets des tableaux que d'Alheim poursuivait longuement dans son rêve indolent et n'exécutait pas ; d'avance, il leur consacrait des sonnets évocateurs et descriptifs. Il



était le camarade indulgent et patient de Jacques, de Jacqueline et d'Astyanax. Quand il s'était agi de donner l'aspect d'une source jaillissante au filet d'eau dont disposait la propriété, bien entendu le poète, l'auteur de *Jean Senez*, avait été consulté. Il avait pris son luth et avait composé ce quatrain que d'Alheim avait fait graver sur une plaque de marbre blanc encastrée dans le mur, au-dessus de la niche :

Jean Senez, homme de ressource,  
En source ayant changé son puits,  
Meurt de joie auprès de sa source  
Et la source pleure depuis...

Après les déjeuners où l'on avait mangé des « ravioli » en regardant les singes gâcher des raisins muscat et des amandes fraîches encore rares, on allait s'asseoir dans le petit jardin torride comme une pièce coupée dans le désert de la Crau. On prenait le café sur la petite table de zinc surchauffée en écoutant avec bonheur le gazouillement de la source tiédie. Celle-ci parfois semblait s'attendrir en accompagnant le rythme du dernier poème composé par Paul Arène et qu'il lisait à haute voix, s'échauffant la cervelle sous son vaste chapeau de jonc. D'Alheim l'interrompait parfois pour dire :

« C'est meerrrveilleux ! » entre deux lentes bouffées de sa pipe reluisante.

Certains peintres ont beaucoup d'imagination et produisent peu. D'autres ont le don de copier habilement la nature sans rien y ajouter d'eux-mêmes ; ceux-là sont d'inlassables producteurs, ce sont d'actives machines, toujours remontées.



D'Alheim appartenait à la première catégorie : il rêvait des œuvres magnifiques, s'hypnotisait lui-même et attendait patiemment l'heure triomphante où « ça viendrait ».

Il s'était merveilleusement accoutumé au climat du Midi qui favorise le farniente et son tempérament s'y était si bien fait qu'étant retourné une fois en Russie, il en avait rapporté une tendance au coryza et à la bronchite dont la moindre fraîcheur, le moindre courant d'air réveillait toute l'énergie. Aussi avait-il adopté comme coiffure habituelle, dès que l'hiver approchait, une toque en loutre épaisse et douce. Il la mettait tous les jours, à partir d'octobre, pour se rendre de chez lui au petit café, sur la place d'Antibes, où il faisait, avec ses amis, sa partie de dominos. Il l'accrochait alors à un portemanteau. Un farceur lui fit un soir la plaisanterie de la cacher, en sorte que lorsqu'il voulut la prendre au moment de regagner son logis, il ne la trouva plus et s'inquiéta :

— Serais-je donc, par hasard, venu nu-tête? Je suis si distrait!

— Oui, s'écrièrent comme un seul homme tous les amis, tu es venu nu-tête!

— Eh bien! voilà... c'est fait... je vais êtrrrrhumé!

Le farceur lui dit alors gentiment.

— Je cours la chercher chez toi, mon bon! » et revint un quart d'heure après, rapportant la toque qui n'avait naturellement pas quitté la poche où il l'avait dissimulée.

Le lendemain, on vit arriver Jean d'Alheim enfoui jusqu'aux yeux dans un cache-nez de laine et ayant rabattu les oreillères de sa toque. Il éter-



nuait et se tapotait la poitrine comme un pénitent qui fait son *mea culpa*, car il y avait collé un emplâtre de thapsia. Il s'était enrhumé par la toute-puissance de son imagination d'artiste.

On crut le guérir subitement en lui avouant l'innocente plaisanterie, mais il n'y voulut jamais croire :

— Ah non ! non ! dit-il, vous me contez une blague de Merrridional ! Un Rrusse, crroyez-moi, ne s'y laisse pas prrendre.

Et Paul Arène se mit à rire :

— Eh ! mon bon phoque souffleur, tu viens de me souffler un alexandrin !

— Eh ! que dirrais-tu si, moi aussi, j'éccrri-  
vais un poèeeme ?

— J'applaudirais, Pagasse ! Té ! vas-y donc !

— Oui, mais... j'attends... que ça vienne.. »

Il l'attendit toute sa vie.

Ce poème, qui eût évidemment été magnifique, resta enfermé dans sa cervelle comme les grands tableaux qu'attendait la toile blanche et vierge, soigneusement roulée sur son long cylindre de bois, posé dans l'un des coins araigneux et poudreux de son atelier, derrière la cage où les trois singes se livraient à leurs extravagances dans leur forêt vierge exigüe, autour du bananier aux larges feuilles flasques et déchiquetées et du palmier fané.

Comme Jean Senez, homme de ressource, Jean d'Alheim mourut dans la contemplation éblouie des éclats du soleil méridional et dans son idéal. Comme ce filet d'eau qui s'écoulait sans rien féconder, cet idéal demeura vain.

Je n'ai jamais revu la bastide lézardée où on



lézardait sous le ciel d'un bleu féroce. Est-elle tombée en ruines? A-t-elle été rebâtie, je l'ignore.

Son eau doit s'écouler encore.

Sans doute elle pleure son peintre, ce ruminant de l'extrême Nord qui, par fantaisie, l'avait tirée de son puits sombre et profond, pour la faire scintiller au soleil, comme son rêve.

Sans doute elle pleure aussi son poète, Paul Arène, barde du Midi, mort jeune dans toute la floraison féconde de son talent fait de lumière.

Elle les pleurera toujours.





## XV

# LES LOGIS DE LA GRAVETTE A ANTIBES

---

Les désœuvrés. — Les petits cailloux de la baie des Anges. — Notre collection du Typhonium. — La dent de Mammouth et la hache celtique : *Wissantaise*. — Les savants Pontier de Lumbres et Dutertre de Boulogne-sur-Mer. — La maison-bateau de la Gravette. — Le collectionneur maritime. — La villa du père Hoguet. — Le vieux ménage. — Le jardin dominant la mer. — La chaîne des Alpes. — Le théâtre d'Antibes. — *Le Chalet* : « Vallons de l'Helvétie ! » — Dernier rayon.

Il y a des gens qui s'ennuient. Je ne le comprends pas, mais je le constate.

Voyez ce monsieur assis pendant des heures à la terrasse d'un café, regardant d'un œil morne passer les autos et les Parisiens affairés.

Il s'ennuie, il tue le temps.

Tuer le temps, le temps si précieux, quel sacrilège !

Voyez dans cet élégant intérieur cette dame étendue sur un sofa. Elle examine ses ongles qu'elle vient de faire reluire. Elle prend un livre qui traîne là, en lit une demi-page, le referme. Elle



écoute pendant dix minutes les sons nasillards de la T. S. F., puis la fait taire et soupire. Que fait-elle? elle s'ennuie, elle tue le temps. Un jour viendra, quand elle sera vieille, où elle trouvera que le temps a passé trop vite. Le temps se venge de ceux qui le tuent ; il les tue à son tour.

Il y a un moyen simple cependant de ne pas s'ennuyer, c'est d'observer la vie. Si ce livre que cette dame a refermé si vite ne l'a pas intéressée, c'est parce qu'il n'a rien réveillé en elle, aucun souvenir, aucune remarque, parce qu'elle n'a pas su lire dans le grand livre de l'existence et de la nature.

Pour ceux qui sont passionnés pour un art ou une science, c'est bien simple, ils s'y livrent de plus en plus à mesure qu'ils peuvent se donner plus de loisirs, ceux-là ne s'ennuieront jamais et leur esprit restera jeune. Ce n'est pas à eux que je donnerai des conseils pour éviter l'ennui, ils n'en ont pas besoin.

C'est aux gens qui n'ont pas reçu de la nature le don d'exprimer leurs idées et leurs impressions de quelque façon que ce soit que je m'adresse et je leur dis :

Faites une collection, une collection de n'importe quoi, une collection qui puisse donner un but à toutes vos promenades : ramassez des coquillages, des cailloux, faites un herbier de plantes terrestres ou marines, attrapez des insectes, gardez des chrysalides en observation pour voir, un beau matin, sortir le papillon d'abord tout plissé et tremblant et bientôt épanoui au soleil. Voilà pour votre été. Et votre hiver? Dans les longues soirées, vous serez très occupé à étiqueter vos trouvailles, à les regarder à la loupe, à chercher



leurs noms scientifiques dans l'inépuisable dictionnaire Larousse et, jetant un coup d'œil sur votre horloge, vous direz : « Déjà minuit ! »

Oui, soyez bien sûr que dans une vie bien remplie, minuit arrive toujours trop tôt !

J'ai toujours eu la manie des collections. Dès l'âge de six ans, je collectionnais les joujoux minuscules, les mignons objets venant des étagères de l'excellente Mme Mazèele de Gand, les petits instruments dorés qui avaient orné les bouteilles de champagne du cher cousin de Poortere de Bruges, les gentils petits riens trouvés au fond de la grosse boule de laine qu'on m'avait donnée quand je commençais à apprendre à tricoter. Ensuite ce furent les coquillages des plages de Douarnenez. Ces brimborions, mes petits-enfants aujourd'hui les regardent avec plaisir.

Plus tard encore, quand j'eus seize ans, je fus émerveillée de la beauté et de la variété des petits cailloux des bords de la baie des Anges à Antibes, alors que, chaque matin, j'y surveillais les jeux de mes petits cousin et cousine, Jules et Élodie, enfants de mon oncle Louis Breton.

Chose curieuse, cette modeste et puérile collection, par des hasards qui ont quelque chose de prodigieux, s'est enrichie depuis de pièces auxquelles les savants attachent la plus haute importance et les petits riens qui n'ont de valeur que par les souvenirs qu'ils rappellent, voisinent maintenant, sous vitrine, avec une dent de mammoth admirablement conservée, trouvée par notre élève et ami, le peintre Fernand Stiévenart, dans les dunes de Wissant, dans les cailloutis fluviaux de la falaise dite de la Mine d'or, au nord



de l'endroit où le ruisseau de Uelle se jette dans la mer. Cette dent, tout à fait complète, a eu l'honneur d'être citée par le professeur Gosselet de Lille (*le Boulonnais*, livret-guide du VIII<sup>e</sup> congrès géologique international, 1900, IX, p. 1-14). Tout dernièrement les docteurs G. Pontier de Lumbres et Auguste Dutertre, de Boulogne-sur-Mer, l'ont examinée avec le plus grand soin et ce dernier l'a décrite dans un mémoire fort intéressant sur les formations quaternaires de Wissant. En outre, quatre haches celtiques ont été découvertes dans notre propriété même, par des ouvriers qui y avaient ouvert une carrière pour y prendre du gravier nécessaire à la construction de notre Typhonium.

La plus grande de ces haches, qui mesure trente-deux centimètres de long et pèse un kilog. six cents grammes, remonte à la plus lointaine époque de l'âge de pierre et notre ami le savant Auguste Dutertre en a fait l'objet d'une étude approfondie dont il tire des conclusions des plus curieuses et de nature, de même que la dent de mammoth, à éclairer la science sur des points demeurés obscurs. Cette hache est classée désormais et se nomme : *la Wissantaise*. Elle a fait l'admiration d'un groupe international de savants lors d'une communication que fit Auguste Dutertre à la Société préhistorique française à Paris, à la Sorbonne, en juillet 1926. Les géologues de tous pays réunis là, n'en avaient jamais vu d'aussi grande ni d'aussi lourde.

De plus, nos filles, que les fouilles intéressaient depuis leur enfance, ont aussi trouvé une grande quantité d'objets de bronze de l'époque médiévale



dans les éboulements des falaises sablonneuses de Wissant, notre petit-fils Louis Ball continue ces recherches, en sorte que notre collection, si modestement commencée, est devenue très curieuse et connue dans notre pays. Elle fait partie du programme de la conférence-promenade qu'Auguste Dutertre organise chaque année.

J'ai parlé d'Antibes, tout à l'heure, j'y reviens comme on retourne, après une halte, au rayon de soleil qui éclaire la route que l'on suit.

Cette route nous conduit à la Gravette, petite grève toute pleine de roches accumulées. Un peu avant d'y arriver, lorsque j'y allais avec mon père et notre ami le baron Jean d'Alheim, grand et sympathique flâneur, nous remarquions une bien étrange habitation qui nous intriguait.

C'était un bateau et c'était une maison. Elle avait été construite par un officier de marine qui, vieux, retraité, n'avait pas voulu redevenir terrien. Il avait tant aimé la mer qu'il n'avait pu se résoudre à la quitter. La poupe de son petit navire était engagée dans les roches comme si le vent du large l'eût poussé là et la vague battait harmonieusement sa proue, cette vague de Méditerranée qui n'a pas de marée, comme si, complaisante, elle voulait éviter aux indolents marins de sa côte bénie, la fatigue et le souci d'aller, à certaines heures, la chercher au loin.

Quel grade avait eu dans la marine cet original retraité, capitaine, commandant? Je ne sais plus.

L'ami Jean d'Alheim nous disait que ce philosophe ne voyait personne et vivait seul. Seul? Comment, tout seul? Dans un bateau comme en pleine mer? et sans équipage à commander? Eh



bien non, il vivait avec une amie bien chère qui occupait tous ses instants. On savait cela par les bonnes femmes et les fillettes qui lui portaient son pain, ses oranges et ses ravioli. Cette amie sûre de qui lui venait toute joie, avec laquelle il se remémorait les beaux pays parcourus jadis, c'était sa collection. On le trouvait toujours penché sur des cailloux, des coquillages, des coraux, des herbiers d'algues marines. On supposait même qu'il avait un aquarium, mais tout cela était dans le domaine du mystère.

Le toit de ce logis était naturellement un pont sur lequel s'élevaient deux mâts avec leurs cordages et poulies. Au sommet du plus grand flottait le pavillon bleu, blanc et rouge. Il indiquait au retraitsé s'il avait le vent en proue ou en poupe et sans doute les fluctuations de l'atmosphère étaient consignées dans le journal du bord. L'ancien marin vivait d'illusion, s'amusant à se leurrer lui-même, s'asseyant sur son pont pour observer la mer et je gage qu'il ne s'ennuyait pas.

Seul avec sa pensée, il ne se sentait pas isolé.

Non loin de là, de l'autre côté de la route, s'élevait une jolie villa, celle de nos vieux amis, M. et Mme Hoguet.

Le père Hoguet, aimable homme, visage souriant encadré d'une crinière de cheveux souples et blancs à la Corot, avait une heureuse situation de fortune et pas de profession. A l'époque dont je parle (1876) on ne travaillait que lorsqu'on manquait de ressources, mais il ne s'ennuyait pas. Lui aussi, dès le matin, il regardait de quel côté flottait le petit pavillon du vieux marin afin de savoir si le temps serait assez beau (on était en



février) pour lui permettre de faire son cher métier de peintre amateur, sa petite étude sur nature dans son joli jardin qui dominait toute la baie des Anges.

Ce jardin descendait en pente douce vers la route qui bordait la grève. Quelques oliviers tortueux et gris profilaient sur la mer leurs branches emmêlées et les orangers aux rameaux penchants, alourdis de fécondité, offraient leurs fruits d'or aux visiteurs de ce délicieux petit domaine.

Les Hoguet formaient un charmant ménage de vieux. Ils se regardaient mutuellement avec une expression de satisfaction calme. Chacun d'eux semblait songer constamment à ce qui pouvait faire plaisir à l'autre.

M. Hoguet, quand le mistral ne soufflait pas, piquait son grand parasol de peintre dans la terre jaune de son jardin, près d'un parterre d'anémones déjà fleuries, et faisait des études peintes d'après le merveilleux décor naturel qui s'étalait devant ses yeux, les saphirs et les émeraudes des eaux, la blancheur immaculée de la chaîne des Alpes aux neiges éternelles, pendant que sa femme, dans sa belle cuisine aux cuivres reluisants, battait des œufs en neige pour l'exquis dessert qu'elle lui préparait elle-même. Il savait qu'elle s'extasierait devant la peinture toute fraîche éclosée de sa palette. Elle savait qu'il savourerait la fine friandise sortie de ses mains de bonne ménagère.

O bonheur absolu de ceux qui, par agrément et pour l'agrément seulement, font le métier qui leur plaît ! Ils ne connaissent pas les tourments et les inquiétudes des professionnels, ils sont les bienheureux !



Peindre sans prétention, sans avoir mordu au fruit tentateur de l'ambition, sans préoccupation de la médaille que l'on mérite toujours avec tant de conviction ! Vivre sans anxiété au sujet de la vente du tableau pour lequel on a commandé un beau cadre si cher ! Travailler sans désir d'enfoncer les autres, sans souci d'être enfoncé par eux ! Croire que ce que l'on fait est très bien parce que tout le monde aimablement vous le dit et qu'on en a soi-même une intime et modeste intuition.

M. Hoguet avait ce bonheur sans mélange et d'ailleurs, il avait en peinture un certain sentiment de lumière et d'harmonie dont mon père, qui peignait parfois auprès de lui dans ce charmant jardin, lui faisait compliment.

Ainsi s'écoulait en pente douce la vie calme de ces bons vieux époux.

Ce beau vieillard avait été un beau jeune homme et sa femme continuait à l'admirer comme aux premiers jours de leur union. Elle avait en le contemplant un sourire satisfait qui faisait plaisir à voir. C'est le privilège de l'amour vrai de modifier son idéal selon les transformations que l'âge opère chez l'être adoré.

Je ne sais rien de ce qu'avait été le passé de ce couple, un roman, bien sûr, mais un roman simple et uni ? ou bien assombri jadis par des événements douloureux ? Leur sourire était-il une vieille habitude de bonheur ou bien une accalmie après des tempêtes ? Je ne sais pas. M. Hoguet nous racontait qu'il avait été élevé dans un milieu d'artistes. Son père, ami intime de plusieurs peintres en renom au commencement du dix-neuvième siècle, aimait



beaucoup les arts et avait fait une collection de gravures.

En les retirant de leurs cartons pour nous les montrer, M. Hoguet disait :

— Quand j'étais petit, il paraît que j'étais beau et sage, aussi les peintres, camarades de mon père, me firent assez souvent poser pour leurs tableaux. Lorsqu'ils avaient besoin d'un petit gosse aux beaux cheveux blonds bouclés, ils disaient : « Je prendrai le petit Hoguet. » Je me rappelle ces séances où j'étais assis sur les genoux d'une grande personne qui me tenait en respect et me faisait remarquer mystérieusement qu'il y avait, sur la table proche, des bonbons destinés aux petits enfants qui posent bien. »

Je regrette de n'avoir pas retenu les noms des peintres dont M. Hoguet évoquait ainsi le souvenir et qui étaient d'une génération antérieure à celle de mon père. Ce dont je me souviens, c'est qu'en regardant les cheveux si blancs du vieillard, j'avais peine à me figurer qu'ils avaient été blonds.

Quand papa faisait des études dans le jardin de M. Hoguet, je l'accompagnais parfois. Je me rappelle notamment un soir où le soleil déclinant éclairait la chaîne des Alpes d'une lueur rose si pure, si opaline, si idéale que mon père et M. Hoguet qui cherchaient à en saisir le charme sur la toile, en étaient enthousiasmés et émus. Les montagnes s'élevaient vers le ciel verdâtre avec leurs arêtes roses d'un côté, bleutées de l'autre et la mer, très unie, reflétait le zénith. Au premier plan, les oliviers se doraiement doucement et le calme était absolu. Parfois, sur l'eau moirée, une barque



passait et sa voile tendue recevait, comme une bénédiction, le reflet du rayon solaire.

Devant cette splendeur, le peintre des soirs qu'était mon père se sentait désarmé tout autant que son vieux disciple novice : ils éprouvaient également, tous deux, le sentiment de leur impuissance à exprimer, avec des moyens et des éléments vulgaires, des harmonies aussi immatérielles.

— C'est impossible à rendre ! disait mon père, qu'est-ce que nos pauvres tubes de couleurs comparés à ces merveilles ! Il faudrait pouvoir les acheter en paradis !

Et Hoguet ajoutait :

— Il faudrait peindre avec des plumes prises aux ailes des anges...

Assise auprès d'eux, je les écoutais et j'étais comme eux, en extase.

Je devais avoir, ce soir-là, une autre joie : Mme Hoguet dit à mon père :

— Nous allons au théâtre, on joue *le Chalet*, voulez-vous nous confier votre fille ? Cela l'amusera, c'est une si jolie pièce !

J'avais seize ans, j'adorais le théâtre. Mon père vit le rayonnement subit de ma joie devant ce projet et consentit à me laisser accompagner ses amis.

Le théâtre d'Antibes de cette époque avait été installé dans une ancienne église. En entrant, non loin du guichet où l'on prenait les billets, on voyait une conque de grès taillé à demi encastrée dans le mur et qui avait été un bénitier.

O déchéance ! là où s'étaient jadis trempées dans l'eau bénite tant de mains dévotes, mains ridées et tremblantes de vieux, mains blanches



richement ornées de bagues, mains pures, mains pécheresses, mains innocentes d'enfants pour le signe de croix purificateur, on voyait quelques vulgaires balais et plumeaux remisés dans la niche poussiéreuse et ils ne devaient pas avoir un service fréquent, car des toiles d'araignées les unissaient entre eux. On monta, à droite, un petit escalier tournant en pierre dont les murailles étaient blanchies à la chaux.

Les Hoguet me dirent qu'ils avaient loué la loge de milieu, la meilleure de toutes celles qu'on avait aménagées dans la tribune qui, au temps de son attribution sacrée, faisait face au chœur et contenait alors, sans doute, le lutrin. Elle faisait désormais face à la scène et c'était celle de M. le maire quand il venait au théâtre. Le petit escalier que nous gravissions était sombre, aussi, en arrivant sur cette galerie, je fus très agréablement éblouie par le lustre au gaz suspendu au milieu de la salle. Elle était toute blanche, c'était réjouissant.

A peine arrivée à notre loge garnie de chaises de paille, avant de s'asseoir, Mme Hoguet se pencha à la balustrade et regarda à droite, à gauche puis s'exclama :

— Mais !... Je ne vois pas clair !...

Je n'y comprenais rien.

Elle ajouta, s'adressant à son mari :

— Toi, vois-tu clair ?

M. Hoguet se pencha à son tour, tourna comme elle la tête de tous côtés et dit :

— Mais non, je ne vois pas clair... c'est extraordinaire !...

J'étais bien anxieuse : comment mes vieux amis



pouvaient-ils être ainsi tout à coup, en même temps, frappés de cécité et que devais-je faire, moi, seule voyante?

Je compris et fus rassurée quand, presque aussitôt, Mme Hoguet reprit :

— C'est très ennuyeux ! car, enfin, comment ferons-nous pour rentrer chez nous si elle n'est pas venue, si elle est allée ailleurs, c'est elle qui a la clef de la villa, je n'ai pas pris la nôtre !

Leur bonne se nommait Claire et ils lui avaient payé une place de parterre, car ils étaient de ces bons patrons qui ne veulent pas que leurs domestiques s'ennuient lorsqu'eux-mêmes s'amuse.

Mme Hoguet s'écria :

— Ah ! mais si, je la vois ! je ne la reconnaissais pas, car elle a un nouveau chapeau !

Je me rendis compte que l'ancien chœur était la scène et que les petites chapelles latérales étaient devenues les coulisses. Celle de la Sainte Vierge s'appelait maintenant *jardin* et celle de saint Joseph *cour*.

En y repensant aujourd'hui, en notre vingtième siècle qui alors me semblait encore si loin dans l'avenir, je me dis que cette transformation d'église en théâtre est un peu l'image de ce qui se passe de nos jours.

Si nos jeunes filles de 1928 étaient nées cinquante ans plus tôt, elles auraient eu les cheveux longs disposés en bandeaux avec la ligne au milieu comme de petites saintes, elles auraient baissé les yeux, elles auraient gardé une attitude réservée à l'excès, osant à peine ouvrir la bouche. L'émancipation s'est produite, le temple de leur petite âme prisonnière des conventions banales est



devenu théâtre et dancing. Elles disent : « J'ai tondu ma tignasse, » et elles dansent le charleston. Si jadis il y avait trop de contrainte, il y a maintenant vraiment trop de désinvolture. Que ne sait-on garder la juste mesure !

En me rappelant ma mentalité d'alors qui, d'ailleurs, ne s'est pas beaucoup modifiée avec l'âge, je reconnais que mes parents avaient eu le tact de me maintenir dans cette juste mesure. Ils m'avaient enseigné le respect des choses saintes et des convictions sincères, mais, en même temps, ils me laissaient exprimer mes idées personnelles en toute franchise, ayant horreur de la dissimulation et ne me recommandaient pas de baisser les yeux dont on disait alors : « C'est le miroir de l'âme. » Je communiquais donc avec entrain mes impressions aux amis Hoguet et ils étaient tout heureux du plaisir qu'ils me procuraient.

L'orchestre préludait : il se composait d'un piano et de deux violons qui se donnaient le *la* en essais hésitants avec, de temps à autre, une hardiesse discordante vite réprimée.

Le public commençait à s'impatienter, moi aussi. Enfin, le rideau se leva.

C'était la première fois que je voyais jouer *le Chalet*. Je l'ai revu depuis, bien interprété dans de grands théâtres, mais cette première impression me restera toujours comme la plus poétique malgré l'imperfection de cette scène primitive.

Dans le grand air : *Vallon de l'Helvétie* ! j'entrevois la Suisse que je ne connaissais pas mais que je me figurais féérique : le souvenir si récent du beau soir rose que je venais de voir quelques heures plus tôt, sur la chaîne des Alpes, me réappa-



raissait. Les autres *Max* que j'ai vus depuis n'avaient plus cette belle crânerie, cette triomphante moustache ; les autres *Daniel* n'étaient plus si touchants. Je m'attendrissais sur sa douleur amoureuse lorsque la cruelle Betsy le refusait pour garder son indépendance, ce dont je la blâmais profondément. Le brave Max qui, à la fin, arrange si bien les choses, avait toute ma sympathie.

Il y avait cependant bien des lacunes dans cette représentation : les soldats de Max qui *envahissent* tout à coup le chalet de Betsy, n'étaient qu'au nombre de trois. Bien qu'Antibes soit une ville de garnison, on n'avait donc trouvé que trois soldats de bonne volonté consentant à venir figurer sur cette scène. M. Hoguet disait :

— Ce n'est pas étonnant ! Ils ne touchent, pour ce service, que cinquante centimes... et puis, qui sait ? notre théâtre n'a peut-être pas pu se procurer plus de trois uniformes autrichiens.

Et il riait de cette pénurie.

Il riait aussi, en bon musicien qu'il était, de la médiocrité des acteurs. Il paraîtrait que Max n'avait pas su attaquer une note assez basse, que Daniel avait eu des hésitations dans la voix, que Betsy n'avait pas bien observé le rythme, toutes remarques que font les connaisseurs et qui m'échappaient à moi, car j'étais sous le charme. Pour la fillette de seize ans qui entrevoit l'amour comme une chose absolument immatérielle et éthérée, voir de tendres sentiments exprimés sur une scène avec la séduction d'une musique enveloppante comme des bras amoureux, c'est le plus pur des enchantements.



Mon ignorante candeur s'apercevait à peine des fautes et des lacunes que j'entendais signaler, j'étais si bien en Helvétie !

Bien souvent, pour jouir pleinement d'une manifestation artistique, de la musique surtout, il ne faut pas trop s'y connaître. L'esprit critique nuit à l'émotion et parfois même, l'annule complètement.

En écoutant *le Chalet*, je vivais avec ses personnages et, ne tenant pas compte des défauts, je comprenais le principal, le sentiment que les auteurs avaient voulu exprimer, Goethe d'abord qui en avait imaginé le sujet dans *Jery und Bætelv*, Adam et Scribe qui avaient mis tant d'art à l'interpréter à leur manière, car, qu'avaient-ils cherché : émouvoir leurs auditeurs par l'imprévu des situations et le charme de la musique si tendre, si spirituelle, si variée !

Le beau peut être mal présenté, mal vêtu, il reste le beau quand même : lorsqu'il est l'œuvre du génie, les âmes ingénues sont parfois celles qui s'en laissent le mieux pénétrer.

Je n'ai plus revu le ménage Hoguet depuis cette époque lointaine et n'en ai plus eu de nouvelles. Il est évident qu'étant vieux déjà en 1876, ils sont morts depuis bien longtemps mais, comme il arrive toujours quand on n'a pas reçu la triste lettre imprimée, entourée de noir, qui, brutalement, vient vous dire : « Un tel est mort, » instinctivement on croirait que rien n'est changé, et je me figure encore que le soleil qui continue à caresser de son rayon rose la blancheur des Alpes, caresse encore de même les cheveux blancs du père Hoguet et de sa tendre épouse.



J'aime à penser qu'ils s'en sont allés doucement, par un calme soir, en contemplant l'idéal paysage aux couleurs de paradis à l'heure où les Alpes neigeuses se marient au ciel opalin, pure et éternelle hyménée.





## XVI

# LE PRESBYTÈRE DE L'ILE DES DIEUX

---

Les îles de l'Atlantique et celles de la Méditerranée. — Porquerolles. — L'abbé Joseph Bozon. — Les fureurs de Marie. — Le mistral. — Le gâteau. — Le dimanche des Rameaux. — Le fourre-tout. — La table d'hôte. — Le Dahomey et les Évangiles. — Les Balyne de Port-Cros. — Le glanage au long des grèves. — Stéphano Balustra, dit Trento. — L'enfance en pleine nature. — La chèvre Amalthée. — Harmonie céleste à la plage d'argent.

Une île !

Combien d'idées diverses évoque ce simple mot :  
une île !

Cette montagne sous-marine qui s'élève par degrés, qui dépasse le niveau de la mer pour dominer les vagues, pour produire autre chose que des algues, pour entendre à la fois le cri rauque des oiseaux marins, le chant des oiseaux sylvestres et le bêlement des troupeaux, pour connaître la vie terrestre et pour regarder le ciel !

Elle veut voir les bateaux dans toute la splendeur de leurs voiles tendues ou avec leur panache de fumée qui se mêle aux nuages. Elle veut les



voir tracer leur voie d'écume blanche sur les flots, ces bateaux dont elle ne connaîtrait que les lamentables épaves gisant sur les grands fonds.

Qu'elle soit habitée par des êtres humains ou hantée seulement par les phoques et les goélands, c'est en tout cas un nid d'intimité au milieu d'une immensité écumante et redoutable.

Dans les régions exposées au grand vent du large, une île, c'est un amas de roches et de sable, où, lorsqu'elle est habitée, se cramponnent de pauvres maisons de pêcheurs.

Quand ce groupe est formé, on y voit se dresser bientôt deux tours comme les deux mâts d'un navire, qui semblent veiller sur ce troupeau de toits gris ou rouges.

La première, c'est le phare : il signale aux bateaux qui passent la route à suivre, l'écueil à éviter et le port de refuge pour les jours de tempête.

La seconde, c'est la tour de l'église. Les croyants s'y réunissent pour supplier Dieu de réparer les maux dont ils l'accusent cependant d'être l'auteur responsable. Des femmes en noir vont y brûler des cierges. Comme on redoute ce Dieu, on le flatte pour l'adoucir...

Les îles de la Méditerranée ont un autre caractère. Elles évoquent les temps mythologiques, ce sont les îles des dieux.

L'eau transparente verte et bleue, roulant une écume faite d'étincelles, est bien celle dont est sortie Vénus Astarté. Le soleil ardent est celui que chantait Apollon. Dans les mauvais jours, les lourds nuages violets accrochés aux sommets



des montagnes, sont bien ceux où Jupiter faisait éclater ses foudres et les roseaux du Var, solides et roides, semblent attendre que le dieu Pan les arrache de leur souche pour en faire de mélodieux pipeaux. Les arbres y poussent à leur gré : leurs racines s'agrippent aux roches jaunes et rouges fleuries de ficoïdes, leurs branches se tordent, rampent vers la mer comme d'énormes serpents qui veulent boire.

Telle est l'île de Porquerolles et l'on est surpris d'y voir s'élever, sur la grande place, une banale petite église catholique, car cette religion basée sur l'austérité et le renoncement, ce en quoi elle a dépassé d'ailleurs l'intention de son sublime fondateur, n'est nullement en accord avec la nature indépendante qui l'entoure et ses voluptueuses harmonies de formes et de couleurs.

Et du reste, le prêtre qui officie dans cette église, lui-même n'a rien de clérical. C'est l'abbé Joseph Bozon, un ancien missionnaire au visage énergique coloré et barbu, au regard intense et franc et dont toutes les paroles sont empreintes d'une philosophie indulgente et douce. Il est robuste et bon comme les grands chiens de Terre-Neuve qui sont d'autant plus doux qu'ils sont plus forts. Ses occupations et ses soucis sont variés. Il est à la fois pasteur des âmes, guérisseur des souffrances physiques, savant en histoire naturelle et tenancier d'une pension de famille. Sa soutane rarement brossée (son unique servante, Marie, n'a pas le temps) raconte ses multiples travaux : en bas cette soutane a de l'argile parce qu'il a bêché son jardin à l'aurore ; la manche porte les marques d'un cierge de cire qui a coulé ;



sur sa poitrine brillent quelques écailles nacrées des poissons qu'il vida lui-même et un long fil blanc, semblable à un fil de la Vierge, montre que, ce matin, il a fait un pansement. Tous les jours, après la messe, il donne ses conseils, ses soins et souvent son argent. On voit venir l'ouvrier forgeron blessé ou brûlé à la main, la vieille épicière qui souffre des dents, il a remède à tout.

Pendant ce temps, Marie est en branle ; elle commande à sa batterie de cuisine comme un vieux général à son artillerie et elle bougonne au sujet de la bonté exagérée de M. le curé qui en est à sa troisième consultation et n'a pas encore déjeuné et qui se ruine en médicaments qu'il donne. Elle va bien l'attraper tout à l'heure, quand il viendra : elle lui dira qu'il est bien toujours le même, ce qui ne le changera pas et il écoutera son assaut de reproches avec la calme sérénité d'une roche arrondie sous le bouillonnement du torrent impétueux.

Il ne pense pas, lui, qu'il puisse y avoir un excès à la bonté.

Ce matin, Marie est particulièrement furibonde. Jugez le motif : il y a une voisine qui s'amuse à devenir centenaire et à avoir toutes sortes de petites infirmités qu'elle vient raconter à M. le curé pendant des heures, si bien que ce pauvre abbé n'a pu prendre sa tasse de café au lait que toute refroidie, après que Marie l'avait fait réchauffer trois fois ! Il ne s'en est pas plaint et ne s'en est peut-être pas aperçu, ayant autre chose en tête, mais Marie est comme une Erinnye. Aussi, la jeune femme anémique qui vient lui parler à travers le



treillis de bois du « fourre-tout » près de la cuisine et s'informe si les poules de M. le curé ont pondu, est-elle mal reçue.

— Oui ! elles ont pondu, mais c'est pour nous, on n'en a pas trop, pagasse !

— M. le curé est-il là ?

— Oui, il est là... quelque part, cherchez au ja din, à la sacristie...

— Il n'y est pas !

— Eh bien, troun de laire ! cherchez ailleurs, c'est qu'ailleurs quelqu'un souffre.

Marie est une Méridionale pur sang, ayant des sympathies violentes et des antipathies implacables et irraisonnées. C'est ainsi qu'elle a pris en grippe deux demoiselles, pourtant aimables et chrétiennes pratiquantes, qui sont parmi les pensionnaires de l'abbé et c'est pour cela qu'avec une expression à la fois rayonnante et mystérieuse, elle annonce un jour aux autres habitués de la table d'hôte :

— Les deux demoiselles partent demain et, pour fêter leur départ, je vais vous faire le meilleur gâteau que vous aurez mangé de votre vie ! Je vous le servirai quand elles seront parties.

Le lendemain, toute la ribambelle des convives journaliers accompagne les deux voyageuses jusqu'au quai où le *Cormoran*, le bateau qui fait le service, doit venir les prendre pour les emmener. C'est la coutume de l'île : les amis tiennent à assister à chaque départ et ensuite à agiter des mouchoirs et des chapeaux au bout des cannes, avec de grands cris, tant que la *Cormoran* est en vue. Aujourd'hui, le bateau se fait attendre. On s'impatiente ne voyant rien venir.



Pendant ce temps Marie, dans sa cuisine, casse furieusement des œufs qu'elle mêle à de la belle farine blanche. Elle se dépêche tellement qu'elle n'a pas pris la minute nécessaire pour passer son jupon. Elle est en pantalon blanc.

Le mistral souffle ferme.

Le tout Porquerolles fait les cent pas sur le môle en regardant les moutonnements d'écume surgir subitement sur le dos des vagues d'outremer renforcé.

Le temps passe. On tire des montres des goussets, on les compare : on dit : « La mienne avance. — Mais non, c'est la mienne qui retarde. »

Le *Cormoran* n'apparaît pas. On déclare : « Il ne viendra pas. Il fait trop mauvais temps. » Les deux demoiselles sont désolées de ce contre-temps imprévu. L'une d'elles court tout d'une haleine vers la petite église au portail toujours grand ouvert : elle va prier saint Expédit de favoriser rapidement le départ, mais si l'église de Porquerolles possède bien une statue de saint Antoine de Padoue qui dirige au paradis le bureau des objets perdus, elle ne renferme aucune effigie de saint Expédit, sans doute parce que les indigènes porquerollais sont gens plutôt indolents et peu pressés d'expédier les affaires de leur exquise vie de farniente. Saint Expédit reste donc sourd et M. le curé vient dire à Marie, au moment où elle admire son gâteau doré, sortant du four :

— Marie ! les deux demoiselles ne partent pas, faites donc bien vite un autre gâteau à ajouter à celui-là, car les parts seraient trop petites.

Et Marie, au comble de la fureur, échevelée,



comme une tête de Méduse, est obligée de casser de nouveaux œufs dans la farine pour un nouveau gâteau qu'elle voudrait vouer au diable.

La veille du dimanche des Rameaux, M. le curé arrive tout affairé, vers midi :

— Marie ! j'ai été retardé à la mairie et vous, qu'avez-vous fait ce matin ?

— Ah ! monsieur le curé, si quelqu'un n'a pas perdu son temps, c'est bien moi, coquin de Dious ! J'ai vidé les trois gros poissons, j'ai nettoyé l'autel où vous aviez fait des taches de cire, j'ai astiqué la Sainte Vierge et j'ai déniché les œufs que vous voulez donner.

Le lendemain, nous assistons à la messe de la bénédiction des rameaux qui ne sont pas, comme dans nos pays du Nord, de frêles brins de buis cueillis dans de discrets jardins. Ici, à Porquerolles, ce sont des branches de laurier, ce même laurier dont on a coutume d'orner le front de Pétrarque et du Dante comme ceux des dieux et Marie, en contemplant ces nobles rameaux encore humides d'eau bénite, s'écrie : « Du laurier bénit ! comme ce sera bon dans la sauce de la bouillabaisse ! »

Dans la salle à manger où on applaudit les mets particulièrement réussis et les bouteilles de vin rosé que M. le curé offre les jours de fête, règne en tout temps un désordre pittoresque : sur la cheminée se cabre une petite statuette équestre de Jeanne d'Arc. Elle porte, piquées au bout de sa lance qu'elle brandit, quatre ordonnances pour des malades ; son cou est orné de trois lorgnons de M. l'abbé, et son cheval, de son pied fièrement levé, re-



tient une vieille montre et sa chaîne. Autour, à côté du bréviaire, c'est un amalgame de petites bouteilles, de boîtes, de pelotes de ficelle, d'épingles de nourrices, de vieux gants, de portemonnaie, de bouchons usagés, de canifs, de ciseaux rouillés, d'images de sainteté qui s'éternisent là... provisoirement.

Mais ce méli-mélo n'est rien à côté de celui qui règne en maître dans la cuisine proche et plus encore dans le fourre-tout. C'est là qu'on peut voir une botte d'écuyer, séparée de sa conjointe, servant de récipient à une provision d'oignons, un casque d'explorateur couvrant de son dôme poudreux qui rappelle ceux des Koubbas arabes, une caisse d'olives ou de haricots secs ; des casseroles trouées remplies de vieilles ferrailles ; des brocs, des cordes, des paniers, des bassins, des savates, échafaudés en des équilibres inquiétants. Quand un nouveau pensionnaire arrive, s'il manque d'un objet nécessaire, Marie crie : « Cherchez dans le fourre-tout ! »

Et quand le fourre-tout lui-même déborde, son trop-plein se déverse dans la sacristie qui n'en est séparée que par deux ou trois mètres de terrain où fleurissent quelques mimosas.

Les jours de cérémonie, M. le curé entre dans cette sacristie pour y revêtir ses habits sacerdotaux. L'autre jour, monté sur un escabeau, il a tiré à lui une grande boîte contenant des chasubles et, patatras ! il a reçu sur le crâne une quinzaine d'œufs que ses poules avaient eu l'extrême discrétion de pondre en cet endroit obscur et secret. Les pauvres poules se sont émues de cette catastrophe et l'une d'elles, pressée de dé-



poser son œuf du jour et ne sachant à quel saint se vouer, s'est précipitée dans l'église et est allée pondre sur l'autel de Saint-Joseph qui, son lis blanc à la main, lui a accordé son éternel sourire.

## II

Notre installation, au presbytère, est rudimentaire. Tout manque dans notre chambre et c'est dans le fourre-tout, qu'à force de fouiller, je trouve, avec l'aide d'une vieille Italienne, les objets de première nécessité, cuvettes, brocs, pots et savonnettes. Le matin, chacune des personnes avec lesquelles nous causons à table d'hôte va, comme moi, chercher au puits, l'eau pour la toilette. On actionne pour cela une grande roue de cuivre, on se fait des politesses : « Après vous, madame ! » et c'est charmant.

A table, il y a une douzaine de personnes, la conversation est intéressante, chacun cause de son pays. L'abbé Bozon nous préside et découpe lui-même les mets que Marie apporte en les tenant plus haut que sa tête, avec un geste de cariatide. Il raconte des anecdotes de ses voyages sans la moindre vantardise. Il a séjourné au Dahomey et les indigènes l'aimaient bien. Il raconte : « Ces sauvages sont de braves gens. Le moyen de les attirer à soi, c'est de ne rien brusquer. Il suffit de leur faire du bien, de soulager leurs maux et ainsi, sans paroles, on fait entrer dans leur esprit l'esprit des Évangiles. C'est par la reconnaissance



qu'ils arrivent à la foi, à l'espérance, à la charité. Un doigt levé vers le ciel fait plus qu'un long discours. » Par moment, il s'assombrit car il vient d'avoir la douleur de perdre son frère, prêtre comme lui. Les habitués sont aimables ; parmi les dames, Mlle Anne-Marie Esprit, peintre qui habite Lyon ; parmi les hommes, M. Morin nous amuse avec ses bonnes histoires drôles. Il est Toulonnais et a bien l'accent, ce qui ajoute au charme de ses récits.

Un jour, à midi, l'abbé Bozon nous dit :

« Vous verrez au souper ce soir un ménage de littérateurs de talent, deux personnes admirables par leur dévouement réciproque, les Balyne qui vivent en Robinsons dans l'île de Port-Cros. Lui est grand blessé de guerre, elle est tout pour lui, ce sont deux belles âmes. »

Et le soir, en effet, c'est la bonne causerie d'art et de littérature avec ces penseurs amoureux de nature vierge, retirés, presque seuls en leur île, éloignés de tout et pourtant en communication par l'esprit avec les grands centres intellectuels.

Comme nous sommes venus, Adrien et moi, pour faire des études de peinture ainsi que notre amie Valentine Pèpe qui, peintre paysagiste, orpheline et seule, ne nous a pas quittés pendant toute la durée de la grande guerre, nous explorons l'île à la recherche des motifs.

On est en 1920, encore sous l'impression de la cruelle tourmente et le calme de cette île pacifique est délicieusement réconfortant pour les sinistrés du Nord que nous sommes.

Tout d'abord, comme on parcourt rapidement un livre inconnu avant de le lire en détail, nous



avons voulu nous donner une idée générale de ce coin du Midi différent des autres. Nous avons remarqué ce qu'il offre de bien spécial et caractéristique : ses falaises à pic, rappelant Castelroc en Bretagne, où se dresse le phare, ses grèves aux roches pourpres qui regardent la côte d'Hyères, ses ruines envahies d'herbes folles et sa plage d'argent.

Un matin, étant sur le quai, nous y avons vu aborder une petite barque bleue toute débordante de poissons argentés et dorés, de la grandeur des grosses sardines. On les nomme *bogues*. Ils sont communs dans le pays mais nouveaux pour nous. L'abbé Bozon nous en a fait manger le soir.

C'est surtout le littoral qui m'attire. Il y a là de fantaisistes petites grèves de sable et de galets où la vague apporte des débris inconnus sur nos côtes du Pas-de-Calais, des fruits d'algues semblables à du feutre tassé et de forme sphérique, des zoophytes ayant l'apparence d'un petit sabot de cristal incolore et transparent. Et combien de morceaux de bambou et de liège ! Je glane tout ce que je trouve. Les tronçons de bois, la plupart goudronnés, que nous ramassons seront brûlés dans la cheminée de notre chambre, car il fait encore frais, le soir, bien qu'on soit en mars, et, tout en nous y chauffant les pieds et les mains avec Valentine Pêpe, nous nous y raconterons nos impressions de la journée et les aventures qui arrivent toujours aux peintres travaillant sur nature.

Nous confectionnons les meubles qui nous manquent. Je fais un séchoir pour les serviettes de toilette avec quelques bouts de roseaux du Var liés en croisillons ; un morceau de liège troué



fait un excellent bougeoir ; la vague m'a apporté gentiment un grand bambou dont j'ai fait un alpenstock. On joue à Robinson. On retourne au primitif en ce siècle de raffinement et de confort à outrance et c'est bien plus drôle !

Ce qui m'étonne quand je longe les grèves du côté de la Courtade ou du fort du grand langoustier, c'est de n'y pas voir ces bandes de gamins que l'on trouve partout au bord de la mer. Je le regrette car je voudrais un petit modèle, garçon ou fille, pour pouvoir mettre, dans mes études de marine ou de paysage, la note d'un personnage. Un seul de ces petits traînards déguenillés rôde dans les roches.

Je l'appelle, je lui demande son nom.

Il se redresse et me répond :

— Stephano Balustra, dit Trento

— Ah ! Ah ! tu es Italien ?

— Si, signora.

— Et que fais-tu ?

— De tout.

— Et tu ne vas pas à l'école ?

— Non. Mais ci fait rien.

Je me dis : voilà le modèle rêvé, je l'aurai quand je voudrai, puisqu'il ne va pas en classe. Il est brun comme un Arabe, mais frêle de corps avec une petite tête volontaire où deux yeux noirs tiennent presque toute la place.

Je le fais poser assis sur une roche, se détachant sur la mer bleue. Le lendemain je le retrouve, mais les jours suivants, il me fait faux bond. Je me décide à en choisir un autre et, pour cela, je vais voir l'institutrice du pays qui, très aimable d'ailleurs, me répond :



— Nos écoliers sont si exacts aux heures des classes et travaillent si sérieusement, que je ne puis vous en indiquer un seul. Gardez votre petit Italien, ce vagabond de Trento qui vit en dehors des lois scolaires établies, étant étranger.

Désappointée par cette réponse, mais charmée de la douceur de cette institutrice, je lui dis :

— C'est sans doute par la bonté que vous retenez tous vos petits élèves dans cette excellente voie.

Et elle, avec un sourire :

— C'est la meilleure façon de réussir. »

Je m'étonne et j'admire : dans cette île primitive, les lois pour l'instruction de la jeunesse sont mieux observées que partout ailleurs.

Je ne puis donc compter que sur Stephano, mais c'est bien l'être le plus lunatique qui ait jamais vu le jour sous le beau ciel de l'Italie !

L'ayant attendu en vain pendant deux jours, je prends le parti d'aller voir ses parents.

J'entre dans une maison nue et crayeuse aux murs lézardés où un homme assis devant une table avale des *ravioli* comme il goberait des huîtres tandis que sa femme tourne je ne sais quel brouet noir dans une casserole bosselée.

L'homme doit être un terrassier, car ses vêtements de toile bleue sont maculés d'argile. Sa chemise largement ouverte laisse voir des pectoraux d'Hercule, sa tête est énergique et brûlée du soleil.

Je m'adresse à lui :

— Bonjour, monsieur Balustra, comment se fait-il que Stephano ne vient plus poser pour moi ? est-il malade ?



Balustra se lève d'un bond et m'apparaît immense. De son poing fermé, il se frappe violemment la poitrine et me dit :

— Signora ! vous voyez ce poitrail ? c'est le poitrail d'un honnête homme ! Vous voyez cette poigne ! par la sainte Vierge Marie, c'est une poigne ! Le pitioun ? je l'ai tué hier soir !

Sur le point d'être épouvantée de cette déclaration digne d'un héros de Shakespeare, je suis rassurée tout de suite par la tranquillité avec laquelle la mère continue à mêler son brouet avec sa cuillère en bois.

— Mais, monsieur Balustra, lui dis-je, je ne vous demande pas de tuer le pitioun, mais seulement d'exiger qu'il vienne me trouver quand j'aurai besoin de lui.

Balustra s'effondre sur sa chaise et laisse retomber lourdement son poing formidable sur la table de bois blanc d'un air découragé et il répète :

— Je l'ai tué hier soir et voici comment il me récompense ! Il n'est pas encore allé trouver la signora ce matin !

— C'est d'autant plus regrettable, dis-je, qu'au lieu de baguenauder sur le port, il gagne quelque argent en venant avec moi. Que fait-il donc ?

— Ce qu'il fait ? reprend Balustra, il décroche la barque blanche, il rame et s'en va en mer. Une fois, il n'est pas revenu manger, il s'était endormi dans le bateau comme une vieille loutre et le vent le poussait vers Toulon. Je l'ai encore tué, ce soir-là, quand il est revenu !

La femme ne dit rien mais pousse des soupirs prolongés et lamentables. Tous deux se sentent



incapables, impuissants, désarmés devant l'indépendance indomptable de leur fils.

A deux heures, cependant, Stephano reparait sur la place en face du presbytère.

— Eh bien ! lui dis-je, te voilà ? pourquoi n'es-tu pas venu depuis deux jours ?

— Parce que je naviguais. Je viens aujourd'hui parce que ci me plaît. Ci fait rien.

— Mais le bateau que tu conduis en mer n'est pas à toi ?

— Non, mais ci fait rien.

— Oui, je sais, petit paresseux, tu pars au large pour dormir. Tiens, prends ma boîte, nous allons à la plage d'argent.

Cet insupportable gamin commence à m'intéresser. Je lui demande quelques détails sur sa famille et sur sa vie :

— Où es-tu né ?

— A Trento, je crois...

— Quel âge as-tu ?

— Dix ans, mais depuis longtemps, vous savez, signora, le père a été marié plusieurs fois, la mère aussi, alors, je ne sais pas bien si c'est le père qui est mon père ou bien si c'est la mère qui est ma mère... Mais, ci fait rien !

— En effet, c'est un détail de peu d'importance. Mais le père, ce grand gaillard solide, il te bat quand tu n'es pas sage ?

— Oh ! oui ! alors !... il retrousse ses manches... Mais ci fait rien.

— Et la mère ? elle ne dit rien quand il te bat ?

— Ah ! non ! elle n'ose pas !

— Elle ne t'embrasse pas après ?

— Non. Pourquoi faire ?



Ce *pourquoi faire* me remue plus que le ferait une plainte. Pauvre pitioun ! il ne sait pas ce que c'est qu'un baiser maternel !

Arrivés sous les pins, du côté de la plage d'argent, nous rencontrons un troupeau de vaches appartenant sans doute à M. Fournier, riche propriétaire d'une grande partie de l'île.

Stephano s'arrête et les regarde une à une attentivement.

— Le taureau n'y est pas, dit-il, mais s'il y était, signora, avec moi, vous n'auriez rien à avoir peur : quand un taureau furieux me saute à la figure, je l'empoigne par les deux cornes et je l'arrête.

Je ris en me figurant ce frêle toréador de dix à onze ans, ce poids plume que le taureau jetterait en l'air sans le moindre effort, mais ce rire est interprété par le pitioun comme un témoignage d'admiration pour sa bravoure, car il ajoute :

— Vous voyez, je suis fort !

Je choisis, pour mon étude, un amas de roches près d'un groupe de pins torturés et je dis à Stephano de s'y asseoir au bord de l'eau qui clapote à ses pieds nus.

Ceux qui ne font pas de peinture se figurent que le peintre, pendant qu'il travaille, songe constamment à la touche qu'il pose et qu'il en surveille l'effet comme le cuisinier surveille attentivement la façon dont se dore la volaille qu'il fait rôtir. Il n'en est rien. Le peintre ne pense pas plus à la manœuvre de son pinceau que l'écrivain ne pense à celle de sa plume. Comme l'écrivain, il est sous le charme de son sujet et l'exprime de son mieux, il ne sait trop comment. Pendant que son œil



observe les formes, les couleurs, les valeurs de la nature et que sa main les trace fiévreusement, son esprit flotte et formule des pensées qui, parfois, n'ont aucun rapport avec le sujet qu'il peint. Ce sont souvent des idées philosophiques et généralisées à cause de l'exaltation dans le recueillement du travail cérébral.

En esquissant la silhouette du pitioun sur la mer verte, je me rappelle les autres gamins de son âge que j'ai observés ailleurs. La vie du petit garçon normal se compose généralement de trois éléments : la tendresse dans la famille, la culture de la science à l'école, les jeux joyeux dans la nature, trois choses indispensables à sa santé morale et physique. Le pitioun ignore les deux premiers de ces bienfaits. Chez lui, il redoute les manches retroussées et la poigne de celui qui est peut-être son père, pendant que celle qui est peut-être sa mère, pousse des soupirs retentissants sans chercher à le défendre ni à le consoler. L'école ? il n'en connaît que la façade. Il regarde les enfants de son âge en franchir le seuil. Aucun d'eux ne lui dit : « Bonjour. » Ils sont sages, heureux, bien élevés, ils ont des chaussures et des chapeaux et seraient humiliés de jouer avec ce va-nu-pieds, ce va-nu-tête, ce rien qui vaille qui ne connaît même pas sa propre biographie. Mais, les dieux en soient loués ! le troisième bienfait, plus qu'aucun autre petit rejeton humain, il en jouit pleinement et sans contrainte.

Tout à l'heure, quand je lui ai dit de se reposer, il a grimpé sur une longue branche flexible de pin maritime, celle qui se penche si gracieusement jusque sur la mer et il s'y est balancé comme un,



jeune faune en délire. J'étais presque étonnée de ne pas lui voir des pieds de chevreau. Et, comme pour compléter mon illusion, s'étant installé ensuite, plus haut, sur la branche fourchue la plus solide, il a tiré de sa poche un *sifflotiot* fait avec un bout de roseau du Var et il a modulé une phrase musicale ressemblant à un chant de merle.

Le pin et lui semblent ne faire qu'un et je vois entre eux cette grande similitude : tous deux ont été semés, comme par hasard sur cette terre vierge, ils sont livrés à eux-mêmes, on ne les a pas dressés, on ne s'est pas occupé de la façon dont ils se développent, ils sont de la même sève indépendante et vivace.

L'arbre n'a à redouter que les violences du mistral dont son branchage garde l'empreinte et le pitioun n'a à craindre que la poigne du « père ». Là, sur sa branche, il a éprouvé certainement une joie immense que beaucoup d'enfants bien élevés ne connaissent pas.

Il a une philosophie à lui qu'il traduit par trois mots : *ci fait rien !* Il a pris l'habitude de considérer la vie comme une chose où rien n'a d'importance, il ne se tourmente de rien. Dans la nature primitive il est le petit homme primitif et quand il m'a dit tout à l'heure, avec conviction, qu'à l'occasion il saurait me défendre contre la fureur d'un taureau, se faisant illusion, se leurrant sincèrement, il a senti en lui cette puissance intérieure qui animait les jeunes athlètes maîtrisant les bêtes sauvages que l'on voit reproduits en décoration sur les vases grecs, et pourtant, il ne les connaît pas. Donc, il vit dans une sorte d'idéal de liberté et de force



et cette idée m'est agréable à suivre, car le malheur des petits déshérités de la vie est la chose la plus triste qui soit.

Ce misérable n'est pas un humble miséreux. Lorsqu'il décroche, petit faune mué en triton, la barque blanche et quand il se livre à la fantaisie des flots et du vent qui risque de l'entraîner jusqu'à la rade de Toulon, et quand, en toute confiance, il s'y endort, il cherche peut-être, dans cette barque, le tendre bercement qu'il n'a pas trouvé dans son berceau, car c'est la grande nature qui est sa véritable mère. Pauvre pitioun ! que lui réserve l'avenir ?

### III

Sur la place, en face de l'église, sous les hauts eucalyptus, l'herbe pousse drue, par endroits. Une chèvre y broute. Elle est blonde et déteinte par le soleil et le mistral. Elle a le nez busqué et la barbiche pointue comme dans les bas-reliefs antiques. Je m'amuse à l'appeler Amalthée et elle répond à ce nom par des danses de caractère : ce sont des piétinements dont elle martèle le sol, puis des redressements subits sur les pieds de derrière, le cou tordu, les cornes en avant. De temps à autre, elle se précipite follement et court aussi loin que le lui permet sa corde, puis s'arrête court avec une secousse. Ce matin, la secousse a été si violente que la corde s'est rompue. Ravie de cette liberté imprévue, la fantaisiste Amalthée s'est demandé ce qu'elle devait en faire. En pro-



fiter pour voir des choses inconnues, n'est-ce pas là une idée très naturelle? Aussi la chèvre, de son pas alerte et léger, a-t-elle gravi les marches de pierre du porche de l'église. Après y avoir exécuté quelques gambades, elle a flairé les chaises et les bancs d'un petit air prudent et dégoûté; puis elle s'est arrêtée soudain, sous le charme d'une chose toute fraîche et parfumée et... escaladant les degrés de l'autel de la Sainte Vierge, elle en a brouté toutes les roses blanches...

La nourrice de Jupiter serait-elle par hasard jalouse des offrandes faites à la mère de Jésus, dans cette île des dieux?

#### IV

Un soir merveilleux sur la plage d'argent, ainsi nommée à cause de son sable blanc pailleté de mica.

Le ciel est rose, d'un rose dont aucune fleur ne saurait atteindre la finesse et comme la mer n'a pas une ride, elle le reflète du haut en bas. Elle est du même rose que lui. Le silence est si grand, l'air si calme, qu'on en est pénétré. Nous contemplons, nous ne disons rien. Une barque blanche est sur l'eau rose et s'y réfléchit jusqu'à nos pieds. Cette barque se nomme : *Allez-y, moi j'en viens*, et semble dormir. On dirait que le dieu de l'Idéal, ce dieu qu'ont entrevu tous les peuples à toutes les époques et qu'ils ont appelé de noms différents bien qu'il soit le même toujours et partout, flotte

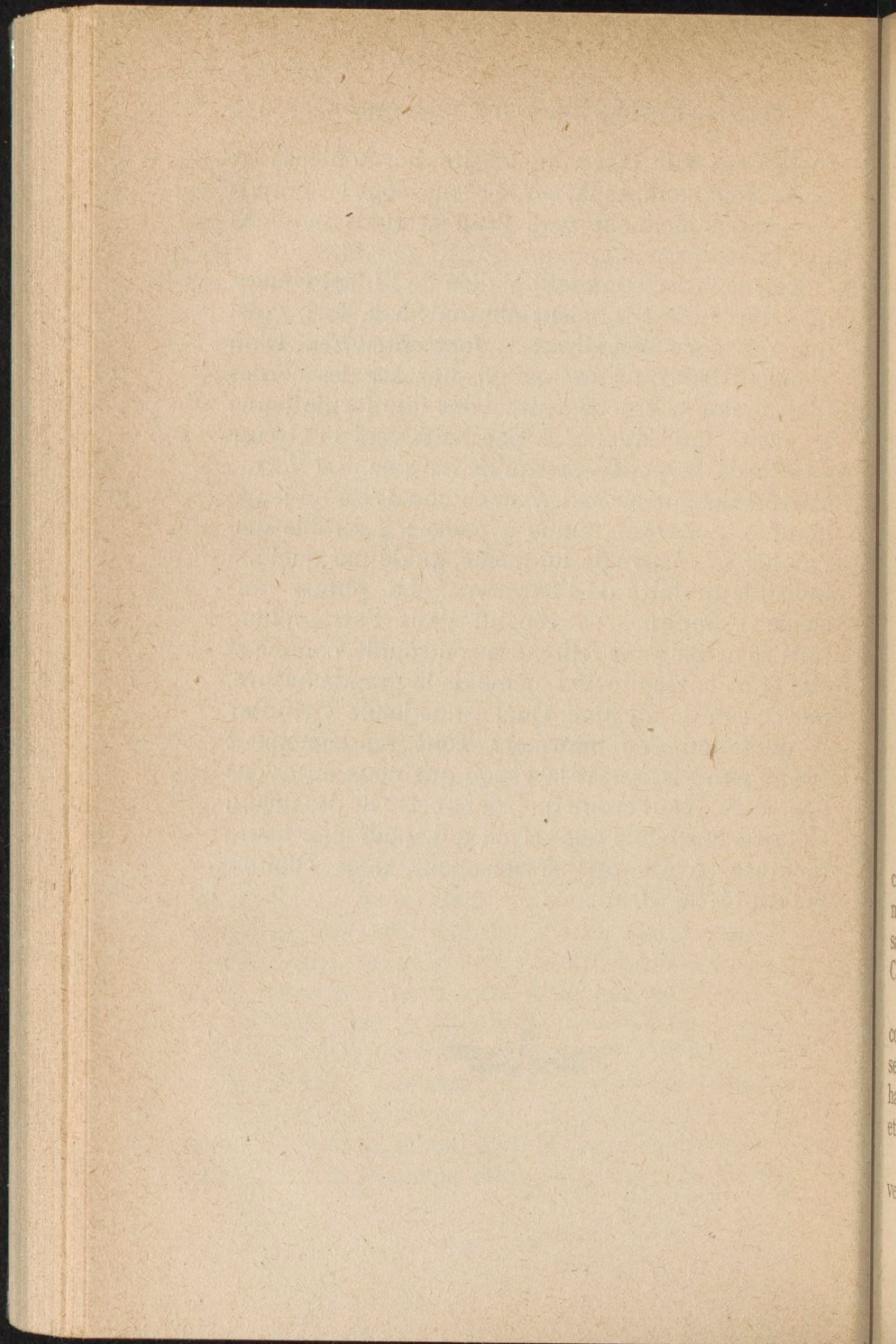


mollement sur cette immensité harmonieuse et pure. Nous sommes là, sur la roche, sous les grands pins qui s'inclinent vers l'eau et nous oublions que le temps passe.

Et voici que, comme si le dieu de l'Idéal voulait que tous nos sens soient charmés à la fois, voici que des sons mélodieux se font entendre... D'où viennent-ils? d'un archet glissant sur les cordes d'un violon. Et nous apercevons une forme jeune et svelte qui s'avance à pas lents vers l'extrême pointe de la petite presque-île voisine. La forme s'arrête debout sur le dernier caillou. C'est un jeune homme. Son bras remue à peine : il semble que l'archet se meuve de lui-même, guidé par quelque invisible divinité de l'harmonie. La phrase musicale s'amplifie, se répand dans l'atmosphère puis se calme pour reprendre son souffle, comme si elle était la respiration même de la grande nature, par ce soir de mystère. Quel est ce jeune virtuose? A quoi bon s'en informer? Tout renseignement précis matérialiserait la vision que nous en avons eue. Mieux vaut croire que, dans cette île des dieux, c'était l'harmonie elle-même qui, pour une heure d'extase, avait pris forme pour nous chanter l'éternité du Beau.









## XVII

# L'AUDITION COLORÉE

---

Jules Breton et le petit chemin vert et marron en 1866. — Lettre de Raphaël Blanchard (18 août 1916.) — Ma théorie sur la logique des sons colorés. — Les encres multicolores de Barbey d'Aurevilly. — Les grands poètes coloristes. — Les couleurs de tous les mots et de tous les noms propres. — L'art nous prend par tous les sens à la fois car tous les arts se tiennent. — Réponse de Raphaël Blanchard (24 septembre 1916). — Vers clairs et vers sombres, vers chauds et vers froids. — Le patriotisme par le culte de la langue française.

Arrivée à la fin de ce livre, et avant de le clore, je me reporte aux premières pages du premier tome où j'ai conté les promenades que je faisais, avec mon père, dans les champs et les bois de Courrières.

Les impressions primordiales de rayons, de couleurs et de sons joyeux où tous les charmes se mêlaient dans une si douce et si universelle harmonie, ont eu leur influence sur ma vie entière et sur toute ma production picturale et littéraire.

Mon père, avec une tendre sollicitude, se penchait vers moi, provoquait mes observations person-



nelles encore ingénues, les commentait en les respectant toujours et, tout doucement, dirigeait mon esprit dans la bonne voie de l'art par l'amour de la nature.

Un jour, lorsque j'avais environ sept ans, nous suivions ainsi un petit sentier mêlé d'herbe. Je lui dis :

— Papa, je trouve que ton nom est joli de couleur, il est tout à fait comme ce petit chemin puisque *Jules*, c'est *vert* et que *Breton*, c'est *marron*.

Mon père sursauta :

— Ah ! tu vois cela aussi, toi ! cria-t-il tout joyeux, mais oui, mon nom est vert et marron, je le vois comme cela depuis mon enfance, mais toutes les fois que j'ai parlé de la couleur des mots, tout le monde a haussé les épaules en riant, on s'est moqué de moi, on m'a traité de fou, aussi je m'abstiens d'en causer. Mais nous allons pouvoir en parler ensemble !

Et il me questionna, sans m'influencer, sur les teintes des voyelles et fut ravi de constater que je les voyais comme lui. Il n'y avait que l'*i* pour lequel nous ne fûmes pas d'accord et discutâmes longuement, car il le voyait gris perle, ce qui me parut et me paraît encore extraordinaire, car je le voyais et le vois toujours jaune comme un bouton d'or.

A la suite de cette révélation d'une faculté semblable, nous en causions entre nous. Par exemple à propos des noms propres, il nous arrivait de dire :

— Ce monsieur... je ne sais plus son nom... mais c'est un nom rouge.

Ou bien :



— Cette ville, dont le nom est d'un si beau bleu !

Je n'avais jamais songé à y attacher d'autre importance et mon père disait :

— Il paraît que c'est une bizarrerie exceptionnelle et pour nous, cependant, c'est l'évidence même.

Depuis la mort de mon père, je ne m'étais plus entretenue sérieusement de cette question avec personne, lorsque, dix ans plus tard, le 19 août 1916, je reçus de l'illustre savant, professeur à la Faculté de médecine de Paris, Raphaël Blanchard, de l'Académie de médecine, que je ne connaissais pas personnellement, la lettre suivante :

Chalet Sainte-Catherine, Briançon (Hautes-Alpes),  
18 août 1916.

Madame,

Je prends la liberté de vous adresser une plaquette contenant certains faits de vision interne colorée. Ces faits ne sont pas très rares, mais ils sont très peu connus et pourtant méritent une étude systématique et comparative.

Le professeur Peugniez, de l'École de médecine d'Amiens, m'ayant dit que sa fille, Mme Hébert Stevens, présentait elle-même un bel exemple de ce curieux phénomène, j'ai pris la liberté de lui écrire et de la prier de rédiger sa propre observation. Elle a bien voulu le faire avec la meilleure grâce du monde et vient de m'envoyer un document d'un haut intérêt. Elle me confie en même temps que peut-être vous auriez la bonté de me donner des notes sur cette même question. Si je ne vous



semble pas trop importun, je vous serais très reconnaissant, madame, de rédiger à mon intention une note conformément aux données générales exposées dans ma brochure et en m'autorisant à la publier éventuellement sous votre nom avec le résultat de l'enquête que je me propose d'ouvrir sur cet intéressant problème de psychologie. C'est une bonne fortune exceptionnelle, dans une enquête de ce genre, d'obtenir le concours éclairé de personnes d'une aussi grande valeur intellectuelle et morale et d'une aussi grande notoriété. Ces considérations me font espérer en votre bienveillance en faveur de mon enquête qui ne s'inspire que du seul intérêt de la science.

Veillez agréer, madame, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Professeur R. BLANCHARD,  
de l'Académie de médecine,  
226, boulevard Saint-Germain, Paris.

Très flattée et touchée de ce témoignage d'estime me venant d'un savant aussi célèbre, je pris grand plaisir à lui répondre. Je me rappelais en effet avoir eu occasion, par hasard, de causer de la couleur des mots, au cours d'une lumineuse fête vénitienne, avec la charmante fille du docteur Peugniez d'Amiens, lors d'un petit séjour que nous avions fait, quelques années auparavant, Adrien et moi, dans cette ville, où nous avions eu à remplir les fonctions de membres du jury des récompenses à l'Exposition triennale de peinture, comme je l'ai conté au chapitre onze.

La brochure que m'envoyait M. Blanchard



avait pour titre : *De l'encéphalopsie chromatique*, et venait de paraître chez les éditeurs Masson et C<sup>ie</sup>, libraires de l'Académie de médecine, 120, boulevard Saint-Germain.

En voici le début :

« L'audition colorée est un phénomène dont la réalité ne fait aucun doute ; elle n'est pas rare et elle a été l'objet d'études approfondies. On a tendance à la considérer comme symptomatique d'un état névropathique particulier ; néanmoins, elle s'observe le plus souvent chez des individus parfaitement normaux, sans la moindre tare nerveuse. »

« Voilà une douzaine d'années environ, l'Égyptien Hall (Picadilly, Londres) avait à son programme une curieuse partie musicale à laquelle j'ai assisté. On jouait du piano dans une salle obscure, et en même temps s'allumaient et s'éteignaient tour à tour des lampes électriques diversement colorées disposées en un tableau placé sous les yeux des spectateurs. A chaque note correspondait une lampe différente, la même note allumant toujours la même lampe. Il en résultait un singulier spectacle qui n'éveillait en moi d'autre sentiment que celui de la curiosité, mais d'autres spectateurs déclaraient éprouver un réel plaisir à ce jeu lumineux et y trouver une harmonie véritable. »

Il raconte alors que le 22 juin 1905 il eut pour voisine de table, dans un dîner, une jeune femme de vingt-cinq ans, Mme X..., qui en causant lui dit que pour elle les chiffres avaient chacun une couleur déterminée. Cela éveilla l'attention du savant et voici une seconde observation qu'il recueillit plus tard :



Je cite :

« Le 7 novembre 1915, au cours d'une conversation où il était question du *jeudi*, Mlle G... me dit : « C'est mon jour bleu. » Intrigué par une telle réflexion, je pensai aussitôt à un rapprochement possible avec le cas de Mme X... et je lui demandai ce qu'elle entendait par là. Elle m'expliqua alors que, depuis sa plus tendre enfance, les noms des jours de la semaine, qu'elle les lise, qu'elle les entende prononcer ou qu'elle y pense, provoquaient infailliblement une sensation lumineuse instantanée qui est toujours la même pour un même jour, savoir :

|                 |               |                |
|-----------------|---------------|----------------|
| <i>Lundi</i>    | correspond au | <i>vert.</i>   |
| <i>Mardi</i>    | —             | <i>gris.</i>   |
| <i>Mercredi</i> | —             | <i>blanc.</i>  |
| <i>Jeudi</i>    | —             | <i>bleu.</i>   |
| <i>Vendredi</i> | —             | <i>marron.</i> |
| <i>Samedi</i>   | —             | <i>noir.</i>   |
| <i>Dimanche</i> | —             | <i>rose.</i>   |

« Les noms des mois ou des heures de la journée ne provoquaient rien de semblable.

« Mlle G..., dit plus loin M. Blanchard, est maintenant une artiste de talent. Son éducation artistique n'a eu aucune influence sur ses perceptions colorées. Les couleurs qu'elle voit sont plutôt ternes comme elles l'ont toujours été, alors que comme artiste, elle est coloriste. »

M. Blanchard cite comme ayant publié d'importants travaux sur cette question des médecins, des philosophes, des psychologues : Francis Galton, Flournoy, Lemaître, Baratoux, Krohn, Beaunis et Binet, Gruber, Benoit, Claparède, etc...



Et il poursuit :

« Il ressort des deux observations ci-dessus qu'un phénomène de perception interne colorée est éprouvée, tout aussi nettement et tout aussi sûrement par Mme X... quand elle entend un chiffre, lit un chiffre ou pense à un chiffre et par Mlle G... quand il s'agit du nom des jours de la semaine exactement dans les mêmes conditions.

« Si l'impression lumineuse n'était consécutive qu'à l'excitation auditive à l'exclusion de toute autre, on classerait ces faits sous la rubrique de l'audition colorée, mais il y a plus que cela, puisque l'excitation visuelle ou même le travail cérébral sont tout aussi capables de provoquer la même sensation de couleur. Ce fait intéressant dépasse donc les limites de l'audition colorée, il englobe celle-ci, mais représente une manifestation physiologique plus générale dont l'audition colorée n'est qu'une des multiples modalités. »

. . . . .

« Dans la plupart des cas, le phénomène existe dès la plus tendre enfance, si haut que puissent remonter les souvenirs ; la cause en est inconnue. L'analyse délicate à laquelle Flournoy et Lemaître, entre autres, ont soumis un certain nombre de cas, a permis cependant de reconnaître la persistance obscure et inconsciente d'impressions ressenties de très bonne heure par les jeunes sujets, avant que ne s'éveillent la mémoire et le jugement, en sorte que la disposition spéciale du cerveau à l'égard de l'encéphalopsie chromatique semble être une qualité acquise et non congénitale. En pareil cas, il faudrait donc la considérer comme



le résultat d'une autosuggestion ainsi que l'admet Daubresse .

« Toutefois, cette qualité présente une remarquable fixité et ne semble être nullement perfectible ou modifiable par l'éducation. Bien que peintre, Mlle G... conserve, aujourd'hui encore, ses photismes exactement avec les mêmes teintes que dans son enfance, ils n'ont été aucunement influencés par son éducation artistique. Beaunis et Binet rapportent l'observation d'une jeune aquarelliste chez qui l'audition ou la lecture coloraient les lettres des mots et spécialement les voyelles ; ils n'ont pas noté non plus que la tonalité des couleurs se soit modifiée par suite des études artistiques du sujet.

. . . . .  
« L'auto-observation du docteur Fraser Harris, déjà très remarquable en elle-même, tire un intérêt tout spécial de ce que son auteur est professeur de physiologie à l'Université de Saint-Andrews en Écosse. Depuis sa plus tendre enfance, il voit les mots, tous les mots avec une couleur particulière non pas consécutivement à une excitation auditive ou oculaire, mais uniquement par l'action cérébrale. Les teintes ainsi perçues n'ont pas subi la moindre variation au cours des années. Il appartient donc à la catégorie des psychochromesthètes comme il se qualifie lui-même.

« Claparède cite le cas d'une fillette et d'un petit garçon qui avaient des photismes similaires, mais non identiques et voyaient en couleur les lettres, les chiffres, les jours et les mois. Ils étaient âgés respectivement de neuf ans et de six ans lors de leur premier interrogatoire. Celui-ci fut renouvelé



neuf mois et demi plus tard, puis encore au bout de vingt-quatre mois et demi. D'une fois à l'autre les couleurs demeurèrent identiques à elles-mêmes dans la proportion de 72 pour 100 chez la fillette, de 88 pour 100 chez le petit garçon.

. . . . .  
« Un homme très intelligent observé par Kaiser à des intervalles d'un an et de neuf ans, ne peut penser à aucun mot, même en langue étrangère, même incompris, sans voir apparaître aussitôt une couleur. »

Après avoir, parmi d'autres citations, constaté que le grand poète Théophile Gautier a dit : « J'entends le bruit des couleurs, » Raphaël Blanchard concluait ainsi :

« C'est grâce aux voies d'association intracérébrale que le phénomène peut s'accomplir. La structure des neurones, les connexions qui peuvent s'établir entre eux par le moyen des dendrites ou des cylindraxes, nous montrent les voies suivies par l'excitation instigatrice des photismes. Celle-ci chemine par des voies réflexes exceptionnellement sollicitées : le réflexe agit sur les cellules de la perception consciente au lieu d'actionner un muscle ou une glande. Un tel phénomène est exceptionnel, j'en conviens ; il n'est pas anormal dans le sens pathologique du mot et il n'est pas possible en dehors de toute manifestation morbide de considérer comme malades, à un degré aussi faible qu'on voudra, les individus chez lesquels on l'observe. »

D'autre part, j'ai trouvé dernièrement dans un vieux journal de Douai, *le Courrier républicain* du 5 novembre 1907, la note que voici :



« Chateaubriand avait découvert la couleur des sons ; Arthur Rimbaud avait trouvé la couleur des voyelles ; un Anglais vient de découvrir la couleur des jours : .

« Les gens chics de Londres, tout au moins ceux qui se piquent d'esthétique, écrivent le lundi sur du papier vert mer ; le mardi ils emploient le rose pâle ; le mercredi le gris perle ; le jeudi le bleu tendre ; le vendredi le beige argenté ; le samedi le jaune or et le dimanche le blanc. »

Voici maintenant la réponse que je fis à M. Raphaël Blanchard en deux lettres du 8 et du 9 septembre 1916 :

Monsieur Raphaël Blanchard,

Votre enquête sur l'audition colorée m'intéresse d'autant plus que, depuis ma toute première enfance, dès que j'appris à prononcer les mots, je les vis *tous*, sans exception, m'apparaître chacun avec sa couleur spéciale et que ces couleurs n'ont jamais varié depuis.

Je n'ai pas eu la sensation d'inventer cette analogie, mais bien celle de la subir ; je la contemple, je ne la crée pas.

Cette vision, que certaines personnes appellent un phénomène, me semble une chose naturelle comme de voir et d'entendre : ce qui m'étonne, c'est qu'elle ne s'impose pas à tout le monde.

J'ai toujours vécu à la campagne, d'abord avec mes parents, ensuite avec mon mari, le paysagiste Adrien Demont. J'ai donc eu l'existence la plus simple, la plus normale qu'un artiste puisse rêver, mère et grand'mère, me consacrant entièrement



à ma famille, à ma peinture, à ma littérature, observant, pour mes travaux, une population maritime rustique, adorant la mer, les bois, les champs, fuyant l'énervement de la vie mondaine. Je ne crois donc pas que mes impressions soient le résultat d'un état névropathique particulier, mais il y a certainement de l'atavisme dans mon amour pour les couleurs et aussi, probablement, l'influence de l'éducation qui commence au berceau.

Mon père était le peintre des moissons de France, Jules Breton ; mon grand-père maternel, le peintre belge Félix de Vigne, mon bisaïeul le peintre décorateur Ignace de Vigne, qui exécuta, au commencement du siècle dernier, les décors des principaux théâtres de Londres.

Mon père avait cette même vision depuis son enfance, mais ce fut moi qui, vers l'âge de sept ans, lui en parlai la première, comme d'une chose toute naturelle. Nous étions absolument d'accord au sujet de l'*u* vert, de l'*o* rouge, de l'*a* noir, de l'*è* blanc, etc..., mais nous différions d'impression à propos de l'*i* qu'il voyait gris perle et moi jaune et sur certaines consonances qu'il voyait lilas et moi bleues et nous ne parvînmes jamais à nous influencer mutuellement tant notre conviction était profonde.

De même que plusieurs personnes que vous citez, ce n'est pas seulement l'audition des mots, mais aussi leur lecture et leur évocation psychique qui éveillent en moi la couleur et c'est parce que, en les lisant et en y pensant, je les entends chanter en moi-même, chacun sa note musicale. La forme n'y est pour rien et la signification ne compte pas, car un même objet n'a pas la même teinte dans



une autre langue, sa sonorité étant différente. Un mot chinois que je ne comprends pas, m'apparaît coloré tout comme ceux qui me sont familiers.

La chose d'ailleurs me paraît très simple. Vous dites que le fait de voir une couleur en entendant les sons d'un mot, en le lisant des yeux ou en y pensant, constitue un phénomène triple, dépassant l'audition colorée proprement dite. Je vous ferai observer que lorsque nous lisons un mot ou bien quand nous l'écrivons, nous entendons sa sonorité en dedans de nous-mêmes, ce qui fait que lorsqu'on aime la poésie, on ne saurait lire des vers ou en composer pendant que quelqu'un joue de la musique, car le rythme de celle-ci est en désaccord avec celui des vers auxquels elle n'est pas adaptée. De même quand nous y pensons, quand nous nous rappelons une strophe aimée, notre cerveau tout naturellement fait une évocation de l'effet qu'elle exprime, donc de sa valeur et de sa couleur. Ces trois modes différents de sensations analogues peuvent donc se grouper intimement sous la rubrique : *Audition colorée*, qui me semble tout à fait juste. Ce qui me paraît être une autre preuve, c'est que moi qui aime la musique et qui vois des couleurs aux sons, mais qui ne sais pas lire les notes, je ne vois que du noir et du blanc quand je regarde une page de musique imprimée.

Lorsque mes parents m'apprirent à prononcer mon nom, je vis très nettement pour mon prénom *Virginie* le jaune du tournesol et pour mon nom : Breton, la couleur brun rougeâtre des marrons avec lesquels je jouais. Aucun doute ne m'est jamais venu à ce propos.

Dès la première boîte d'aquarelle que m'apporta



saint Nicolas, en admirant les petits carrés multicolores, je les ai immédiatement associés aux voyelles que j'apprenais à épeler et qui, unies ensemble, se modifiaient comme ces couleurs que mélangeait mon pinceau. Après plus d'un demi-siècle, je vous donne une réponse identique à celle que j'aurais donnée alors :

Voyelles :

|                              |                           |
|------------------------------|---------------------------|
| <i>A</i> .....               | <i>noir</i> (son grave).  |
| <i>e</i> prononcé comme eu   | <i>bleu</i> (son doux).   |
| <i>é</i> avec l'accent aigu  | <i>blanc</i> (son clair). |
| <i>è</i> avec l'accent grave | <i>blanc lilacé</i> .     |
| <i>i</i> .....               | <i>jaune</i> (son aigu).  |
| <i>o</i> .....               | <i>rouge</i> (son plein). |
| <i>u</i> .....               | <i>vert</i> (son acide).  |

Les composés :

|                 |                         |
|-----------------|-------------------------|
| <i>ai</i> ..... | <i>blanc laiteux</i> .  |
| <i>au</i> ..... | <i>rouge violacé</i> .  |
| <i>ei</i> ..... | <i>blanc lumineux</i> . |
| <i>eo</i> ..... | <i>rose</i> .           |
| <i>eu</i> ..... | <i>bleu d'azur</i> .    |
| <i>oi</i> ..... | <i>orangé</i> .         |
| <i>ou</i> ..... | <i>rouge pourpre</i> .  |

Avec la consonne *n* qui change le son :

|                 |                          |
|-----------------|--------------------------|
| <i>an</i> ..... | <i>brun foncé</i> .      |
| <i>en</i> ..... | <i>feuille morte</i> .   |
| <i>in</i> ..... | <i>havane jaunâtre</i> . |
| <i>on</i> ..... | <i>marron</i> .          |
| <i>un</i> ..... | <i>vert bouteille</i> .  |

Les autres consonnes ne modifiant pas les sons, jouent le rôle de lien entre les tons, les neutrali-



sant parfois, comme font nos gris en peinture et elles ont surtout comme effet de modifier le caractère des mots, le *b*, le *d*, le *t*, leur donnant de la fermeté ou même de la dureté, l'*r* la douceur du velours, l'*f* et le *v* l'enveloppe nuageuse, l'*m* la tendresse caressante (c'est la première que prononcent les nourrissons), l'*l* la transparence, l'impalpabilité, l'*s* et le *z* le luisant, le glissant, le soyeux, etc...

Puisque les personnes consultées par vous vous ont donné leur impression sur la couleur des jours de la semaine, voici la mienne :

|                       |                        |
|-----------------------|------------------------|
| <i>Lundi</i> .....    | <i>vert bouteille.</i> |
| <i>Mardi</i> .....    | <i>noir et jaune.</i>  |
| <i>Mercredi</i> ..... | <i>blanc.</i>          |
| <i>Jeudi</i> .....    | <i>bleu.</i>           |
| <i>Vendredi</i> ..... | <i>feuille morte.</i>  |
| <i>Samedi</i> .....   | <i>noir et jaune.</i>  |
| <i>Dimanche</i> ..... | <i>jaune vieil-or.</i> |

Le rôle de la syllabe *di* est ici d'illuminer la teinte générale du mot. Elle égaie mardi et samedi, qui sans elle seraient noirs. Dans dimanche, ouvrant la marche, elle l'éclipse plus fortement et absorbe le reste, c'est le jour le plus ensoleillé. *Mardi*, *vendredi* et *samedi* sont les jours les plus mélancoliques, *mercredi* et *jeudi* les plus gais, les plus purs.

Les mois de l'année :

|                      |                        |
|----------------------|------------------------|
| <i>Janvier</i> ..... | <i>brun et blanc.</i>  |
| <i>Février</i> ..... | <i>blanc lumineux.</i> |
| <i>Mars</i> .....    | <i>noir.</i>           |
| <i>Avril</i> .....   | <i>jaune clair.</i>    |



|                          |                                |
|--------------------------|--------------------------------|
| <i>Mai</i> . . . . .     | <i>blanc crème.</i>            |
| <i>Juin</i> . . . . .    | <i>vert jaunâtre.</i>          |
| <i>Juillet</i> . . . . . | <i>vert d'eau transparent.</i> |
| <i>Août</i> . . . . .    | <i>rouge pourpre.</i>          |
| <i>Septembre</i> . . . . | <i>feuille morte.</i>          |
| <i>Octobre</i> . . . . . | <i>rouge.</i>                  |
| <i>Novembre</i> . . . .  | <i>brun rougeâtre.</i>         |
| <i>Décembre</i> . . . .  | <i>havane.</i>                 |

Il est à remarquer que le violet franc n'apparaît jamais dans ma vision, je ne connais pas un seul mot en aucune langue qui ait la couleur de la violette, quelques-uns, très rares, sont légèrement lilas, tels : cœur, vœu, nœud, etc...

Après cet exposé de mes sensations instinctives, je vous dois l'explication que le raisonnement m'a fournie depuis, car je pense que vous devez être curieux de la connaître.

Toutes les personnes que vous citez dans votre intéressant travail, ont dit leurs impressions, mais n'en ont rien déduit. Pour ma part, j'y trouve une logique que je vais tâcher de rendre claire :

Les musiciens ont ce qu'ils appellent la gamme des notes. Ils en ont *sept* avec des nuances entre elles. Nous, peintres, nous avons ce que nous appelons la gamme des couleurs. Nous en avons *sept* avec, entre elles, des nuances que nous nommons des demi-teintes. La loi est analogue pour les deux arts : les sons les plus élevés de la gamme musicale ont une parenté naturelle avec nos couleurs les plus claires, les sons les plus bas avec nos couleurs les plus sombres. Cela est de toute évidence. Prenons donc les extrêmes : les plus sceptiques m'accorderont que le *do* du haut de la



gamme est plus clair, plus gai, plus aigu que le *do* du bas ; que le *fifre* est plus clair, plus gai, plus aigu que la contrebasse ; que le son : *i*, est plus clair, plus gai, plus aigu que le son *a*, comme le *jaune* est plus clair, plus gai, plus aigu que le *noir*. Il y a donc un rapport intime, fraternel même, entre ces sons, ces valeurs, ces voyelles et ces couleurs.

Les musiciens et les peintres emploient les mêmes termes pour désigner les *effets* qu'ils cherchent.

Ils disent couramment :

— Je vais changer le *ton* de ce *morceau*.

En peinture, nous classons les *tons*, non seulement en valeurs différentes au point de vue *lumière* et *ombre*, mais encore en *chaud* et en *froid* et cela a autant d'importance pour le rendu d'un effet que le *clair* et le *foncé*.

Parfois deux valeurs sont égales, mais diffèrent essentiellement, l'une étant chaude et l'autre froide et l'effet du tableau est tout aussi intense que s'il était obtenu par une opposition de valeurs.

De même, il y a pour mon ouïe des sons chauds et des sons froids que je classe ainsi :

Sons chauds : rouge, jaune, orange, pourpre, marron et leurs dérivés : *o*, *i*, *oi*, *ou*, *on*, *in*, *un*.

Sons froids : gris, bleu, vert, lilas et leurs dérivés : *e*, *eu*, *u*, *au*.

Sons neutres, c'est-à-dire subissant les influences environnantes et les impressionnant à leur tour en foncé et en clair :

*A é*. Le noir et le blanc ne sont pas des couleurs.

J'ai une remarque spéciale à faire pour l'*i* (la plus lumineuse des lettres), qui est jaune quand il



est isolé et se renforce lorsqu'il est répété, mais qui, uni à d'autres voyelles ou dans le voisinage d'autres syllabes, devient simplement lumineux, éclairant pour ainsi dire les autres lettres comme dans *Dieu* qu'il fait rayonner en bleu céleste, comme dans *jeudi* qu'il n'empêche pas d'être d'un bleu de bluet, comme dans *neige* qu'il ne prive pas de sa blancheur, la rendant plus scintillante, comme dans *Louis*, *ébloui*, où il brille sur du rouge pourpre comme un clair de potiche.

L'*i* se prête d'ailleurs à toutes les fantaisies de l'imagination : d'un jaune criard dans *charivari*, dans *cri-cri*, *canari*, *cliquetis*, il devient d'un jaune doux et enveloppant comme un rayon dans *Italie*, *litanie*, *amie*, *mélodie* où l'*e* muet lui prête sa douceur. Il est sulfureux et diabolique dans *sinistre*, *rigide*, *terrible*. Mais là, je dois reconnaître qu'il doit y avoir une certaine influence de la pensée sur la vision.

Si j'avais à interpréter, pour les yeux, le chant des oiseaux sur l'écran de l'Égyptien Hall de Londres dont vous parlez dans votre curieux travail, j'y mettrais du jaune lumineux, du vert intense, du bleu limpide à part pour celui de la tourterelle des bois qui est d'un violet foncé passant au vert sombre, étant un chant grave, pour le loriot, d'un rouge de glaïeul et pour le coucou qui résonne en rouge pourpre.

La musique d'église a les teintes profondes et mystérieuses des vitraux anciens ; les chants de guerre sont rouge, orangé et jaune cuivré, de même que les mots : *victoire* et *gloire* de notre admirable langue française qui, comme les autres idiomes d'origine latine, est merveilleuse de coloris.



J'ai trouvé dans un très beau travail publié à Marseille en 1923 par le peintre Étienne Martin sur son maître Antoine Vollon qu'il aimait et admirait profondément, une page qui m'a vivement intéressée. Je l'ajoute aujourd'hui à ma lettre.

Je cite :

« Vollon adorait la musique et il accordait sa  
« palette aux voix qui chantaient dans son âme.  
« Il disait : « Quand je compose un tableau, je pense  
« involontairement à la musique. Ces fruits colorés  
« ce sont mes contraltos, ce cuivre brillant, c'est  
« mon ténor, cette marmite noire, ma basse et ce  
« fond toute mon orchestration. »

« Sans avoir des connaissances spéciales, son sens du beau ne le trompait jamais : « Lorsqu'une  
« œuvre musicale ne me donne pas envie de peindre, c'est qu'il y manque quelque chose. » En effet, on pouvait y trouver tout le savoir du monde, il y manquait sûrement ces dons du ciel qui le relèvent et le vivifient : l'inspiration et l'émotion. D'autres fois, rééditant sous une autre forme la phrase de Joseph Vernet : « L'harmonie des sons  
« m'amène l'harmonie des tons, » il disait à son tour : « A tels sons correspondent tels tons. » La science moderne n'a-t-elle pas établi certaines corrélations entre les ondes sonores et les vibrations lumineuses qui, partant d'un même principe, produisent par leur mouvement plus ou moins rapide, les unes l'échelle chromatique des sons, les autres la gradation prismatique des couleurs? »

Ainsi parle M. Étienne Martin et je suis heureuse de constater que le maître peintre, puissant coloriste Antoine Vollon, avait des impressions analogues aux miennes.



Deuxième lettre à M. Blanchard :

Je ne puis résister au désir d'analyser ici quelques-uns de nos mots les plus caractéristiques :

Le mot *soleil* est lumineux par excellence ayant un *o* qui le colore en rouge, un *é* et un *i* les deux voyelles les plus claires et deux *l*, consonne exprimant le mieux la transparence de la lumière. *Neige* est d'un blanc exquis, *orage* d'un noir mêlé de rouge qui semble gronder, *nature*, *verdure*, *culture*, *pâturage*, verts comme la feuillée. *Avenir* ressemble à une trouée sur un ciel étincelant, aperçu tout au fond d'un chemin ombreux. *Macabre*, *massacre*, *marâtre*, *fatal*, sont noirs comme les idées qu'ils évoquent. *Délicieux*, *merveilleux*, sont bleus comme les contes de fées, *aube*, *aurore*, roses comme le ciel du levant.

Il n'est pas besoin des encres multiples de Barbey d'Aurevilly pour voir chaque mot se colorer et les plus grands poètes sont ceux qui ont su le mieux les harmoniser entre eux. Presque toujours dans une belle strophe ou dans un beau vers, il y a un mot qui rayonne sur tous les autres de même que dans un tableau il y a une note qui joue et vibre et qui en constitue l'effet. Quand Théophile Gautier a écrit :

Ainsi jasant les hirondelles  
Voyant venir la rouille au bois

il a mis dans le deuxième vers toute la riche harmonie de l'automne. J'y vois les tons havane, jaune, orangé et, dominant le tout, l'admirable note, la touche vibrante d'un rouge si puissant, le mot *rouille*.



Pour lui faire pendant, écoutez et regardez cette strophe où Victor Hugo a résumé tout le printemps :

Oh ! quand la fauvette dérobe  
Son nid sous les rameaux penchants,  
Lorsqu'au soleil séchant sa robe  
Mai tout mouillé rit dans les champs !

Pas un seul son noir, pas une consonance triste ne vient voiler ce premier rayon qu'exprime une abondance de voyelles lumineuses et dont les deux rimes en *obe* et plusieurs *r* se répondant, rendent si bien la douce chaleur !

Et quand il a dit dans *le Satyre de la Légende des siècles* :

Mercure lui prêta sa flûte en souriant

les deux mots principaux : *mercure* et *flûte*, sonnant en *u*, ne rendent-ils pas supérieurement le charme *vert* du *sous-bois murmurant* (encore deux *u*) où le poète place son groupe de dieux de l'Olympe ? Je ne sais pas si Victor Hugo voyait se colorer les mots, mais à son insu, peut-être, son génie obéissait-il mystérieusement à la grande loi de l'effet, de l'harmonie, de l'expression. Pour ma part, depuis mon enfance, j'ai vu son nom glorieux rayonner en jaune, en rouge et en vert.

Comme contraste, voyez ce vers magistral et simple où Leconte de Lisle évoque le silence glacé du tombeau :

Angantir, dans sa fosse, étendu, pâle et grave.

Le mot *pâle*, malgré sa signification réelle, se revêt d'ombre sépulcrale parce que le mot *grave*



vient l'appuyer de sa note semblable et sombre. C'est comme un glas. Essayez de remplacer *pâle et grave*, par *blême et roide* et avouez que l'effet sera moins noir, moins macabre.

Et quand mon père a griffonné au crayon sur son carnet à croquis, tout humide de rosée, ce premier vers d'un sonnet de rêverie aux champs :

Je suivais un sentier, à l'aube, dans les blés,

ne vous semble-t-il pas que le mot *aube*, d'un rose tendre, illumine les autres qui sont d'un gris argenté et frais? Remplacez le mot *sentier* par *chemin*, *aube* par *matin*, *les blés* par *les champs*, cela fera :

Je suivais un chemin, le matin, dans les champs.

La note rose du mot *aube* disparaît, les gris légers qui l'entourent font place à des sons lourds et bouchés, le charme est rompu.

José Maria de Heredia commence ainsi son sonnet, *Email* :

Le four rougit ; la plaque est prête. Prends ta lampe.

Combien les quatre premières syllabes rendent la forte chaleur par la répétition du son *ou* qui est *pourpre*!

Ailleurs (premier vers de *Mer montante*) il dit, voulant exprimer un effet et un sentiment de vaste tristesse :

Le soleil semble un phare à feux fixes et blancs

et dans tout le sonnet, vous ne trouverez pas un vers qui, par l'abondance des sonorités en *o*, en *ou*, en *oi*, donne une impression de coloration



chaude, tandis que dans un autre sonnet : *Armor*, voulant rendre un soir coloré, il écrit ce vers rouge :

Le couchant rougissait et nous marchions encor.

Heredia était un coloriste comparable à Rubens.

Je pourrais multiplier à l'infini ces citations, car, de même qu'un auteur nous transmet le frisson de son émotion morale, il nous éclaire aussi de la vision qui lui est apparue, vision de peintre autant que de poète et de virtuose, car l'inspiration est *une* et ne varie que par le mode d'expression.

Évidemment, il serait absurde de songer à ces subtilités pendant qu'on écrit, on est coloriste ou on ne l'est pas, on ne le fait pas exprès. L'inspiration, pour être heureuse et féconde, doit être avant tout libre de toute entrave. Les idées doivent venir armées et vêtues comme il convient pour l'intensité et la clarté de l'image évoquée ; mais puisque le poète choisit presque instinctivement tel mot comme se prêtant bien à la cadence musicale de son vers, qui sait s'il n'est pas également attiré, sans le savoir, vers ce mot à cause de sa coloration phonétique bien en harmonie avec l'impression qu'il recherche ?

Quoi qu'il en soit, quand Barbey d'Aurevilly (grand enfant qui se déguisait dans la rue sans attendre le carnaval) a appelé à lui le concours des encres multicolores, il n'a fait que matérialiser mesquinement une chose idéale pour la rendre palpable à l'usage des lecteurs vulgaires incapables de la comprendre autrement, mais ce n'est pas pour ces lecteurs-là qu'on écrit.

Le génie n'a que faire des petites bouteilles étiquetées, achetées chez le libraire scolaire, il



en laisse l'emploi aux écoliers qui font des cartes de géographie. L'inspiration trempe sa plume, comme son pinceau, dans la mystérieuse palette universelle et divine.

Mais je reviens à l'étude qui nous occupe plus spécialement :

A l'âge de huit ans et demi, j'appris l'allemand. C'était deux ans avant la guerre de 1870. Je n'avais donc aucune prévention contre le langage d'outre-Rhin et je m'y intéressais comme les enfants s'intéressent aux choses nouvelles pour eux, mais je le trouvais plus terne que le nôtre.

La surabondance de consonnes neutres, étouffées, gutturales des *sch*, des *tz*, des *zw*, des *k* multipliaient les teintes boueuses, terreuses et me semblait comme du mortier éteignant l'étincelle des voyelles, pierreries qui gardaient, isolées, leurs couleurs sans aucune modification, qu'elles soient tracées en caractères gothiques ou autrement, car, je le répète, la forme m'a toujours semblé indépendante de la nuance puisqu'elle ne modifie pas le son.

Les jours de la semaine, en allemand, au lieu de se terminer par la brillante syllabe *di* qui y joue le rôle de la lumière du jour, finissent presque tous tristement en *tag*, intonation noire et dure comme un coup de marteau et le nom du Créateur d'un bleu si rayonnant en français : *Dieu* est d'un rouge de carotte, mat et lourd : *Gott*. De plus presque tous les prénoms s'emmitoufflent d'un diminutif en *schen*, étouffés comme dans l'ouate.

Il va sans dire, d'après tout ce qui précède, que les noms propres ont tous pour moi une teinte



spéciale comme les autres mots et suivant la même loi immuable, ainsi :

Alexis, Camille, Casimir, Lydie, Aristide, Henri sont *jaunes*.

Benoit, Éloi, Victoire, François, Grégoire, *orangé*.

Victor, Jérôme, Hector, Isidore, Théodore, Nestor, *rouge clair*.

Louis, Raoul, Arnould : *rouge pourpre*.

Paul, Claude, Faust : *rouge violacé*.

Eugène, Mathieu, Eustache : *bleu*.

Jules, Hubert, Luc, Arthur, Ursule, Gertrude : *vert*.

Justin, Suzanne, Julien : *vert bouteille*.

Jean, Vincent, Fernand, Armand : *feuille morte*.

Raymond, Edmond, Léon, Simon : *marron*.

Adrien, Cyprien, Valentin : *vieil or*.

Albert, Alfred, Raphaël, Rachel : *gris perle*.

Robert, Georges, Roger, Éléonore, Flore, Doro-thée : *rose*.

René, Ernest, Hélène, Geneviève : *blanc*.

Charles, Pascal, Gérard, Anna, Emma : *noir*.

Ce sont les noms en tons entiers.

D'autres m'apparaissent avec plusieurs teintes tranchées verticalement. Nicolas est nettement *jaune, rouge et noir*.

Anatole : *noir et rouge*.

Auguste : *rouge violacé et vert, etc., etc...*

Ces noms sont sujets à des variations si on en modifie la terminaison.

*Jules*, qui est d'un vert de sous-bois s'accentue en intensité en latin, *Julius*, s'égaie d'une note de géranium rouge en italien, *Giulio*, et dans *Julien* tourne au ton *vert bouteille*.



Bien entendu, les noms des pays, des villes, des fleuves, des montagnes sont soumis aux mêmes lois. Lorsqu'étant enfant j'apprenais la géographie, je confondais entre eux les noms que j'avais classés dans la même couleur, car c'est sous cet aspect qu'ils me venaient à l'esprit. La preuve que ce qu'ils représentent n'a pas d'influence sur cette impression, c'est que Naples, la ville bleue par excellence en réalité, porte un nom qui, pour moi, est et a toujours été d'un noir absolu.

Avant de terminer, puisque parmi les sujets de votre étude, vous avez donné une place aux chiffres, voici comment je les détermine, toujours selon leur consonnance car ils n'ont pas les mêmes couleurs dans les autres langues.

|                       |                         |
|-----------------------|-------------------------|
| <i>Zéro</i> .....     | <i>rose.</i>            |
| <i>Un</i> .....       | <i>vert bouteille.</i>  |
| <i>Deux</i> .....     | <i>bleu.</i>            |
| <i>Trois</i> .....    | <i>orangé.</i>          |
| <i>Quatre</i> .....   | <i>noir.</i>            |
| <i>Cinq</i> .....     | <i>havane jaunâtre.</i> |
| <i>Six</i> .....      | <i>jaune.</i>           |
| <i>Sept</i> .....     | <i>gris froid.</i>      |
| <i>Huit</i> .....     | <i>vert jaunâtre.</i>   |
| <i>Neuf</i> .....     | <i>lilas bleuâtre.</i>  |
| <i>Dix</i> .....      | <i>jaune.</i>           |
| <i>Onze</i> .....     | <i>brun rougeâtre.</i>  |
| <i>Douze</i> .....    | <i>rouge pourpre.</i>   |
| <i>Treize</i> .....   | <i>blanc opalin.</i>    |
| <i>Quatorze</i> ..... | <i>rouge brique.</i>    |
| <i>Quinze</i> .....   | <i>havane jaune.</i>    |
| <i>Seize</i> .....    | <i>blanc nacré.</i>     |
| <i>Dix-sept</i> ..... | <i>gris.</i>            |



*Dix-huit*..... *jaune verdâtre.*  
*Dix-neuf* ..... *lilas.*  
*Vingt*..... *havane jaune.*

etc..., etc...

Comme conclusion, j'ajouterai une remarque que tout le monde a pu faire :

Les peuples qui ont le plus de voyelles dans leur langage, comme par exemple l'Italie et l'Espagne, sont ceux qui ont le plus de couleurs voyantes dans leurs vêtements et ce sont aussi les plus ensoleillés. Leur musique est également la plus claire, la plus gaie, la plus brillante.

Je trouve une grande analogie entre les paillettes des costumes espagnols, les sequins qui se mêlent aux chevelures des femmes, les perles qui ornent leur cou, les castagnettes qui égaient leur musique et les voyelles qui scintillent dans leur parole.

Par contre, les langues germaniques s'enveloppent dans leurs consonnes assourdies comme les paysages des pays frileux dans leurs nuées traînant à fleur de terre, comme leurs habitants dans la laine et les fourrures et pendant qu'elles grelottent en sons gutturaux, nos purs idiomes latins chantent au grand soleil qui les colore et les illumine par les bijoux magiques des claires et sonores voyelles.

C'est la grande loi d'harmonie que l'on retrouve partout dans la nature.

Et puisqu'il en est ainsi, pourquoi considérerait-on comme insensé de croire qu'il peut y avoir de même une corrélation entre les éléments de tous les arts?

A mon avis, tous les arts se tiennent, s'enchaînent, se répondent, se confondent comme tous les règnes



de la nature qui ont entre eux ce qu'en peinture nous appelons d'une part le *répondant*, de l'autre la *demi-teinte*. Où finit la plante? où commence l'animal? où finit l'instinct? où commence la pensée? où finit le cri? où commence le chant? où commencent la peinture, la poésie, la sculpture? N'a-t-on pas démontré qu'il y a dans la composition musicale des rapports frappants avec l'architecture et même avec les mathématiques? Le premier qui fit cette remarque, aujourd'hui admise, fut peut-être considéré, lui aussi, comme un névropathe.

L'art est l'expression de nos sentiments et de nos visions, pourquoi ne pas admettre qu'il puisse nous prendre par tous les sens à la fois, nous faire *voir* le charme d'un *son*, nous faire entendre la voix d'une couleur?

Faut-il, à l'appui de cette idée, comparer ce mot de Mme de Staël :

« La musique est une architecture des sons. »

A ce mot de Proudhon :

« La musique est une contemplation par l'ouïe. »

Et découvrirez-vous, messieurs les savants, si la peinture peut de même sortir de son domaine et si l'audition par les yeux est une aberration ou une vérité?

Recevez, etc...,

Virginie DEMONT-BRETON.

En même temps, j'ajoutais que trois personnes de mon entourage, ma fille Adrienne Ball-Demont, peintre de figures, Mlle Valentine Pepe, paysagiste et Mlle Berthe Ball (aujourd'hui Mme Gaston Leclercq), sœur de mes gendres et fille du profes-



seur Benjamin Ball, avaient aussi la vision de la couleur des mots et je lui promettais de lui envoyer une feuille qu'elles devaient remplir, chacune de son côté et sans se consulter entre elles.

Leurs appréciations variaient mais, chose bizarre pour toutes trois, comme pour les diverses personnes citées par M. Blanchard, le mot *lundi* était toujours *vert*. Quant au *jeudi* pour les unes il était *bleu*, pour les autres *jaune orange* qui est la couleur complémentaire. Voici la réponse que je reçus de M. Blanchard :

Chalet Sainte-Catherine, Briançon (Hautes-Alpes),  
24 septembre 1916.

Madame,

Ma confusion est extrême et je suis sans excuse d'avoir tant tardé à vous accuser réception de vos deux lettres du 8 et 9 septembre. Elles me sont parvenues à Arcachon où je faisais des études sur les tirailleurs sénégalais, chargé d'une mission à cet effet par le ministère de la Guerre. La besogne était pressante et je remettais de jour en jour de vous remercier de votre très importante étude sur l'encéphalopsie chromatique, puis des notes fort intéressantes recueillies si aimablement par vous auprès de Mlle Valentine Pépe. Ces précieux documents, qui ont tant de valeur en raison de votre personnalité et de l'analyse psychologique très pénétrante à laquelle vous avez bien voulu vous soumettre vous-même, méritaient une discussion, ou, plutôt, un commentaire. J'espérais bien trouver le lendemain le loisir de l'écrire et c'est ainsi que, d'un jour à l'autre, le temps s'est enfui ; et c'est pourquoi je me suis mis déplora-



blement dans cette situation où je semble avoir fait peu de cas de vos communications alors qu'au contraire elles m'intéressent au plus haut degré. Voilà, madame, ma confession. Je fais humblement mon *mea culpa* et implore votre indulgence.

Je vous serai très obligé de bien vouloir remercier Mlle Pèpe des notes que vous m'avez transmises en son nom. Je lui adresse par ce même courrier, un exemplaire de ma brochure. Il lui est bien dû.

Puisque vous m'y autorisez l'une et l'autre, si libéralement, je citerai votre nom et je publierai *in extenso* votre importante étude.

Elle sera le principal attrait du travail que je compte publier plus tard sur la question, après une enquête que j'ouvrirai cet automne, par un article dans les journaux scientifiques. Cette enquête sera longue sans doute, et la rédaction du travail que je projette prendra aussi quelque temps.

Veuillez agréer, madame, avec toute ma reconnaissance, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

R. BLANCHARD.

M'intéressant de plus en plus à la question, j'écrivis le 25 octobre à M. Blanchard, ce qui suit :

...Je vous envoie ci-jointe une expérience que j'ai imaginée et qui est assez curieuse en ce sens que même parmi les personnes qui ne voient pas la couleur des sons, il en est beaucoup qui perçoivent une différence marquée entre les alexandrins que j'ai composés exprès pour leur donner, avec le même sens au point de vue absolu, un caractère très opposé, à mon avis, au point de vue coloration et effet de lumière.



Cette expérience peut aider, il me semble, à découvrir la vérité.

Je vais vous donner, à la suite de chaque citation, mon impression personnelle et vous jugerez si l'impression produite sur des personnes non prévenues et non influencées, aura quelque rapport avec la mienne :

- 1<sup>o</sup> Les bateaux se groupaient, au port, le long du môle.
- 2<sup>o</sup> Les barques se pressaient très près de la jetée.

Dans le premier :

Effet puissant, bateaux dans les tons bruns et rouges, môle éclairé d'un rayon de soleil couchant, chaleur concentrée sur des teintes de briques rouges.

Pourquoi?

Parce qu'il n'y a que des consonnances en *o*, en *au*, en *on*, en *ou*.

Dans le deuxième :

Effet froid, barques noires, jetée blanche. C'est comme un dessin à la plume sur papier blanc.

Pourquoi?

Parce qu'il n'y a pas un seul *o* dans tout le vers et que son unique *i*, modifié par les autres voyelles y est privé de sa note jaune et lumineuse.

Deuxième expérience :

- 1<sup>o</sup> Jour fatal où l'éclat d'un sabre étincela.
- 2<sup>o</sup> Jour funeste qui vit l'éclair de cette épée.

Évidemment ces deux vers, un peu romantiques, ont le même sens.

De même que pour les précédents, si on avait à les traduire en langue étrangère, on pourrait employer les mêmes mots. Cependant, pour moi, le premier est noir, cela se passe sous un ciel



chargé de nuages sombres ; le second est clair, l'épée brille au soleil.

Pourquoi ?

Tout simplement parce que le premier a cinq notes importantes en *a*, tandis qu'il n'y en a pas une seule dans le second qui sonne au contraire en *è* et en *i*, voyelles lumineuses.

Troisième exemple :

- 1<sup>o</sup> Le coteau sablonneux qu'un doux soleil colore.  
2<sup>o</sup> Dune de sable clair qu'un reflet illumine.

Là encore rien n'indique ni l'heure de cet effet de nature, ni la couleur du rayon (aurore ou couchant) qui éclaire doucement la dune et cependant pour moi, incontestablement le premier est reflété de rose, le second de jaune de Naples et je trouve le premier infiniment plus joli de ton.

Pourquoi ?

Parce qu'il y a dans le premier, sept sonorités en *o* et pas une seule dans le second qui me semble pour cette raison d'une lumière blafarde totalement privée de rouge.

Je vous donne ces exemples comme types à l'appui de ma théorie et suis curieuse de savoir si ma sensation se trouvera confirmée par votre enquête.

Par retour du courrier, je reçus la lettre que voici :

226, boulevard Saint-Germain (VII<sup>e</sup>),  
27 octobre 1916.

Madame,

Je viens de lire avec le plus vif intérêt votre lettre du 25, ainsi que les notes qui s'y trouvent annexées. Je vous en exprime ma bien vive



reconnaissance et vous prie de bien vouloir remercier en mon nom Mme Ball-Demont et Mlle Berthe Ball. Je suis ravi de l'intérêt que vous prenez à la question de l'encéphalopsie chromatique et que vous communiquez autour de vous.

C'est une rare fortune pour une question scientifique, d'être étudiée au point de vue artistique par des personnes aussi qualifiées au double point de vue de la peinture et de la psychologie. Aussi votre consultation est-elle capitale et son intérêt augmente-t-il encore du fait des ingénieuses expériences que vous avez imaginées.

J'ai l'honneur de vous adresser une petite brochure qui touche à une autre question. J'ose espérer que celle-ci suscitera également votre curiosité et qu'il vous sera possible de me faire connaître vos réflexions et des exemples nouveaux. La question s'est considérablement étendue depuis la publication de cette plaquette qui remonte aux premiers jours de la guerre. Je prépare une deuxième édition revue et considérablement augmentée selon la formule classique.

Veillez agréer, madame, l'expression de mes sentiments les plus respectueux et dévoués.

R. BLANCHARD.

Cette fois, il s'agissait des origines de la langue française. Il me demandait de lui signaler les mots de *vieux françois* demeurés vivants dans notre patois de Picardie, question qui m'intéressait aussi vivement. Il avait, comme moi, pour la langue française, un véritable culte. Il la consultait comme on consulte une aïeule aimée pour lui faire raconter



sa vieille histoire et il l'aimait d'autant plus qu'étant l'un des plus érudits polyglottes de notre époque, il pouvait la comparer aux autres et la juger en connaisseur.

Raphaël Blanchard est mort avant d'avoir pu réaliser les multiples projets qu'après tant de travaux, il poursuivait encore avec une inlassable activité.

Ce chapitre sur l'audition colorée qu'il avait l'intention d'écrire lui-même, est un hommage à la mémoire de cet illustre savant avec qui j'ai pris plaisir à correspondre sans l'avoir jamais vu.

Peut-être intéressera-t-il certains esprits observateurs de science et d'art qui jugent, comme moi, qu'il n'existe au monde qu'une inspiration mais dont les moyens d'expression sont différents et que les impressions produites sur nos sens ont tous la même origine.

Ce chapitre, je l'ai mis avec intention à la fin de cet ouvrage en manière de conclusion, car ce n'est pas une digression dans l'idée générale qui doit toujours unir entre elles toutes les parties, même les plus variées, d'un travail artistique ou littéraire.

Dans *les Maisons que j'ai connues*, j'ai cherché à dépeindre mes premières impressions au moment où tous mes sens s'éveillaient à la fois, se confondaient, se répondaient, se complétaient. Les couleurs vues, les sons perçus, les sentiments éprouvés : tendresse, pitié, peur ou joie, tout cela a eu sa genèse dans toutes ces chères maisons que j'ai connues. On m'y a appris, en même temps, les noms des couleurs que j'admirais, et les noms des



vertus qu'il faut aimer le plus au monde : le devoir, la sincérité, la bravoure. Ma tendresse, mon estime ou mon admiration pour les belles âmes qui animaient ces maisons ont été le point de départ de tout ce qui enchantait et colorait ma vie.

J'ai aimé ma maison de naissance parce que ma brave et bonne famille l'habitait. J'ai aimé mon village de Courrières parce que cette maison s'y trouvait. J'ai aimé la France tout d'abord parce qu'elle renfermait en elle ce village dont le nom délicieux veut dire : *Aurore*.

J'ai aimé la Belgique parce que c'était le pays de ma mère et que j'y connaissais la maison de mon grand-père de Vigne et d'autres maisons souriantes et bonnes, auxquelles je consacre d'ailleurs mon prochain volume.

Puis, j'ai découvert dans la France de mes aïeux une province maritime qui émerveilla ma jeune imagination, la Bretagne dont mon père se pensait originaire à cause de son nom : Breton.

Plus tard, j'ai vu que cette France avait d'autres richesses encore, des fleuves, des forêts, des montagnes et, plus loin, un pays bleu dont la végétation est exotique et j'ai admiré ma France.

Et puis je l'ai vue luttant pour sa liberté en 1870 et de 1914 à 1918 et mon amour pour elle s'en est encore accru. Et enfin, c'est dans notre province natale que nous nous sommes fixés, dans ce petit village de Wissant, pour y finir nos jours.

Pour compléter ce culte commencé au berceau, je me suis prise de plus en plus, à mesure que j'avais en âge, d'une véritable passion pour sa langue si noble, si pure, si harmonieuse, si éner-



gique qui, pour moi, représente toutes les couleurs de la divine palette universelle.

Cet ouvrage est un témoignage de reconnaissance pour ma petite et ma grande patrie et cette passion que j'éprouve pour sa langue est encore une forme de mon patriotisme.

N'est-ce pas la plus douce façon de crier :  
Vive mon pays natal, vive la France !









# TABLE

## DES NOMS CITÉS DANS CE LIVRE

---

### A

ADAM (Adolphe), 217.  
 ANTOINE, 176.  
 ARÈNE (Paul), 197 et suiv.

### B

BAILLY, 104.  
 BALYNE (Claude), 228.  
 BARATOUX, 246.  
 BARBEY D'AUREVILLY, 259, 262.  
 BASKIRTSEFF (Marie), 60-61.  
 BASTIEN-LEPAGE (Jules), 55 et suiv.  
 BATTENBERG (Princesse DE), 91.  
 BAUDRY (Paul), 66.  
 BEAUNIS ET BINET, 246, 248.  
 BENOIT, 246.  
 BERTAUX (Léon) (Mme), 104.  
 BILLET (Alfred), 174.  
 BILLET (Pierre), 174.  
 BLANCHARD (Raphaël), 177, 243 et suiv.  
 BLÉRIOT, 120.

BOMMIER (Madeleine) (Mme), 114.

BONHEUR (Auguste), 87.  
 BONHEUR (Isidore), 98.  
 BONHEUR (Raymond), 92.  
 BONHEUR (Rosa), 72 et suiv.  
 BOQUET, 160.  
 BOUGUEREAU, 88.  
 BOULANGER (Gustave), 155.  
 BOURGEOIS (Léon), 107.  
 BOYER D'AGEN, 105.  
 BOZON (l'abbé Joseph), 221 et suiv.  
 BRAQUEMONT, 76.  
 BRESLAU (Louise), 60.  
 BRETON (Émile), 23.  
 BRETON (Jules), 8 et suiv.  
 BRETON (J.-L.), 180.  
 BRETON (Louis), 15, 198.  
 BRETON (Ludovic), 113 et suiv.  
 BUFFALO-BILL, 86.  
 BUSSON (Charles), 160.

### C

CAIN (Georges), 80, 96, 107.  
 CAIN (Henri), 107.

\*



CARNEL (l'abbé), 27.  
 CARNÉLIA-CONANT, 100.  
 CARNOT (Sadi), 91.  
 CAVELIER, 104.  
 CHATEAUBRIAND, 250.  
 CHAUMIÉ, 107.  
 CHIGOT (Eugène), 130.  
 CLAPARÈDE, 246, 248.  
 CODY (Colonel), 99.  
 CORENWINDER, 27.  
 COROT (Camille), 41 et suiv.  
 COURBET, 23.

**D**

DAVID (Édouard), 169.  
 DECHARBOGNE (Commandant), 179, 183 et suiv.  
 DAUBRESSE, 248.  
 DAUDET (Alphonse), 198.  
 DELACROIX (Eugène), 49.  
 DELACROIX-GARNIER, 81.  
 DENNEULIN (Alfred et Jules), 17 et suiv.  
 DESBORDES-VALMORE (Mme), 167, 168.  
 DESMAREST (Louis), 44, 64.  
 DE VIGNE (Alphonse), 181.  
 DE VIGNE (Félix), 251, 274.  
 DE VIGNE (Ignace), 251.  
 DIEULEVEUT (Colonel), 183.  
 DOUDEMENT, 139, 140.  
 DROUET (Charles), 63 et suiv.  
 DUBOIS (Paul), 104.  
 DUPRÉ (Jules), 49.  
 DURAN (Carolus), 19, 20, 21, 76.  
 DUTERT (Ferdinand), 106.  
 DUTERTRE (Auguste), 206, 207.

DUTILLEUX (Constant), 41, 42.  
 DUTILLEUX (Paul), 41, 42, 43.

**E**

ESPRIT (Anne-Marie) (Mlle), 228.  
 EUGÉNIE (Impératrice), 91.

**F**

FANTIN-LATOIR, 76.  
 FERRY (Jules), 104, 106.  
 FLOURNOY, 246, 247.  
 FOLLET (Docteur), 27, 29.  
 FOURNIER, 234.

**G**

GALLES (Prince de), 58, 91.  
 GALTON (Francis), 246.  
 GARNIER (Charles), 104, 107.  
 GAUTIER (Théophile), 249, 259.  
 GÉRICAUT, 65.  
 GÉRÔME, 88, 104.  
 GËTHE, 217.  
 GOSSELET, 206.  
 GRUBER, 246.  
 GUILLAUME (Statuaire), 104, 107.

**H**

HALL (l'Égyptien), 245.  
 HAMON, 76.  
 HALHEIM (Baron Jean d'), 193 et suiv.



HARPIGNIES, 76.  
 HARRIS FRASER, 248.  
 HAÏ, 21.  
 HÉBERT-STÉVENS (Mme), 243.  
 HÉRÉDIA (J.-M. DE), 261, 262.  
 HERLIN, 18.  
 HÉRICOURT (Comte Achmed de Servins D'), 3.  
 HÉRICOURT (Charles D'), 4 et suiv.  
 HOGUET, 208 et suiv.  
 HUGO (Victor), 66, 68, 260.

**J**

JEANNE D'ARC, 56, 66

**K**

KAISER, 249.  
 KROHNE, 246.

**L**

LAMY (Charles), 169.  
 LAURENS (Jules), 75.  
 LECLERCQ - BALL (Berthe) (Mme), 267, 272.  
 LECOQ DE BOISBAUDRAN, 76.  
 LECONTE DE LISLE (Charles), 260.  
 LEFEBVRE (Jules), 155, 159, 160.  
 LEGROS (Alphonse), 66, 76.  
 LEMAITRE, 246, 247.  
 LEPIC, 130, 136, 154, 162.

LHERMITTE (Léon), 60, 74 et suiv.

**M**

MAIGNAN (Albert), 159, 160, 161.  
 MANET, 76.  
 MARTIN (Étienne), 258.  
 MERSON (Olivier), 175.  
 MONTHOLON (François DE), 130.  
 MORNAY (DE), 23.  
 MUNTZ (Eugène), 105, 107.

**P**

PEDRO (Dom Empereur), 91.  
 PEPE (Valentine) (Mlle), 228, 229, 267, 268, 269.  
 PETIT (Georges), 100.  
 PEUGNIEZ (Docteur), 175, 243.  
 PEYROL-BONHEUR (Mme), 87, 107.  
 PONTIER (docteur), 206.  
 PRINCE IMPÉRIAL (Louis-Eugène), 91, 160.  
 PROUDHON, 267.

**R**

RAMBAUD, 107.  
 RIMBAUD (Arthur), 250.  
 ROBAUD (Alfred), 42.  
 ROBAUD (Félix), 42.  
 ROCHEGROSSE, 175, 176.  
 ROTHSCHILD (DE), 133.  
 ROVEL (Henri), 139, 142, 144.  
 ROZE (Albert), 159, 161.



**S**

SALOMÉ, 18, 19.  
SAUTAI, 160.  
SAVARY (Charles DE), 42.  
SCOUTETEN, 18.  
SCRIBE, 217.  
SEITER (Émile), 42.  
SOUCHON, 19.  
STAEI (Mme DE), 267.

**T**

TATTEGRAIN (Francis), 126 et  
suiv.  
TATTEGRAIN (George), 159  
et suiv.  
TATTEGRAIN (Robert), 140,  
151, 158.

TATTEGRAIN (Roger), 162,  
164, 171, 172.  
TEDESCO, 100, 107.  
TÉTREAU, 160.  
THEURIET (André), 61.  
THOMAS, 107.  
TOPFFER, 120.

**V**

VANDRIVAL (l'abbé), 6, 7, 8,  
13.  
VASSE (Pierre), 182.  
VERNET (Joseph), 258.  
VIVIANI, 107.  
VOLLON (Antoine), 258.

**W**

WAVRIN (DE), 113, 114.  
WISTHLER, 74, 76.



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------|-----|
| I. — Le château de Carieul à Souchez.....                         | I   |
| II. — La maison des frères Denneulin à Lille.....                 | 17  |
| III. — Corot à Douai.....                                         | 41  |
| IV. — L'atelier de Jules Bastien-Lepage à Paris....               | 55  |
| V. — L'atelier de Charles Drouet à Paris.....                     | 63  |
| VI. — La maison de Rosa Bonheur à By.....                         | 79  |
| VII. — La maison de mon oncle Ludovic Breton à<br>Calais.....     | 113 |
| VIII. — Francis Tattegrain au Cran-Poulet (cap Gris-<br>Nez)..... | 125 |
| IX. — Son chalet et ses ateliers de Berck.....                    | 139 |
| X. — Sa maison de Senlis.....                                     | 149 |
| XI. — La maison de George Tattegrain à Amiens....                 | 159 |
| XII. — Francis Tattegrain à Arras sous les bombes...              | 179 |
| XIII. — Le cabaret Bedlé au Cran-Poulet. ....                     | 187 |

### COTE D'AZUR :

|                                                     |     |
|-----------------------------------------------------|-----|
| XIV. — La bastide du baron Jean d'Alheim à Antibes. | 193 |
| XV. — Les logis de la Gravette à Antibes.....       | 203 |
| XVI. — Le presbytère de l'Ile des Dieux.....        | 219 |
| XVII. — L'audition colorée.....                     | 241 |

|                                         |     |
|-----------------------------------------|-----|
| TABLE DES NOMS CITÉS DANS CE LIVRE..... | 277 |
|-----------------------------------------|-----|







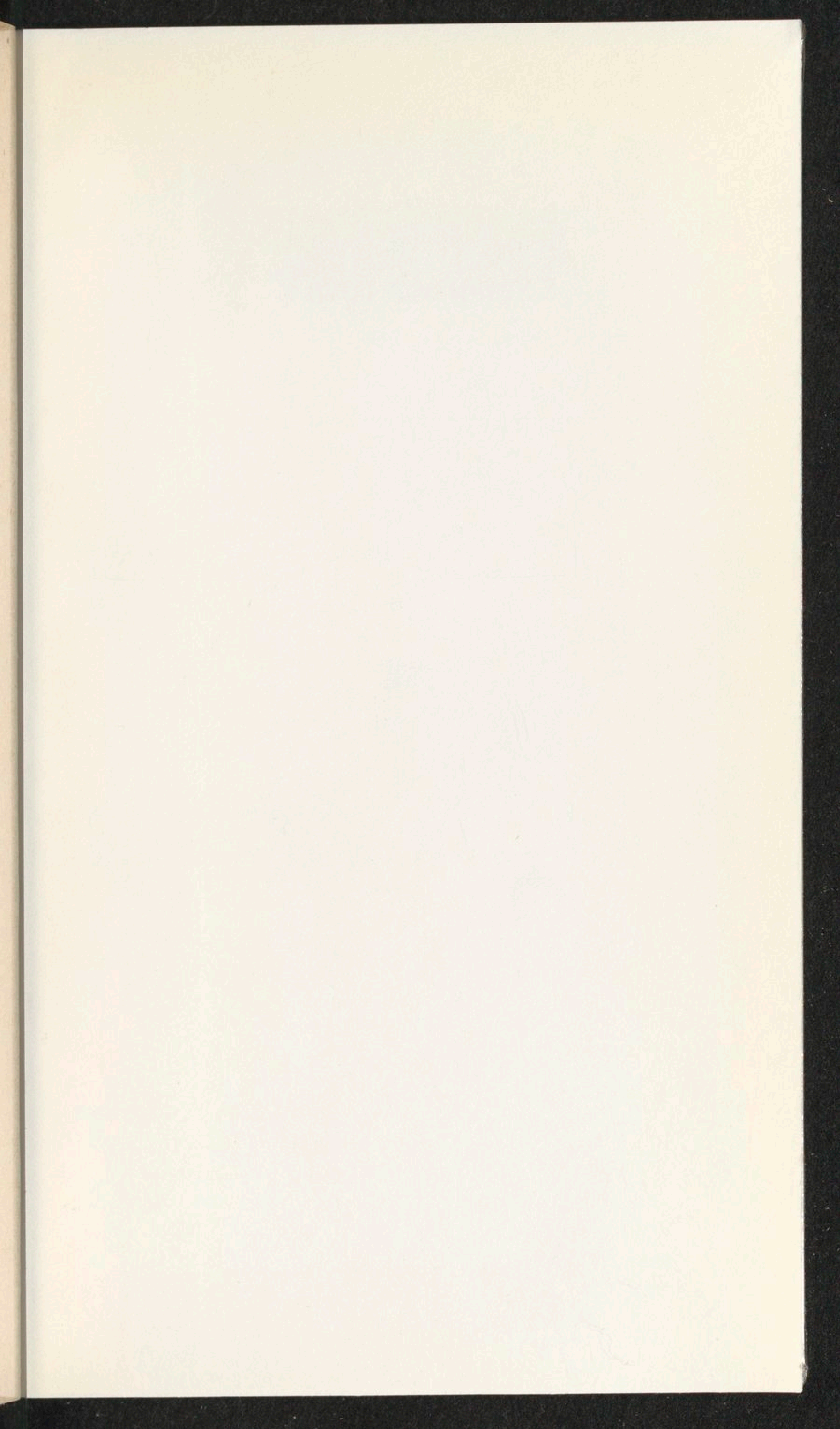


*Cet ouvrage  
a été achevé d'imprimer sur les presses  
de la  
LIBRAIRIE PLON  
le 5 juillet 1929.*















B.N.U.S.



3 6701 00849092 3



